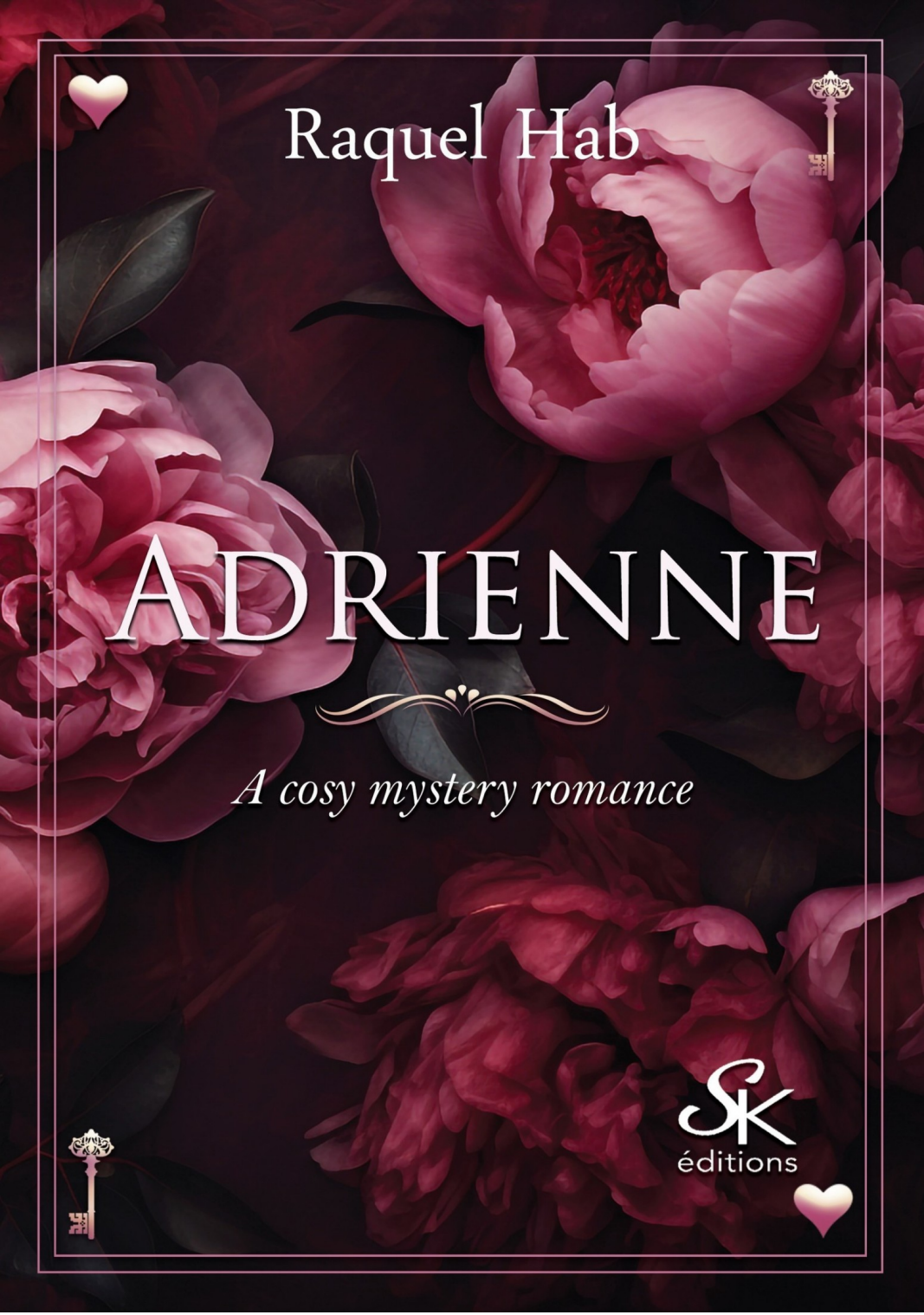
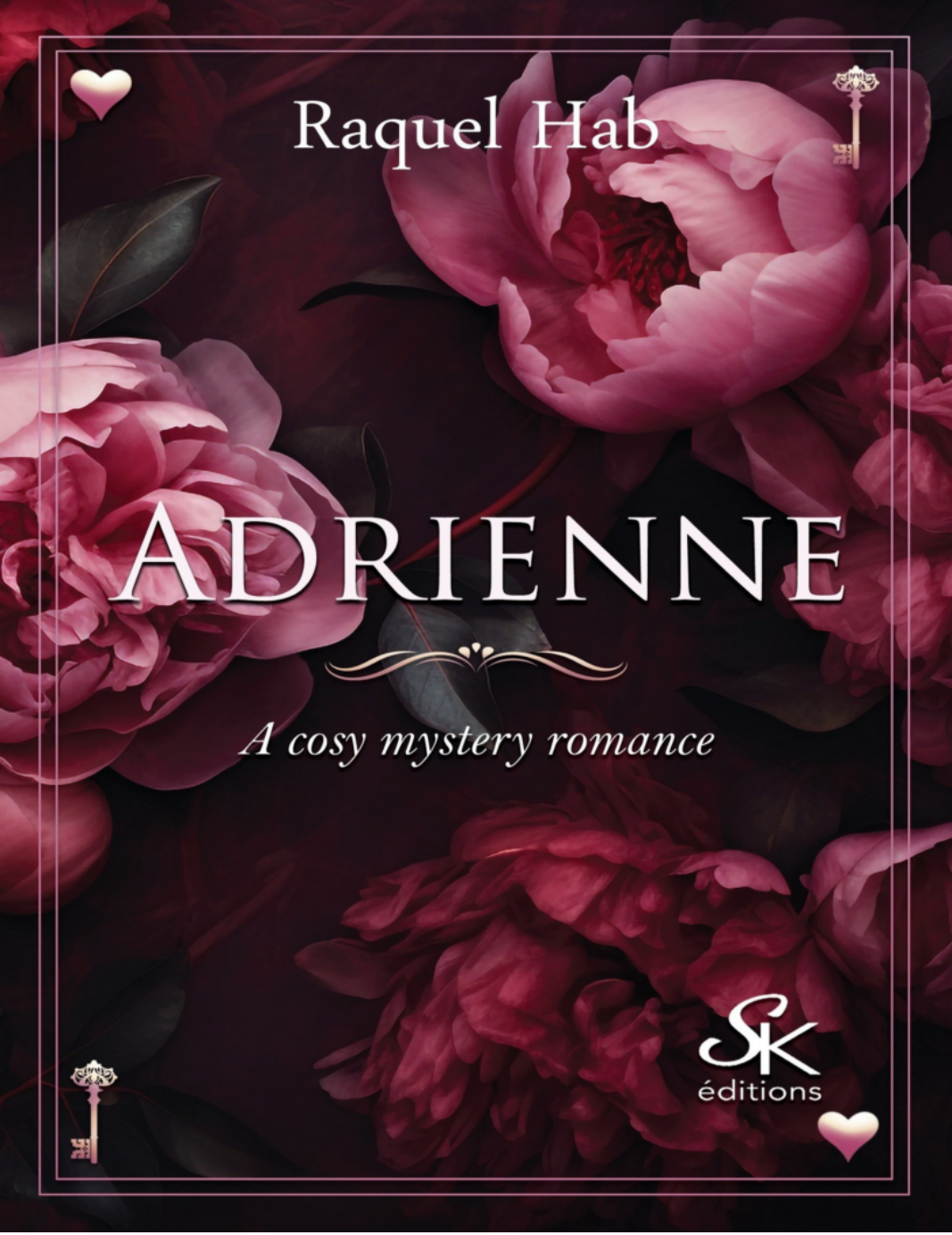

Raquel Hab
ADRIENNE
A cosy mystery romance
SK
éditions


Raquel Hab
ADRIENNE
A cosy mystery romance
SK
éditions

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite." » (Alinéa 1er de l'article L. 122-4.) « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© 2025 Les Editions Sharon Kena

Les Editions Sharon Kena
3 rue de la source
57340 Morhange
www.skeditions.fr

dépôt légal : mai 2025
ISBN : 978-2-8191-1255-6

Photographie de couverture : Adobe stock
Illustration de couverture : Martine Provost

Adrienne

A cosy mystery romance

Raquel Hab

À H, qui m'apporte souvent des bonnes nouvelles… et à tous les réceptifs.

Table des matières

Chapitre 1 : Le train
Chapitre 2 : Le supermarché
Chapitre 3 : Chez la cousine Jeanine
Chapitre 4 : L'heure du thé
Chapitre 5 : Les préparatifs
Chapitre 6 : La salle de bain
Chapitre 7 : La soirée
Chapitre 8 : Lui
Chapitre 9 : Quand la nuit…
Chapitre 10 : …rencontre le jour
Chapitre 11 : Montmartre
Chapitre 12 : Maman
Chapitre 13 : Gabriel
Chapitre 14 : Édimbourg
Chapitre 15 : La statue
Chapitre 16 : L'auberge
Chapitre 17 : La bibliothèque
Chapitre 18 : Le livre
Chapitre 19 : Le cottage
Chapitre 20 : Le poète
Chapitre 21 : Le manoir
Chapitre 22 : Le labyrinthe
Chapitre 23 : Le réveil
Remerciements
À découvrir également
Où nous suivre sur les réseaux sociaux ?

Chapitre 1 : Le train

Samedi.

Vingt-trois ans. J'ai vingt-trois ans aujourd'hui. Ce n'est pas un âge symbolique, comme dix-huit ou vingt, voire vingt-cinq. Il ne représente pas une étape particulière de la vie, que je sache ? Alors pourquoi avais-je l'envie irrépressible de le fêter ? Surtout que je ne fais jamais rien d'extraordinaire en règle générale. Si je me souviens bien, j'ai juste organisé un dîner avec quelques amis l'année dernière. D'où cela peut-il bien provenir ? C'est possiblement parce que je suis née un 23 juin et que nous sommes en 2023. Ça fait un peu trop de vingt-trois. Oui, c'est peut-être pour ça.

Je me fais cette réflexion tandis que je regarde le paysage défiler à bord du train 8825 en direction de Trouville-Deauville. J'ai choisi de le célébrer en Normandie, dans la ville de Bouleville, et plus précisément dans la maison de campagne de la cousine de ma grand-mère. La cousine Jeanine comme elle l'appelle, ou l'appelait. Je ne sais plus quel temps employer puisque ma grand-mère est décédée, il y a maintenant plusieurs mois. Son absence résonne précipitamment en moi. Une chose est sûre, personne ne s'y attendait. Elle est morte dans son sommeil à l'âge de quatre-vingt-six ans, alors qu'elle était plutôt en bonne santé. Rien de particulier à signaler concernant son état. Pas de maladie déclarée. Je ne veux pas penser à ce triste événement le jour de mon anniversaire. Je chasse cette pensée, car c'est une belle journée.

Je m'affale un peu plus sur mon siège et observe Gemma et Kelly qui s'affrontent au rami[1] devant moi en attendant d'arriver à la gare et je crois que cette dernière vient de gagner deux fois d'affilée.

J'ai hâte de respirer un bon air frais.

Dès que nous posons un pied à Trouville, direction le centre de location pour ensuite rejoindre Bouleville.

Nous aurions pu directement louer une voiture de Paris sauf que les filles m'ont dit que ce serait plus simple et qu'il y aurait moins de route à faire. Trente minutes seulement. Et puis c'est sympa Trouville ! Notamment pour l'énergie positive qui s'y dégage. Je n'ai que de bons souvenirs dans cette ville. J'aime déconnecter dans cette station balnéaire normande dès que je veux m'aérer. Bon, cette fois, je ne pourrai pas, car je ne vais pas dormir là-

bas. Je proposerai à mes amies d'y passer demain après-midi juste avant de reprendre le train. L'air marin me fera le plus grand bien après cette année riche en émotions et ma récente rupture.

Trois semaines que Raphaël m'a quittée, avec des explications plus que légères. J'ai pleuré une bonne semaine puis plus rien. Je ne pensais pas que je parviendrais à l'expulser de mon esprit aussi vite. C'est limite si ça ne me fait ni chaud ni froid. Comme si j'attendais désespérément qu'il le fasse. Mais qu'est-ce que je raconte ? C'est n'importe quoi ! Hors de question de penser à lui ce week-end, j'ai envie de faire la fête !

— Tes expressions te trahissent, me fait remarquer Gemma qui me sort de ma profonde réflexion.

Elle a sans doute observé que je cogitais trop.

— Je ne peux rien te cacher. On arrive dans combien de temps ? lui demandé-je pour ne pas m'épancher un instant de plus sur mon ex.

— On vient de passer la ville de Pont-l'Evêque, on ne devrait plus tarder.

— Quel est le programme ? l'interrogé-je.

— Je vais chercher la voiture à la gare. Ensuite, direction le supermarché, puis chez ta cousine et on se prélasse toute l'après-midi là-bas avant cette super soirée, intervient Kelly, toute contente.

C'est tout de même étrange, pourquoi ne pas l'avoir fêté à Paris ? Pourquoi ai-je eu envie de le célébrer, et chez Jeanine en plus ? Je l'ai vue quoi ? Dix fois dans ma vie ? Et je ne suis allée chez elle qu'à une seule occasion dont je n'arrive plus à me rappeler. Bizarrement, elle n'a pas de chaumière − maison typique de Normandie −, mais un grand pavillon, rustique et tout blanc, avec un immense jardin. Un petit immeuble de campagne, plein de charme. Elle est vraiment adorable de nous prêter sa maison jusqu'à demain. D'ailleurs, où est-ce qu'elle va aller pendant qu'on fera la fête ? Probablement, recluse dans sa chambre. Bon, même si on fait du bruit, ça lui fera de l'animation. Lorsque je l'ai appelée, elle avait l'air ravie que je le célèbre chez elle. Comme si elle attendait patiemment ce moment… Son enthousiasme, lorsque je lui avais demandé, m'avait frappée… Et puis quelque chose me revient subitement à l'esprit… À ce moment-là, c'est comme si quelqu'un m'avait soufflé cette étrange idée… Je me pose décidément trop de questions.

— Tu as vraiment l'air ailleurs, Adrienne, se moque Gemma.

Je souffle un bon coup.

— Clairement.

Je n'ose pas dire à mes amies que je me sens vaseuse depuis ce matin. C'est peut-être pour ça que j'ai la tête dans les nuages. Je ne sais pas comment l'expliquer, je me sens bizarre, pas dans mon assiette. J'ai un drôle de pressentiment. C'est probablement parce que notre train partait à 7 h 50. Je n'ai pas bien pris le temps de me lever et me faire un bon café, c'est hypothétiquement ce qui justifie mon état. En plus, j'ai l'estomac noué, impossible d'avaler quelque chose. Il faut que je mange, sinon je vais me sentir mal. Je vais aller au wagon-bar pour me requinquer.

— Tu devrais faire un petit somme, intervient Kelly, très concentrée sur son jeu. Tu peux compter sur moi pour te réveiller.

— Bonne idée, mais avant, je vais me prendre un truc à manger, vous voulez quelque chose ?

Elles font toutes les deux non de la tête. Je me lève pour rejoindre la voiture 17 où se trouve le bar, soit deux voitures plus loin. Je marche à vive allure pour éviter d'être projetée contre les passagers. Une fois le premier wagon passé, je m'engouffre dans le deuxième. Même procédé. Je me félicite intérieurement, j'ai réussi mon parcours sans tomber. Puis j'ouvre la porte qui mène à la passerelle. Je m'apprête à franchir un dernier obstacle lorsque le train freine brusquement, ce qui me fait perdre l'équilibre. Je suis sur le point d'être projetée contre la porte vitrée de droite quand une main ferme m'attrape par le bras afin de me redresser.

Je me retourne pour remercier ce voyageur sauf qu'il n'y a personne. Je regarde à droite et à gauche. Rien. Je suis seule. Je reste prostrée quelques secondes, légèrement sonnée, ne sachant pas comment réagir. J'aurais juré avoir ressenti la présence de quelqu'un. Non, j'ai bien senti une main ferme me retenir par le bras. Sans ça, je me serais encastrée. Bizarre. C'était sans doute mon imagination…

Quelques minutes plus tard, je retrouve les filles, pose mon croissant, un sachet d'olives et mon café sur la table avant de m'installer confortablement. Le mélange est douteux. Je me force à boire une gorgée et croque un petit morceau de ma viennoiserie. Rien n'y fait, je n'ai vraiment pas faim. J'espère que je ne couve rien de grave. J'occulte mon état et ferme les yeux un instant pour ne penser qu'à des choses positives, le temps qu'on arrive.

Chapitre 2 : Le supermarché

Ça existe réellement autant de variétés de chips ? J'ai bien envie de toutes les tester, notamment celles au poivre, si je n'étais pas aussi vaseuse. Nous avons rempli plusieurs caddies de boissons, alcools en tout genre, fromages, charcuteries, crustacés, biscuits, crudités, gâteaux, bonbons et j'en passe. Voir toute cette nourriture va me provoquer une indigestion, voire un haut-le-cœur. J'esquisse une grimace. Cela ne m'a pas du tout ouvert l'appétit, toutefois, je devrais quand même avaler quelque chose. À part une goutte de café et un morceau de croissant, je n'ai rien d'autre dans l'estomac. Pourvu que mon état ne s'aggrave pas !

— On n'a pas un peu exagéré ? interrogé-je les filles.

— Ne te fais pas de souci pour ça. Au pire, ça reste. Et puis vu le nombre d'invités, tout devrait vite disparaître, m'affirme Gemma, sûre d'elle.

— On est combien déjà ? demandé-je pour m'assurer que rien ne restera.

— Vingt-trois, comme le jour de ton anniv et ton âge. Drôle de coïncidence, d'ailleurs.

— Effectivement.

— Ça va être super ! renchérit Kelly.

Son enthousiasme n'est pas anodin. Certes, elle est contente de faire la fête, mais je crois qu'elle va tenter une approche avec Olivier, un de mes cousins, les autres ayant tous décliné. Ils iraient bien ensemble, sauf qu'il ne semble pas attiré par elle. Ce n'est pas ce soir que je vais jouer les entremetteuses, toutefois je me promets de les mettre face à face.

Nous déambulons dans les allées pour voir si nous n'avons rien omis parmi notre très longue liste.

Encore une fois, ça me semble étrange de fêter mon anniversaire. Je cogite vraiment trop et ce n'est pas mon genre. Je débloque réellement. J'ai besoin d'évacuer, de profiter, avant de devenir consultante en psychologie comportementale. Maintenant que je suis fraîchement diplômée, c'est toute une palette d'opportunités qui s'ouvrent à moi. Mon master et mes formations parallèles vont me permettre d'atteindre mes objectifs. C'est un don, une vocation. J'ai toujours su ce que je voulais faire et être major de ma promo n'a fait que me conforter dans cette voie. Une chose est sûre, ça va être intense ! Il me tarde de commencer auprès des institutions qui m'ont recrutée.

Apparemment, je suis douée.

Sauf en ce qui me concerne, notamment lorsque je vois ma situation sentimentale. Ma rupture, par exemple, je ne l'avais pas vue arriver. Rien ne m'avait laissé penser qu'il allait me quitter. Le lundi, c'était « ma chérie » et le vendredi « je te quitte ». Le dicton se vérifie : *les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés.*

J'analyse tout ce que nous avons acheté lorsque…

— Les bougies ! m'écrié-je. On a oublié d'en prendre.

— J'y vais, se propose Gemma qui nous laisse en plan avec le caddie. Faites la queue en attendant.

— Bonne idée.

Au moment où nous approchons des caisses, une se libère tout de suite. C'est parfait. Nous commençons à vider le caddie. Les aliments défilent.

— Joyeux anniversaire, lance une voix masculine derrière moi.

Je sursaute. Mon cœur se soulève sans que je ne comprenne pourquoi. Un frisson me parcourt. *Cette voix*… Elle m'est familière. Je me retourne, mais il n'y a personne. Je cligne plusieurs fois des yeux et cherche tout autour de moi. Je n'ai pas rêvé ? Je suis sûre d'avoir entendu quelqu'un me parler.

— Je vous demande pardon ? demandé-je à la caissière.

C'est peut-être elle qui s'est exprimée ?

— Oh, bon anniversaire ! s'exclame-t-elle en voyant toutes les bougies que Gemma vient de poser juste devant elle. Qui est l'heureuse élue ?

— Euh, c'est moi, réponds-je, légèrement sonnée.

— Bon anniversaire, mademoiselle, me souhaite-t-elle avec un grand sourire.

— Oui, merci, dis-je, un peu froidement, car la voix m'a retournée.

Le fruit de mon imagination. Pourtant, l'effet que cela a eu sur mon corps m'a réellement secouée. Non, je tente de me convaincre que ce n'était rien.

Nous vidons les chariots puis les remplissons à nouveau, réglons et quittons le supermarché. Nous chargeons ensuite la voiture, pleine à craquer.

— Ça va, Adie ? s'inquiète Kelly. Tu n'as pas bonne mine.

Je me passe machinalement la main sur le front.

— Oui, désolée, je suis un peu fatiguée. Le contrecoup de la semaine, je pense.

Son front plissé est la preuve que je ne suis pas convaincante.

— Pourtant, c'était la semaine dernière ta remise de diplôme, me fait remarquer Gemma.

— Tu ne t'es toujours pas remise de tes émotions ? se moque ouvertement Kelly pour enfoncer le clou.

— Sans doute pas. Je vais manger un paquet de chips, ça fera remonter ma tension.

Mes deux amies se regardent du même air, ce qui ne me rassure pas. Je dois faire peur à voir.

— On est large niveau temps avant de recevoir les premiers invités. Tu vas

pouvoir te reposer, me suggère-t-elle.

J'ai l'air si crevée que ça ?

— Tu as raison. Je vais appeler Jeanine et la prévenir qu'on arrive.

Je compose son numéro et tombe directement sur le répondeur. Je tente sur le fixe, ça sonne dans le vide. Bon, elle doit être dans le jardin. J'espère qu'elle n'a pas oublié qu'on venait aujourd'hui.

Je ferme le coffre tandis que Gemma prend le volant. Mon regard divague une dernière fois sur le supermarché. J'ai l'impression d'y avoir oublié quelque chose, sans trop savoir ce que c'est… Comme si… Je secoue la tête avant de m'installer côté passager…

Chapitre 3 : Chez la cousine Jeanine

Le chemin pour aller chez la cousine de ma grand-mère n'est pas très bien indiqué. Se fier à ses souvenirs n'est pas une bonne idée. Le GPS, il n'y a que ça de vrai !

Malgré la technologie, nous mettons un temps fou à trouver ce petit lieu-dit près d'une belle église, qui est classée au patrimoine historique. Si jamais certains veulent se confesser avant de venir, c'est possible. J'étouffe un rire. Enfin, nous y voilà !

Gemma gare la voiture juste devant la porte de la propriété.

— Attends, je vais lui demander d'ouvrir les grilles.

Plusieurs années que je n'y ai pas mis les pieds. Les souvenirs se bousculent. Cette seule et unique visite me revient petit à petit en mémoire. C'était pour quelle occasion, déjà ? Impossible de me rappeler, pourtant certains détails attachés à cet endroit sont bien précis dans mon esprit. Notamment, son jardin et je ne saurais dire pourquoi.

La façade est en bon état et des rideaux blancs en dentelle accrochés aux fenêtres nous laissent imaginer un intérieur propre et cossu. Je vois Jeanine sortir de sa maison pour nous accueillir, toute contente. Je la trouve sacrément en forme pour son âge. Si je ne me trompe pas, elle doit avoir quatre-vingt-trois ans. Elle porte un joli tailleur assorti à la couleur de ses cheveux marron qui sont remontés en un impeccable chignon. Elle met toujours un point d'honneur à être coquette.

— Bonjour, Adrienne ! s'exclame-t-elle avec un grand sourire aux lèvres. Joyeux anniversaire !

Ses yeux pétillent. Je suis touchée qu'elle soit aussi heureuse de me voir.

— Bonjour, Jeanine, comment vas-tu ?

Je m'apprête à la prendre dans les bras quand elle recule d'un pas.

— J'ai une petite rhinopharyngite, il ne vaut mieux pas que je te contamine.

— Oui, tu as raison. Tu sembles en forme en tout cas.

— C'est grâce à l'air de la mer. Où sont tes amies ? s'enquiert-elle.

— Devant l'entrée. Tu peux nous ouvrir la porte du parking ?

— Elle est cassée, le bip ne marche plus. Il faut faire coulisser la poignée et ensuite tirer.

Elle fait un geste évasif pour m'indiquer le mécanisme.

— OK, merci, je m'en occupe.

Je la laisse en plan pour aller retrouver les filles.

Une fois devant le portail, j'utilise ma force pour libérer le passage. Gemma redémarre la voiture et se gare sur le gravier avant de couper le moteur. Les portes claquent et les filles vont directement saluer Jeanine.

— Enchantée, mesdemoiselles.

— Bonjour, disent-elles en chœur. Je peux laisser la voiture ici ? lui demande Gemma.

— Oui, absolument.

— Je te présente Gemma et Kelly, mes meilleures amies.

— Tu es en très belle compagnie. Vous êtes bien chargées, nous fait-elle remarquer.

Entre nos affaires et toute cette nourriture, c'est comme si nous avions tenté de faire rentrer un éléphant dans une Twingo. La compagnie de location a été sympa, nous avons une belle berline que nous allons essayer de ne pas abîmer. Remarque, cela ne devrait pas poser de problème, on ne va pas faire des milliers de kilomètres.

— On va tout décharger, m'informe avec empressement Kelly.

— Rien ne presse, vous prendrez bien un petit café ?

Les filles me regardent et acquiescent. Les produits frais devraient pouvoir patienter, ça ne risque pas de périmer le temps de prendre nos aises.

— Oui, c'est parfait.

Jeanine nous invite à rentrer chez elle, moi en tête.

— Tu as refermé la porte ?

— C'est par réflexe, mais ne t'en fais pas, elle n'est jamais fermée à clé.

L'extérieur de la maison ne donne aucune indication sur ce qui peut se trouver à l'intérieur. Je pousse la porte robuste de l'entrée, le carrelage au sol est complètement cassé. Je stoppe net, de peur de l'abîmer plus qu'il ne l'est. Jeanine me fait signe d'avancer, preuve que ce n'est apparemment pas grave. Ça commence bien. Je poursuis prudemment mon chemin.

Une petite desserte en bois dans le couloir à gauche a du mal à tenir debout. Il y a une foule d'objets dessus : des clés, des papiers, des verres, des tasses, des bibelots et d'autres trucs qu'il m'est impossible d'identifier.

Les murs aussi sont recouverts d'une multitude de choses et d'autres : des tableaux, des canevas, des aquarelles, des acryliques, des photos, des assiettes décoratives. Mais il y a également des pendules, des montres-horloges. Le mur s'est arrêté de respirer, voilà maintenant des années.

Il n'y a pas d'ordre, ou plutôt l'ordre chronologique des années s'affiche un peu partout dans la maison, des années cinquante à nos jours.

Au fond du couloir de l'entrée, un escalier mène aux chambres du premier et du deuxième étage. Ma grande-cousine nous autorise à toutes les prendre, c'est vraiment adorable de sa part. Je verrai avec les filles et Jeanine comment nous les répartir.

J'oscille sur la gauche. Une pièce lumineuse et rectangulaire fait office de salon. Deux grands canapés beiges, une table basse et toujours ce nombre incalculable de trucs non identifiés qui s'harmonisent à peu près.

L'œil se déplace d'objet en objet, impossible de s'arrêter. Une boîte de conserve trône sur un des canapés, ainsi qu'une bouteille de détergent. Un seau et un balai se tiennent par terre, au milieu de ce qui reste de place libre. Je pense que Jeanine a voulu nettoyer il y a quelques années et qu'elle n'a toujours pas terminé, voire commencer.

Deux meubles en bois sculptés accueillent ce qui me semble être la réserve d'alcool. À moins que ce ne soit des potions magiques. J'observe les bouteilles une par une. Il y en a une dont le liquide est bleu. Les étiquettes ont disparu. Ce qu'elles contiennent ne s'apparente sûrement pas à de l'eau. Je ne me risquerais pas à boire leur contenu. Mon intuition me laisse penser qu'un apéro a débuté le siècle dernier.

Dans un autre meuble encastré, il y a un grand écran de télévision qui ne doit pas connaître les images en couleurs. À côté, une armoire monte jusqu'au plafond avec des portes sacrément impressionnantes. Je me demande ce qu'elle peut bien contenir. Mes amies sont complètement ahuries face à ce spectacle surréaliste. Un antiquaire a assurément plus de place chez lui.

Sur une autre desserte s'entassent des objets qui, pour moi, n'ont pas bougé depuis des décennies. Ils se sont figés dans le temps. À moins que je ne sois dans la quatrième dimension. Ou un univers parallèle.

Des anciennes carafes, des tasses en porcelaine, des verres à vin, des verres à eau, encore des assiettes décoratives, un véritable bonheur pour les brocanteurs ! Un accordéon s'est endormi sur une chaise et un saxophone roupille à côté de lui. Les musiciens n'ont même pas pris la peine de venir chercher leurs instruments avant de partir. Le concert ne s'est sans doute pas passé comme prévu.

La poussière règne en maître, et je la soupçonne même d'être aussi d'origine ! Je n'y crois pas, le réfrigérateur est dans le salon ? Je m'approche de plus près pour l'observer comme si c'était un ovni. Il est de la marque Frigidaire, qui est d'époque.

Il a au moins cinquante ans et semble être en état de marche, vu le bruit qu'il fait. Sa grosse carcasse blanche trône majestueusement dans cette pièce. Je me risque à l'ouvrir. Hélas, la poignée est rouillée. Tant qu'à faire, la moisissure s'est tapée l'incruste. Quoi qu'il en soit, je parviens quand même à entrevoir l'intérieur. Sans grande surprise, les étagères ne sont plus à leur place. Elles essayent de rester droites, avec des aliments entreposés par-ci, par-là.

Cette relique côtoie un petit congélateur qui semble plus récent. Je l'ouvre pour voir s'il est bien en vie. Apparemment, il marche toujours, preuve en est la glace qui s'est formée entre les différents tiroirs. Cependant et c'est pas de chance, je n'arrive pas à voir ce qu'ils contiennent. C'est coincé.

— Pardonne-moi, Adrienne, je n'ai pas eu le temps de mettre de l'ordre

avant votre arrivée.

Sans déconner…

— Non, ne t'en fais pas pour ça. On va s'en occuper. Ça te dérange si on passe un coup de balai ?

— Aucunement. Tout se trouve dans la cuisine, faites comme chez vous.

Kelly me fait signe d'approcher.

— Je crois que je vais retourner au supermarché, chuchote-t-elle.

— Pour acheter quoi ? lui demandé-je tout bas.

— Une bassine et des glaçons, je ne me risque pas à ranger les produits frais là-dedans.

Je glousse.

— Excellente idée, approuvé-je avec un clin d'œil.

Pas envie que notre nourriture se fasse intoxiquer par ce réfrigérateur. Je lui tape dessus comme pour compatir à sa situation. Le pauvre, il n'a jamais dû subir de révision.

Kelly prévient Gemma avant de s'en aller et je poursuis mon exploration.

De l'autre côté du couloir, à droite : la salle à manger. C'est une grande pièce avec une imposante table rectangulaire au centre. Idéale pour accueillir une douzaine de personnes. Ce sera parfait pour mettre notre buffet après avoir dégagé tout ce qui s'y trouve.

Gemma s'est affalée sur le canapé, dubitative. Je la vois en train de filmer la maison avec son téléphone. Elle souhaite sûrement faire un reportage photo de ce décor féérique. Pitié, faites qu'elle n'affiche pas ça sur les réseaux. Je la fusille du regard pour lui faire comprendre de ne rien poster. Si ça atterrit sur Instagram, je vais franchement m'énerver. Un peu de respect ! Elle lève ses mains en l'air, faisant mine d'être innocente. Mon regard insistant a l'effet escompté, elle pose son téléphone sur la table. J'espère qu'elle parviendra à le retrouver vu qu'elle est sacrément encombrée.

Il va falloir qu'on se retrousse les manches. Quoi qu'en y réfléchissant bien, nous pouvons laisser tel quel. On dira que la maison est bourrée. Voilà le thème de la soirée !

Au fond de la pièce, il y a une grande cheminée qui ne sert plus qu'à entasser des livres et des magazines. Je n'ose pas m'en approcher, de peur de découvrir la date. Sur une poutre apparente est accroché un énorme sac plastique. Une sorte de poubelle suspendue. Le sac est rempli de cannettes, bouteilles et déchets. À mon avis, Jeanine ne doit rien jeter, sauf en cas d'extrême urgence. Pour preuve, elle a fait un dessous de plat avec une plaquette de vingt œufs. Elle a même utilisé le verso de la feuille qui recouvre l'emballage pour écrire sa prochaine liste de course. Le parti Europe Écologie Les Verts vient de trouver son nouveau porte-parole.

Je rêve ou le four à micro-ondes est posé sur une petite table en plein milieu de la salle à manger ? Remarque, pas besoin de se lever pour faire réchauffer les aliments. Assez pratique, je dois l'avouer. Je préfère ne pas trop m'en approcher, qui sait ce que je pourrais découvrir ! Ou pire, je pourrais

me faire électrocuter.

Passons à la cuisine qui jouxte la salle à manger. Elle est toute en longueur et donne sur un petit patio, ou plutôt une sorte de pré entouré d'un grillage.

— Il a été mis pour que les oies et les poules de la voisine ne s'approchent pas, m'informe Jeanine qui me le désigne.

— Réellement ?

— Oui, d'ailleurs la voisine a aussi un mouton !

De mieux en mieux…

— Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Allemands venaient faire leurs besoins dans une petite bâtisse qui est encore présente dans son patio.

— Intéressant.

— Cette maison a vécu tellement d'époques et d'histoires, dommage que les murs ne puissent pas te les raconter, regrette-t-elle.

C'est surtout qu'ils ne peuvent vraiment pas en placer une.

— Je veux bien te croire.

Revenons à nos moutons : sur le plan de travail, il n'y a pas une once de place et sans doute depuis très longtemps. Près de l'évier encastré se trouve une plaque avec quatre feux. Sauf que, petit problème : les symboles ont disparu ! Plouf, plouf, ce sera toi qui t'allumeras au bout de trois… Le numéro des pompiers, c'est le 18, je crois ? Voyons le bon côté des choses : je suis sûre que même si la plaque est déglinguée, elle doit servir à préparer de merveilleux et copieux repas. *Tu délires, Adrienne !*

Toute la vaisselle est dehors. Les assiettes font aussi partie du décor, entre propres et sales, les verres sont opaques et les couverts sont à peu près corrects.

Ce qui sous-entend que si tout est dehors, alors les placards doivent être remplis à ras bord ? Ne pas ouvrir les placards ! Ne pas ouvrir les placards ! Je me le répète intérieurement, car quelque chose me dit que si j'ai le malheur d'en ouvrir un, son contenu risque de me sauter à la figure.

— Je peux vous préparer une collation si vous le souhaitez ? nous propose gentiment Jeanine.

— Non, sans façon, ne te dérange pas, nous avons mangé sur la route, lui mens-je effrontément.

— Si je me souviens bien, tu ne bois que du café, malheureusement, la machine ne fonctionne plus correctement.

Pour une surprise, cela en est vraiment une !

— Une tasse de thé éventuellement ? suggère-t-elle.

— Volontiers.

Je ne risque pas grand-chose à en boire une. Devant une telle générosité et une telle hospitalité, difficile de refuser !

— Installe-toi dans le salon, je vais te préparer ça. *Earl Grey* ? me questionne-t-elle.

— Oui, merci beaucoup.

Pas le moment de faire la fine bouche.

— Gemma ? l'interpelle-t-elle. Souhaitez-vous une tasse de thé ? Le temps que Kelly revienne.

— Ça ira, merci, madame.

— Vous pouvez m'appeler Jeanine et je vous prie de me tutoyer.

Le sourire de mon amie ne m'échappe pas. Jeanine est tellement chaleureuse, bienveillante. Le parfait opposé de ma grand-mère, qui a toujours été autoritaire, égoïste, aigrie… Elle critiquait beaucoup Jeanine, même si elles étaient cousines. *Qu'elle repose en paix…*

— Peut-être plus tard alors, merci, Jeanine. Où est-ce que je peux poser mes affaires ? s'enquiert-elle, hésitante.

— Prenez la première chambre à droite, au premier étage, elle est très confortable, lui indique-t-elle avec un sourire espiègle.

— D'accord !

Elle quitte le salon et je la vois en train de bâiller. Je sens qu'elle va plutôt faire une petite sieste, histoire d'être en forme pour ce soir. Je devrais moi aussi m'y mettre.

— Prends la chambre avec la tapisserie fleurie, me propose ma grande-cousine. Tu y seras très à l'aise. Elle est au premier étage.

J'opine de la tête.

— J'espère qu'on ne fera pas trop de bruit ce soir.

— Ne t'en fais pas pour ça. Pense plutôt à la magnifique soirée qui t'attend.

— Tu peux te joindre à nous si tu veux ?

— Tu es adorable, mais j'ai déjà d'autres choses de prévues.

— Si jamais tu changes d'avis, tu sais où me trouver.

Jeanine s'apprête à ouvrir le robinet pour préparer mon thé quand ses mains tremblent légèrement. Ses gestes sont hésitants, mais touchants.

— Laisse-moi m'en occuper.

— Tu es bien gentille, Adrienne.

Elle m'indique une casserole et j'y verse l'eau du robinet. Je parie qu'elle doit provenir d'un puits. Je ris intérieurement. Je n'ose pas lui demander où se trouve la bouilloire. Quelle question, ça n'existe pas encore ! Quoiqu'elle possède un micro-ondes et une machine à café. Elle doit forcément se trouver quelque part.

Elle s'apprête à ouvrir un placard, mais elle a du mal à lever les bras. Ça me fait de la peine de voir ça. Je remarque sa gêne dans son regard, mais préfère lui demander où se trouvent les tasses et le thé. Elle désigne celle avec les roses rouges et blanches qui sont très jolies et une grande boîte où il y a au moins une cinquantaine de sachets qui, on pouvait s'en douter, sont tous différents. Il n'y a pas deux fois le même. C'est sacrément étonnant.

Elle me précise quel feu allumer et je porte l'eau à ébullition. Je pose le sachet dans la tasse en attendant que ce soit bien chaud.

J'en profite pour me déplacer et observer les photos de famille qui sont accrochées sur les murs près de l'entrée. Elles sont toutes en noir et blanc. Mon œil se pose sur chacun des cadres quand je me fige sur un. Mon cœur

rate un battement, mon pouls s'accélère… *Cet homme…*

La photo représente une scène de déjeuner dans une maison familiale, mais je ne pense pas reconnaître celle de Jeanine. Je ne la vois pas parmi les protagonistes, mais remarque surtout l'homme qui se tient derrière les convives. Son regard me transperce, comme s'il me fixait directement. Il est grand, brun, les yeux foncés, marron je dirais. La photo étant en noir et blanc, difficile d'en être sûre. J'ai l'étrange impression de le connaître. Il porte un costume foncé avec une chemise claire dont les deux premiers boutons sont défaits. Plutôt moderne. Quelque chose me frappe sur ce cliché, il ne semble pas coller à l'époque. Je ne saurais l'expliquer, et puis il est relativement jeune par rapport aux personnes photographiées. Il doit avoir la trentaine alors qu'elles ont toutes approximativement une vingtaine d'années supplémentaires. Mon corps est réceptif, je frissonne et j'ai chaud en même temps. Quelque chose me trouble le concernant…

— Ton thé est prêt, Adrienne, me prévient Jeanine.

Je la rejoins tandis qu'elle est toujours dans la cuisine, à regarder le patio. Je verse l'eau dans ma tasse, pensive. J'en bois une première gorgée, il est juste à la bonne température. Ça tient du miracle.

— Jeanine, qui sont les personnes sur la photo ?

— De quels cadres parles-tu ? Il y en a tellement.

En effet…

Je retourne avec elle dans l'entrée.

— Celle-là, lui indiqué-je d'un geste de ma main libre.

— Ce sont des amis.

— Et la personne qui se tient derrière aussi ? l'interrogé-je en pointant du doigt l'homme mystère.

Elle s'approche de plus près lorsque je le désigne.

— Non, je ne sais pas qui c'est. Je pense d'ailleurs ne jamais l'avoir remarqué sur ce cliché. Très mignon, ce jeune homme.

Il est plus que mignon, il est séduisant, attirant, élégant, et il me fixe étrangement. Il dégage… Son visage… Mince alors, je suis sûre de l'avoir déjà vu quelque part. Pourtant, c'est impossible, je n'étais pas née lorsque la photo a été prise.

— Prends ton thé dehors, tu le savoureras encore mieux, me conseille-t-elle.

— Oui, pourquoi pas.

— Il fait assez bon aujourd'hui, reconnaît-elle.

— C'est ce que je compte faire.

Vu que j'ai l'embarras du choix pour m'asseoir…

— Je vais monter les valises puis finir mon thé et commencer à tout préparer.

— Profite de ce *Earl Grey* en premier, ma chère, rien ne presse, insiste-t-elle presque.

— Si tu le dis. Merci, Jeanine.

Idéal pour décompresser.

Chapitre 4 : L'heure du thé

Je me suis installée dans le jardin pour profiter de mon *Earl Grey*. Il fait incroyablement beau aujourd'hui. Assez chaud pour que je puisse uniquement porter un débardeur. Le soleil s'est posé tout doucement sur mon visage et je le laisse m'imprégner. Kelly est revenue du supermarché avec des glaçons, des sacs poubelles en plus et une tonne de vaisselle en plastique. Idée de génie.

Je m'accorde un petit moment de silence et profite des dernières gouttes de ma tasse de thé qui, étonnamment, est en un seul morceau, il n'y a pas une fissure.

Comment Jeanine fait-elle pour vivre dans un bordel pareil ? En tout cas, cela n'a pas l'air de la déranger. Il faut vider tout ce qui se trouve sur la table de la salle à manger et y mettre toute la nourriture. Enzo s'occupera de la musique, en revanche, je ne sais pas où il va installer la sono. Je jette un œil à ma montre, il ne devrait plus tarder.

Et si on faisait ça dehors ? Le jardin est immense et il fait beau, toutefois le temps risque de se rafraîchir. Heureusement, la météo n'annonce pas de pluie. Il y a une grande table et plusieurs chaises. Est-ce que ce sera suffisant ?

Avec une deuxième table, une jolie nappe, on pourra mettre des verres et les desserts afin que je puisse souffler mes bougies. Oui, je vais faire une animation dehors, avec des lanternes, par exemple. Je suis sûre que ma grande-cousine doit avoir tout ce qu'il nous manque caché quelque part chez elle.

Je ferme les paupières et inspire profondément. Fini la pause ! Je quitte la chaise en paille joliment décorée de toiles d'araignées afin de commencer les festivités. Je lève les yeux vers le dernier étage ; je ne me risquerai pas à explorer le grenier, ni même le sous-sol.

Et si on fêtait Halloween chez elle cette année ? Il y a de quoi être inspiré. Je me mets à sourire face à cette idée qui est franchement géniale.

Je fais quelques pas et m'arrête un instant pour observer le soleil quand une main chaude et douce se pose tout doucement sur mon épaule. Je vibre étrangement à ce contact. Mon corps se réveille, mon esprit s'émerveille… Je me retourne… Personne. Le choc est tel que je lâche ma tasse qui atterrit dans l'herbe. Pas âme qui vive. Je suis seule. Je regarde tout autour, mais rien.

L'immensité du jardin se referme sur moi. Je n'ai pas rêvé, j'ai bien senti un contact sur ma peau. J'aurais pu jurer que c'était la main d'un homme… Comme celle que… Le train ! Je secoue la tête. Non, c'est n'importe quoi. Je divague complètement. C'est alors que mes pensées convergent vers le beau brun de la photo. Mais pourquoi donc ? Qu'est-ce qu'il vient faire dans l'équation ? Bon sang, que m'arrive-t-il ? Il se passe de drôle de choses aujourd'hui.

Est-ce que ce serait lié à mon état vaseux ? Je suis peut-être en train de délirer, qui sait ? J'ai une sorte de sensation indescriptible qui ne me quitte pas. Elle a envahi mon corps depuis que je me suis réveillée ce matin et je n'arrive pas à m'en défaire.

Je ramasse ma tasse, intacte, et rejoins la maison. C'est le manque de sommeil, tout simplement. Voilà l'explication rationnelle.

Une fois à l'intérieur, les filles s'affairent ; elles ont déjà retroussé leurs manches.

— Ah, te voilà ! Prête à nous aider ? s'exclame Gemma.

— Absolument ! Par quoi on commence ?

— Il faut passer un coup de balai, bouger les canapés afin de faire une piste de danse improvisée et créer un super buffet.

Je ne pouvais pas dire mieux.

— À vos ordres.

Chapitre 5 : Les préparatifs

Jeanine a disparu. Je ne sais pas où elle est partie depuis que je suis revenue de ma pause. Elle s'est s'éclipsée pour nous laisser tranquilles. Elle est probablement chez la voisine.

Nous voilà donc avec sa maison à notre entière disposition. On va essayer de ne pas faire trop de casse. Enfin, est-ce qu'elle s'en apercevrait ? Probablement pas.

Gemma s'occupe de l'intérieur, Kelly de l'extérieur et moi de la nourriture. Nous avons presque terminé. Le buffet est bien ordonné, du plus salé au plus sucré. J'ai créé une jolie harmonie de couleurs. Je suis fière du résultat et la nourriture est en un seul morceau. Je me retiens de pouffer. Il est presque dix-sept heures quand mon téléphone sonne. C'est Enzo.

— Hello, Adrienne, joyeux anniversaire. Je suis là.

— Merci, Enzo, ne bouge pas, je vais ouvrir les grilles.

Je raccroche et sors rapidement de la maison pour me dépêcher de l'accueillir. Je devrais peut-être les laisser ouvertes. Au moins pour la soirée. Il n'y a personne aux alentours, à part la voisine. Ça ne devrait pas poser de problèmes. Je lui libère le passage afin qu'il puisse se garer. Il baisse la vitre pour me dire bonjour.

— Tu peux te garer ici, l'informé-je en lui indiquant la place à côté de notre voiture.

— Tu es sûre ? Et les autres ? se soucie-t-il en recalant une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Il y a assez de place, je pense. Au pire, ils pourront se mettre un peu plus loin, voire dehors.

Il coupe le moteur, détache sa ceinture et quitte son véhicule avant de me faire chaleureusement la bise.

— Chouette maison.

— Attends de voir l'intérieur.

— Arrête, tu me fais peur.

Il y a de quoi...

Je l'aide à récupérer ses affaires et tout le matériel qu'il a chargés dans une caisse de la marque Pelican. On voit que c'est un professionnel. J'aimerais bien qu'il m'apprenne à mixer un de ces quatre. Je dois avouer que cela m'a

toujours donné envie, ça doit être cool.

— Où est-ce que je m'installe ? me demande-t-il alors que nous gravissons les marches qui mènent à l'entrée.

— Là où tu trouveras de la place. Merci d'avoir fait le déplacement.

— Tu rigoles, c'est un plaisir. Merci de m'héberger pour la soirée.

— Il y a des hôtels tout près au cas où tu changerais d'avis.

Enfin, je crois.

— Ah oui ? s'étonne-t-il, les sourcils levés.

— Tu es prêt ?

— Tu ne vas quand même pas me bander les yeux ?

— Peut-être.

Nous passons la porte de la maison et je l'aide avec ses affaires. Il s'arrête un instant et se fige. Je vois ses yeux s'agiter dans tous les sens avant de se poser sur moi, incrédule.

— Tu peux toujours renoncer.

Ma remarque provoque un éclat de rire. Nous sommes rejoints par les filles qui viennent le saluer.

— Fais comme chez toi.

Je le laisse avec mes amies, et surtout Gemma qui commence à converser avec lui. Si elle croit que je n'ai pas vu la lueur dans ses pupilles, c'est mal me connaître. Elle a toujours eu un petit faible pour lui.

Je retourne dans la cuisine pour terminer et vérifier qu'il ne manque rien. Les sacs poubelles sont remplis d'emballages. Est-ce bien écologique tout ça ? Pardonne-moi à l'avance, chère Jeanine, pour tout ce que nous ne parviendrons pas à recycler.

J'espère qu'il ne restera plus rien à manger à la fin de la soirée. Je laisse Enzo prendre ses aises tandis que j'informe les filles que je monte me préparer. Il occupera une des chambres qui se trouvent au deuxième étage. Je suis prête à parier que Gemma montera le rejoindre dans la nuit. Elle se dit sûrement qu'une occasion comme celle-là ne se présentera pas deux fois. J'ai hâte de savoir. Autant qu'elle prenne directement celle au-dessus. Jeanine, Kelly et moi au premier. Enzo et Gemma au deuxième. Le compte est bon. La maison est vraiment immense. Trois chambres par étage, c'est quand même génial, surtout lorsque l'on reçoit du monde. Je ne connais pas bien les enfants de Jeanine, je sais juste qu'elle a trois garçons. D'après les dires de ma défunte grand-mère, ils ne sont pas très proches de leur mère. C'est vraiment triste.

Je me dirige vers ma chambre. La tapisserie qui décore les murs est rose avec des fleurs, exactement comme sur ma tasse. Elle est très bien rangée et ordonnée, ce qui dénote avec le rez-de-chaussée. J'ajouterais même qu'elle est spacieuse. Le lit est complètement collé contre un mur alors qu'il y a largement la place de le mettre au milieu.

Plus j'observe cette pièce, plus je me rends compte qu'il ne reste que les meubles. J'ouvre la penderie par curiosité, elle est vide. Je m'attendais à voir

des couvertures, des draps ou de la literie supplémentaire. Rien. Je referme. Aucun objet ne traîne. C'est assez paradoxal avec l'entrée.

Il y a une grande commode en bois de chêne et un petit fauteuil qui ont, probablement, vu défiler plusieurs époques, mais à part cela, rien d'autre. Pas de table de chevet ni de bureau. Le nombre d'objets présents dans cette pièce est clairement inférieur à dix. Bizarre.

Je défais ma valise avant de prendre une douche. Je pose mon pyjama sur le fauteuil, ainsi que ma trousse de toilette. J'enfile une paire de chaussons pour être plus à l'aise. Je récupère ma serviette de bain et une culotte. Pas besoin de soutien-gorge pour ce soir. Avec ma poitrine, je peux aisément m'en passer. L'avantage d'avoir des petits seins !

Je déplie les deux robes que j'ai choisies sur le lit et les étudie. Je ne sais toujours pas laquelle mettre, je n'arrive pas à me décider entre la noire et la bleue. La première est brodée avec des motifs en or. C'est une robe bustier plutôt courte, car elle m'arrive à mi-cuisses. La deuxième est longue, en velours bleu avec un décolleté qui laisse bien entrevoir la naissance de mes seins. C'est une robe manches longues. Vu que ça va se rafraîchir, cela m'évitera de mettre une veste ou un gilet. Elle est plus osée, je dirais, et beaucoup plus chic. Elle est très cintrée à la taille, ce qui mettra bien mes hanches en valeur. Avec les colliers en plaqué or que j'ai pris, ça devrait faire son effet, peu importe la robe. Les breloques avec les cœurs vont parfaitement s'accorder. Je lâcherai ma longue chevelure brune pour que cela fasse encore plus glamour. Pourtant, j'hésite. Laquelle je mets ?

— La bleue, chuchote une voix derrière moi.

Mon sang se glace, mon cœur tambourine à une vitesse folle, mes mains deviennent rapidement moites, mes jambes sont maintenant molles… *Cette voix*… Je défaille. Je pivote machinalement, me tenant prête à accueillir, je ne sais pas quoi, où je ne sais qui, quand… Personne. Je commence à avoir de plus en plus peur. C'était exactement la même voix qu'au supermarché et elle vient encore de me faire sursauter. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Pitié, j'espère que je ne suis pas en train de devenir folle ou possédée.

Je respire un bon coup, mon imagination me joue des tours. Mais oui, c'est effectivement cela, je tente de me convaincre. Je dois arrêter la caféine et la théine. J'espère que ma cousine n'a rien mis de louche dans mon thé.

Et si j'étais hantée par un fantôme ? S'il se manifestait uniquement à moi ? Je perds la tête, ça n'existe pas. Je dois également arrêter de regarder l'émission *État Paranormal* sur Cstar. Les filles sont en train de me faire une blague, c'est ça. Voilà l'explication rationnelle derrière tout ce qui m'arrive. Non, elles n'y sont pour rien, car je suis sûre d'être la seule à ressentir tout cela.

Je fais partie de la catégorie des gens réceptifs, je ne suis pas une sceptique. Je crois en ce genre de choses, aux phénomènes inexpliqués.

Est-ce qu'un fantôme serait en train de me contacter ? Il veut sans doute que je l'aide à passer de l'autre côté ? Non, tu n'es pas dans *Ghost Whisperer*

et tu n'es pas Melinda Gordon !

Si je me fie à ce que je ressens, alors ce n'est pas une présence malveillante. Je dirais qu'au son de sa voix, c'est plutôt du désir, de la sensualité, qui émane de cette personne, ou entité, peu importe ce que c'est.

Et si c'était lui qui m'avait touchée tout à l'heure ? Impossible… Mais si c'était le cas ? Je frissonne rien que d'y repenser. Son toucher est enivrant, chaud, tendre, intense, sa voix est grave, déroutante… Il ne manquait plus que ça, je suis attirée par un fantôme !

Je secoue la tête et reprends mes esprits. Je change de catégorie, je suis une sceptique, je ne crois plus aux sirènes, licornes, loups-garous et vampires. Ça n'a jamais existé. Je me convaincs comme je peux. Je vais prendre une bonne douche. Ça devrait parvenir à me calmer et me raisonner. Tous ces phénomènes ont une explication scientifique. Tout ceci est une émanation de mon esprit, liée à un syndrome post-rupture doublé d'un excès de caféine. Voilà, je viens d'élucider ce mystère.

— Tout va bien, Adrienne, me répété-je à voix haute.

Voilà, ce sera mon mantra de la soirée. Je prends mes affaires et quitte ma chambre, mais avant, je jette un dernier coup d'œil à mes robes. Le fantôme a bon goût n'empêche. Ce soir, je mets la bleue !

Chapitre 6 : La salle de bain

Question à un million… Est-ce que la salle de bain est aussi encombrée que la maison ?

Trois… Deux… Un…

Je pousse la porte et, à mon grand étonnement, elle est vide. Rien. Le néant. C'est un peu comme si elle n'avait jamais été habitée, ni même utilisée. À part un porte-serviette, je ne détecte rien. Pas une poubelle ou une panière à linges qui traînent. Il n'y a d'ailleurs rien pour se laver les mains. Le savon se serait-il tiré aussi ? Ou est-ce qu'on l'a contraint à s'en aller ? Cela mérite carrément une enquête. Quoi qu'il en soit, tout cela commence à m'interpeller. Quid de la salle de bain du deuxième étage ? Est-elle aussi vide que la première ? Je n'ai pas envie de savoir.

La seule explication possible serait que Jeanine serait en train de déménager. Non, elle est trop attachée à sa maison. Elle y a vécu pratiquement toute sa vie. À moins qu'elle ne fasse des travaux de rénovation ?

Pourtant, la salle de bain est en bon état. Le carrelage au sol est un nuancé de bleu et de turquoise, tout comme les murs. On se croirait dans un lagon. Cette couleur se reflète dans chaque recoin.

Je me déshabille, pensive, et pose mes affaires sur la cuvette des toilettes. Je ne vois pas où je pourrais les mettre, à moins de les foutre par terre. Il n'y a malheureusement pas de tabouret.

Heureusement que j'ai pensé à prendre une serviette. Je la fais glisser sur le porte-serviette avant de rejoindre la cabine de douche qui est vraiment petite. Mince, il n'y a pas de shampoing ni de gel douche. Maintenant que je suis toute nue, je fais comment ? Ah, j'en ai un en en format de voyage dans ma trousse de toilette. Je vais le laisser ici pour le week-end si jamais les filles n'ont rien pris. Je le récupère et monte mes cheveux en un parfait chignon, je n'ai pas envie de les laver.

D'autant que je ne vois rien pour les sécher. Suis-je bête, le sèche-cheveux se trouve sans doute dans le grenier…

Je mets l'eau chaude à fond, un petit luxe que je me permets, car je ne suis pas certaine qu'il y en ait pour tout le monde. Si je me fais réprimander, je dirai que c'est mon anniversaire et que j'avais besoin de décompresser.

L'eau ruisselle sur mon corps : mes épaules se relâchent, ma peau se

détend. Un pur moment de volupté aux senteurs de monoï. Cette chaleur me fait beaucoup de bien.

Une fois ce passage de sérénité terminé, je quitte la cabine et noue ma serviette autour de ma poitrine.

Je récupère mes vêtements sales de la journée pour aller m'habiller quand, lorsque je m'ausculte dans le miroir au-dessus du lavabo, je fais tout tomber par terre… Quelqu'un a écrit dessus à travers la buée que j'ai provoquée...

« Belle de.... » avec un cœur en dessous.

« *Belle de cœur* » ?

Non, non, je rêve, c'est sûr. Je m'approche plus près. L'écriture est en italique. C'est celle d'un homme, vu l'épaisseur. Enfin, je crois. Oh non ! Le fantôme m'aurait-il écrit un message ?

Je sors en trombe de la salle de bain et fonce dans ma chambre. Ma serviette ne tient plus sur mon corps, mais je m'en fiche. Il me faut des preuves de ce que j'avance. Je récupère tout de suite mon téléphone, que j'ai laissé sur le lit, pour prendre le miroir en photo. Or, quand je reviens, le message a disparu ! Merde ! Je n'ai pas rêvé pourtant.

Cette journée me fait vraiment flipper !

Belle de cœur… Je pense tout de suite à un surnom. Il me paraît familier, je ne saurais l'expliquer. On m'a déjà appelée comme ça, je pourrais le parier. Mais qui ? *Lui ?* J'ai été la belle de quelqu'un ? Sa belle ? J'affabule complètement. Pourtant, ce que je ressens n'est pas le fruit de mon imagination, c'est réel.

Je reste debout face au miroir, toujours nue telle une débile, à vérifier chaque centimètre comme si le message allait réapparaître. Il n'y a plus rien, toute trace a disparu. Je m'apprête à quitter la salle de bain sauf que je suis à poil. Quelqu'un pourrait me croiser nue que ça ne le choquerait pas. Mon état de décomposition est sans doute la seule chose qu'on verrait chez moi. Je ramasse ma serviette et la passe autour de mon corps afin de me préparer. Je rejoins ma chambre, complètement chamboulée.

Tout cela est de plus en plus étrange et ça commence à réellement me faire flipper. Toutefois, je ne laisse pas la peur m'envahir, plutôt le désir de connaître la vérité. Une force mystique tente de me contacter. Mais dans quel but ? Il va falloir que tu enquêtes, Sherlock ! Résoudre un mystère sous forme d'énigmes, voilà un cadeau intéressant pour mon anniversaire ! Même si j'aurais préféré un *escape game*.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Chapitre 7 : La soirée

Me voilà enfin prête ! Je me reconnais à peine dans cette robe bleue. J'ai une de ces allures, notamment avec ces escarpins noirs ! Prête à défiler sur le tapis rouge ! Allez, il est temps d'accueillir les premiers invités qui ne devraient pas tarder à arriver.

Je descends et pars rejoindre Gemma, Kelly et Enzo. Je trouve ce dernier près de l'escalier, comme s'il m'attendait.

— Waouh, Adrienne, tu es splendide ! lance-t-il, super chic dans sa chemise bleu marine.

— Merci, dis-je timidement.

— Tu n'as pas l'air convaincue.

— Ce n'est pas un peu trop ? m'inquiété-je.

— Mais non, c'est ton anniversaire. Au contraire, il faut sortir le grand jeu.

— Oui, tu as raison.

Encore une fois, ce n'est que vingt-trois ans. Ce nombre a peut-être une signification particulière dans ma famille, qui sait ? Cela me titille de plus en plus.

Je retrouve les filles qui me complimentent sur ma tenue et en fais de même avec elles. Kelly a choisi une robe à fleurs en organza super chic et Gemma, une robe noire à fines bretelles. Nous sommes toutes les trois sublimes.

— Merci pour votre aide, les filles.

— Avec plaisir, et puis l'endroit est trop kitch, en réalité. C'était une bonne idée de le faire ici, reconnaît Kelly.

— Oui, sans doute, réponds-je, pas très sûre.

Aucune trace de Jeanine depuis l'heure du thé. Je me demande où elle est passée. Les poules et les oies de la voisine doivent sûrement savoir où elle se trouve. Elle est certainement chez leur propriétaire. Il est presque vingt heures, les invités vont bientôt arriver. J'ai tellement hâte de les voir. Tous ont pris un hébergement plus ou moins près. Ça me touche qu'ils se soient déplacés.

Je me balade dans la maison pour vérifier que tout soit parfait et à peu près en ordre et j'en profite pour m'examiner dans un des miroirs de l'entrée, à travers la poussière. J'estompe un peu mon blush avec mes mains et remets

ma longue crinière en place quand tout s'arrête. Je me fige de stupeur. Mon corps tout entier tremble. Mon cœur ne bat plus normalement. L'homme de la photo sur le cadre de Jeanine, je l'ai vu ! Il se tenait derrière moi. Nos yeux se sont percutés, nos regards se sont entrechoqués une fraction de seconde à travers le reflet du miroir.

Je me retourne. Rien. Il a disparu encore une fois. *C'est lui*… Lui que j'entends, que je ressens, lui qui m'a écrit ! Bon sang, mais qui est-il ?!

Je me précipite sur les cadres qui se trouvent sur les murs de l'entrée, ou du salon, enfin je ne sais plus. Je les étudie un par un, à sa recherche, je m'agite un peu partout, mais ne retrouve pas la photo en question. Bordel, mais où est ce cliché ?

— Ça va, Adie ? se soucie Gemma qui est venue me retrouver.

— Je cherche un cadre.

Elle arque un sourcil avant de m'interroger du regard.

— De quoi tu parles ?

— Une photo, les amis de Jeanine, un déjeuner, c'est…

Je ne parviens plus à m'exprimer correctement.

Je retrouve l'emplacement du cadre, sauf qu'il a disparu. Le clou est encore là, mais pas la photo. Jeanine l'aurait-elle pris ? Gemma pose sa main sur mon épaule et je sursaute de peur.

— Hey, tu es sûre que ça va ? Tu es toute blanche, s'inquiète mon amie.

La façon dont elle me regarde me donne l'impression que j'ai bien vu un fantôme.

— Pardonne-moi, c'est le stress. Il me faut un verre.

— Je pense aussi.

Elle me tire vers la cuisine et ouvre une bouteille de vodka immédiatement. Elle me tend un verre en silence, mais son regard en dit long. Elle m'intime silencieusement de boire. Je descends un shot cul sec. Les fantômes, ça n'existe pas ! Point barre ! Deuxième shot de vodka. Voilà ! Allez, un troisième pour devenir une sceptique. À peine mon dernier verre terminé, que la sonnette de l'entrée retentit. Voilà de quoi me changer les idées.

— J'y vais, annoncé-je.

Je me dirige à vive allure vers l'entrée comme pour oublier ce qui vient de se passer. J'ouvre la porte d'un seul trait quand je cligne plusieurs fois des yeux. C'est une plaisanterie là ?

— Raphaël ?

— Joyeux anniversaire, Adrienne.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Son air outré me donne envie de rire.

— Tu pourrais au moins me dire bonsoir, s'offusque-t-il.

— Mes excuses, je suis devenue malpolie. Donc, qu'est-ce que tu fous là ? réitéré-je, sarcastique.

Il s'irrite, ce qui me donne envie de refermer la porte sur lui.

— Tu ne te souviens pas ? Tu m'as invité à ton anniversaire.

— Oui, lorsque nous étions ensemble. Sauf que tu m'as quittée, ce qui sous-entend une dé-invitation. Tu n'as pas lu le livre *La rupture pour les nuls* ?

Je m'apprête à lui claquer la porte au nez, mais il m'en empêche en plaçant son pied dans l'embrasure. Et puis quoi encore ?

— Adrienne, je t'en prie. Je viens de faire plus de deux heures de route pour le célébrer avec toi.

Je soupire. Il semble déterminé à vouloir forcer le passage. Je lui laisse la voie libre à contrecœur quand je remarque qu'une fille l'accompagne. Attends, je rêve, il est venu avec sa copine ?

— Taya, voici Adrienne.

Elle est brune, les yeux bleus, petite de taille. Il m'a vite oubliée à ce que je vois.

— Son ex, je précise à la fille.

Elle prend un air dégoûté, la bouche grande ouverte, et me dévisage sévèrement. Qu'est-ce qu'elle a ? J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Tu es son ex ? découvre-t-elle, stupéfaite.

Je hoche de la tête pour enfoncer le clou.

— Je croyais que c'était une simple amie ? lui quémande-t-elle une explication en le fusillant du regard.

— Une simple amie ? Ah oui ?

Nous fixons Raphaël en même temps, ce dernier ne sait plus où se mettre.

— Ah, Enzo, te voilà, lance Raphaël avant de nous laisser en plan. Comment vas-tu ?

Il engage la conversation avec lui, m'abandonnant à sa dernière conquête.

J'hallucine. Je tourne les talons et me tire. Pas envie qu'ils gâchent ma soirée. Il faut que je mange, je vais me sentir mal sinon. Trop d'émotions alors que ma fête vient à peine de débuter.

Je fonce sur le buffet, commence à mettre un peu de tarama sur un blini et y dépose délicatement des œufs de saumon. Ça fond dans la bouche, l'effet est immédiat, je me sens tout de suite mieux. J'en prends un deuxième quand je vois mon ex m'interrompre.

— Je peux te parler un moment, Adrienne ?

— Qu'est-ce que tu me veux, Raphaël ? articulé-je, la bouche pleine.

J'avale péniblement mon deuxième blini.

— Adie…

Entendre mon surnom va me donner la nausée.

— Tu me quittes comme une vieille chaussette après six mois, et là tu débarques à ma soirée d'anniversaire ? Qui plus est avec ta nouvelle conquête ! Tu exagères ! Réellement ! l'accusé-je sans retenue.

Troisième blini sur lequel je mets une crevette. Remède contre la colère : les crustacés !

— Pour tout te dire, je regrette.

Ma crevette reste coincée dans ma gorge. Heureusement que la tête est

rentrée la première sinon j'aurais avalé de travers.

Ces mots me font l'effet d'un électrochoc, mais pas dans le bon sens.

— Attends, tu peux me répéter ce que tu viens de me dire ? lancé-je, abasourdie.

— Ne fais pas comme si tu n'avais pas entendu.

— Moi au moins, j'ai lu la *Rupture pour les Nuls*. Chapitre 2, être sourde à tous les mots de votre ex.

Il lève les yeux au ciel.

— S'il te plaît, Adrienne.

Le Raphaël suppliant, c'est une première. Mais qu'est-ce qu'il lui prend ?

— Vas-y alors, éclaire-moi parce que je ne comprends pas très bien.

— Je ne sais pas pourquoi je t'ai quittée, m'annonce-t-il de but en blanc.

Je reste interdite une seconde. J'ai bien entendu ce qu'il vient de dire ?

— Il fallait y réfléchir il y a trois semaines.

Il s'approche tout doucement de moi et s'apprête à toucher mon visage quand je recule d'un petit pas. Je n'ai pas oublié que Taya n'est pas bien loin. Pas envie que mon anniversaire soit le théâtre d'un scandale. Heureusement que toute la vaisselle est en plastique, sauf pour celle qui se trouve sur les murs.

— Ce que je veux dire, c'est que je suis toujours autant amoureux de toi, tu me manques.

À mon tour de lever les yeux au ciel, il est sérieux là ?

— Alors, pourquoi tu te pointes avec une autre fille ?

— Elle s'est collée à moi.

— Ah bon ?

— Si tu veux tout savoir, je ne savais plus comment m'en défaire, m'avoue-t-il en chuchotant.

Il jette un œil derrière lui pour s'assurer qu'elle ne soit pas là.

— Voilà le problème des hommes aujourd'hui.

— Où veux-tu en venir ? m'interroge-t-il.

— Vous préférez être avec des chieuses et des emmerdeuses plutôt que d'être seuls. Tu l'as baisée ?

Il fixe le plafond. Sa réaction me donne la réponse.

— Crois-moi, toute la baise du monde ne vaut pas toutes les emmerdes que tu vas avoir avec elle. Tu penses que tu es en mesure de le supporter, mais plus tu resteras, plus tu seras brisé.

Très poétique tout ça. On dirait que ma remarque vient de faire mouche, il ne réagit plus. Il reste stoïque. J'espère que ça le fera méditer. Pourquoi les hommes ne peuvent-ils pas choisir des filles gentilles plutôt que des connasses ? La réponse est simple. Le sexe, la peur d'être seul. Qui valide cette théorie ? Je vois plein de mains imaginaires se lever en même temps. D'autant que nous, les filles sages, sommes de meilleurs coups que les connasses, car nous sommes sauvages. Je manque d'exploser de rire.

On a beau être avec une personne pour son physique, c'est pour ce qu'elle

a à l'intérieur qu'on la quitte. Je n'ai pas envie de rester une seconde de plus avec lui. Je me casse. Je passe devant lui sauf qu'il me retient par le bras.

— Adrienne…

Je sens son souffle chaud sur mes lèvres. Ses yeux verts se font insistants. Ne retombe pas dans son piège !

— Je dois aller retrouver mes invités et toi ta copine !

— Est-ce qu'on peut discuter au calme ? S'il te plaît, insiste-t-il.

Je soupire. Soyons pragmatiques.

— OK, pour la conversation, mais pas maintenant et pas ici, déclaré-je sèchement.

Je le laisse en plan et quitte cette pièce. La première personne sur laquelle je tombe est Kelly qui m'attend dans le salon, avec un verre de vin blanc à la main. Je comprends tout de suite que c'est le mien. Le bonheur ! Je bois une longue gorgée sans prendre la peine de respirer. C'est délicieux, ce vin a des arômes sucrés. Je viens de plonger dans une nouvelle dimension de plaisir et de luxure. C'est exactement ce qu'il me fallait !

La porte sonne de nouveau. J'accueille Marion et Florian. Je suis contente qu'elle l'ait demandé en mariage, elle a bien fait de prendre les devants. Elle aurait pu attendre encore vingt ans avant qu'il ne se décide.

Tout le monde fait exactement la même tronche en voyant la maison. Super, ça va devenir une attraction touristique dans la région ! C'est ensuite au tour de Camille et Ben de venir nous retrouver. La galeriste et son artiste, comme c'est original, voire pratique. Il y a également Jeff et Alexia, mes amis de la fac. Marlène et son mari Fred. François et François. Ils se sont bien trouvés ces deux-là. Ça doit faire bizarre de sortir avec quelqu'un qui a le même prénom que soi.

Puis c'est au tour de Philippe d'arriver. Mon plus grand regret, je dirais. Quoique non, il a choisi cette conne de Gaëlle plutôt que moi, il y a des années. Le nombre de fois où elle lui faisait des misères, une chieuse dans toute sa splendeur. Je ne sais pas ce qu'il lui a trouvé. Blonde aux yeux bleus, ça le faisait indéniablement bander. Directrice marketing d'une marque de cosmétiques, ça le faisait peut-être rêver.

Résultat, elle l'a jeté comme une merde et j'ai été son épaule pour se lamenter. Moi qui pensais que cela allait se concrétiser. Je me suis fait bien rouler. Jouer la bonne copine n'est clairement pas une technique de drague, du moins, ça n'a pas marché pour moi. Être avec Raphaël m'a permis un temps de l'oublier, de ne pas céder à ses flirts, ses messages plus qu'ambigus. J'ai joué les amies sympas, car j'espérais sincèrement quelque chose, mais, en réalité, après ce soir, je pense que je ne vais plus le voir. Même si nous sommes amis, j'estime que je n'ai plus envie de ce genre de relation, où l'autre attend quelque chose qui n'arrivera jamais. Je ne suis pas son mouchoir en papier, je mérite mieux que ça. Et puis, il me manipule, il n'a jamais été clair sur ses intentions. Il voulait m'avoir sous le coude, même en sachant que j'étais en couple. Aucun scrupule. Heureusement, je n'ai pas cédé

et j'en suis fière. Jamais il n'aura mon corps ! De toute façon, il m'aurait sans doute jetée après avoir obtenu ce qu'il voulait. Ce gars est instable en réalité, il n'est pas digne de confiance. Ce n'est qu'un connard de première. J'aurais dû me dire ça avant de l'inviter à mon anniversaire.

— Bonsoir, Philippe.

Mon ton est un peu sec.

— Joyeux anniversaire, Adrienne. Comment vas-tu ? me salue-t-il avec un clin d'œil.

Il ne se gêne pas pour me reluquer, mais son regard ne me fait rien. J'ai limite envie de rire face à cette tentative de séduction ratée. Ça y est, je suis vaccinée.

— Merci d'être venu. Tu es tout seul ?

— Oui.

Une lueur traverse ses yeux.

— C'est dommage.

Il me jauge, déçu de ma réaction. *Oui, je suis réellement sincère.*

— Je te laisse visiter la maison, sers-toi un verre, lâché-je dans le froid le plus total.

Je le quitte et compte bien ne pas le calculer de la soirée. Je vais également prévenir mes copines célibataires de ne pas l'approcher. Il est vraiment temps de couper les ponts. Je ne veux plus ce genre de personne dans ma vie. Pourquoi le fait de le voir vient-il de provoquer cette réflexion chez moi ? Sans doute parce que j'ai envie de prendre de bonnes résolutions et le dégager de ma vie en fait partie. Fini les personnes toxiques !

Mon cousin Olivier arrive et je fais semblant d'être occupée pour que Kelly lui fasse visiter. Voilà, j'ai accompli ma mini-mission de la soirée. Alix et Sarah sont également là. Lui, je l'ai dans le pifomètre. Je suis sûre qu'il l'a trompée avec une de ses copines. La façon dont il se comporte avec ses amies détonne complètement avec elle. Il est attentionné, drôle. Tout le contraire avec Sarah. Mais ce ne sont que des suppositions. Je ne devrais pas m'amuser à utiliser mes compétences auprès de mes amis. Pourtant, ça pourrait lui rendre service. Non, je n'ai pas à m'en mêler. Ce ne sont pas mes histoires et j'ai déjà les miennes à régler.

Puis, c'est au tour de Kevin et Julie de venir me saluer. Il me serre un peu trop dans ses bras, mais surtout ses mains pincent mes hanches une fraction de seconde. Julie lui lance un drôle de regard. Je suis sûre qu'il est réceptif, il n'est pas insensible à mon charme. J'affabule peut-être. Anna est également avec eux.

— Adrienne, mais quel canon ! Tu es magnifique ! s'écrie-t-elle comme si elle ne m'avait pas reconnue.

— Merci, Anna. Tu es adorable.

— Joyeux anniversaire, ma belle ! Sympa cet endroit !

— Oh tu n'as pas idée… Prends tes aises.

Elle rejoint la fête. Vient ensuite mon ami Gabriel avec qui je passe

toujours de bons moments lorsqu'il vient sur Paris. Je ne l'ai pas vu depuis que je me suis mise avec mon désormais ex. Gabriel est un esprit sauvage, rebelle et incroyablement séduisant. Il est tout en noir, de son pantalon à son blouson en cuir. Qu'est-ce qu'il est sexy ! Ses yeux bleus me font tout de suite chavirer. Maintenant que je suis célibataire, je me mets à entrevoir des possibilités. Gabriel est quelqu'un sur qui je peux toujours compter, ce qui est un gage de confiance pour moi.

— Bonsoir, Gabriel, merci d'être venu. Ça fait longtemps.

Je lui fais mon plus beau sourire.

— Joyeux anniversaire, Adie. Tu es à tomber !

Il louche sur la naissance de mes seins avant de me fixer intensément dans les yeux. Je peux voir d'ici sa pupille se dilater. Nous nous prenons brièvement dans les bras. Son odeur boisée m'enivre tout de suite. Il m'embrasse tout doucement sur la joue.

— Est-ce que ça pose un problème si je laisse ma moto devant ?

Sa voix est devenue plus grave, plus sérieuse. J'aimerais bien faire un tour à moto et me blottir contre lui. M'accrocher à son corps, toute la nuit… La Terre appelle Adie…

— Non, du tout. Tu étais où avant ?

— Je me baladais.

La liberté, voilà ce qu'il m'insuffle.

— Je te laisse retrouver les invités. Tu fais comme chez toi.

Il opine de la tête avec un immense sourire sur les lèvres.

Quelques minutes plus tard, mes invités sont tous là, au nombre étrange de vingt-trois, sachant que Taya s'est pointée et que Myriam n'a pas pu venir, étant malade. Ils se sont installés soit dans le jardin, soit dans la cuisine. Certains dansent déjà sur la piste improvisée. Enzo fait défiler les morceaux. Sa *playlist* est top. Je suis contente, il y a de l'ambiance et tout le monde semble bien s'amuser. Excepté moi, peut-être… J'aimerais mieux aller me coucher. Je suis fatiguée de cette journée, pourtant je devrais en profiter.

Taya n'a pas lâché mon ex de la soirée et il n'essaye même pas de l'éviter. À quel jeu joue-t-il ? Je n'éprouve plus rien pour lui, c'est maintenant une certitude. Il peut faire ce qu'il veut sans que cela ne me fasse le moindre effet. Comment ai-je pu tourner la page aussi vite ? Six mois de relation, ça ne s'oublie pas comme ça ? Ça marque tout de même. Je jette un coup d'œil à ma montre, il n'est pas encore minuit.

— Prête pour ton cadeau et ton gâteau ? me demande Gemma.

— Vous m'avez offert un cadeau ? l'interrogé-je, étonnée.

Elle lève les yeux au ciel, ma question étant absurde pour elle.

— Bien évidemment. Allez, viens.

Elle attrape ma main et demande à tout le monde de se réunir dehors. Un gâteau illuminé de plusieurs bougies éclaire un peu plus le jardin. Je suis aux anges. C'est trop beau. Autant de gentillesse me bouleverse presque. J'ai vraiment beaucoup de chance. Qui sème l'amour récolte le bonheur. Tout le

monde chante en chœur, ce qui me provoque des petites larmes au coin des yeux. Je ne suis pas du genre émotif, mais là, je ne sais pas, je me laisse aller.

— Fais un vœu, m'ordonne Camille.

L'amour me vient immédiatement à l'esprit. Je souffle une à une les bougies, c'est magique. C'est alors que Gemma m'apporte un gros sac. Je suis ébahie, il est de la marque *Loewe*.

— Vous n'avez pas osé ?

— Mais si, tu le mérites.

Je le déballe et y découvre le modèle Puzzle en cuir noir. J'en rêvais. Il est magnifique, je suis trop touchée.

Chacun se sert une part de gâteau, un grand fondant au chocolat avec un praliné noisette à l'intérieur. Gemma remplit nos verres de champagne et nous trinquons tous ensemble.

— À Adrienne, lancent Gemma et Kelly en même temps.

Leurs mots font écho dans le jardin. Je salue tous mes amis et les remercie un par un. Ils sont adorables. La soirée est vraiment parfaite. Je me sers une part et savoure une première bouchée puis une autre, c'est un régal. Ça fond dans la bouche. Je me sens enfin mieux.

Puis je me dirige à l'intérieur afin de soulager une envie pressante. Enzo retourne à ses platines. Il change de registre avec des musiques plus lentes et sensuelles. Plusieurs couples rejoignent la piste, enfin cette place entre le salon et la salle à manger. *Your love is King* de Sade résonne dans toute la maison… Qu'est-ce que j'aime cette chanson !

Je m'apprête à aller m'asseoir pour observer toutes ces personnes danser quand quelqu'un me prend par la taille…

Chapitre 8 : Lui

Je me retourne… *Lui.* L'homme de la photo. Il se tient devant moi, tout sourire. Tout se fige autour de moi, je ne sais pas comment réagir. Je n'entends que la magnifique voix de Sade qui résonne et mon cœur qui tambourine.

Your love is king, crown you in my heart…

L'inconnu me prend par la taille et glisse ses doigts entre les miens. Je reconnais son toucher. J'attrape son épaule afin de m'accrocher à lui, pour ne pas m'évanouir. Je commence à devenir fébrile, je dois me ressaisir. Nous dansons sur cette chanson que j'affectionne tellement et qui est magnifique.

— Bonsoir, Adrienne.

Sa voix est grave, puissante. Je peine à articuler, car je la reconnais, c'est elle qui m'a parlé toute la journée. Je plonge dans ses yeux, incrédule. C'est impossible. Je rêve, c'est sûr.

— Bon… soir… bégayé-je complètement.

Il est incroyablement beau dans ce costume, qui est exactement le même que sur la photo. Je me perds dans ses yeux marron et ses cheveux noirs. Sa beauté est troublante.

— Qui êtes-vous ? demandé-je, chamboulée.

— Pourquoi est-ce que tu me vouvoies ?

— Parce que nous ne nous connaissons pas.

— Es-tu bien sûre de cela ?

Je déglutis. Les mots se coincent dans ma gorge, la température de mon corps augmente. Je n'arrive plus à rien si ce n'est l'admirer. Je m'accroche à son regard et me laisse guider par ses mouvements tandis que nous nous balançons l'un contre l'autre.

— Je ne comprends pas.

— Je suis ton passé, ton présent, ton futur.

Son sourire est énigmatique. Son charme est hypnotique. Son corps est hystérique. Je suis complètement envoûtée, plaquée contre lui.

— Es-tu sceptique ou réceptive ?

Avec lui, réceptive.

— Je ne sais pas.

— Au contraire, je pense que tu le sais déjà.

Il s'approche délicatement de moi, j'en profite pour admirer son visage. Je suis subjuguée par sa beauté. Ses traits sont fins et je sens des touches de gingembre et d'ambre dans son parfum.

— Non, je vous assure.

Nos lèvres se rapprochent de plus en plus… Je rêve déjà de les goûter… Imaginer la douceur qui s'en dégage, la passion qui en émane…

Your kisses ring… round and round and round my head…

Son regard… Bon sang, je le connais, j'en suis persuadée. Il ne m'est pas étranger, il m'est familier, mais je n'arrive pas à me l'expliquer.

— Tu n'es pas du genre à mentir pourtant.

La façon dont il s'adresse à moi… C'est comme s'il me connaissait déjà. Notre alchimie me saute soudainement aux yeux.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Je te connais plus que tu ne le penses.

Your love is real…

Il est intense, profond, ténébreux, je ressens une sacrée connexion. Je n'ai pas besoin de lui parler, je suis sûre qu'il sait déjà à quoi je pense. Je me sens extrêmement bien dans ses bras, j'oublie tout autour de moi.

— Tu es sur la bonne voie.

— De quoi ?

— Souviens-toi, m'intime-t-il.

— Je vous demande pardon ?

— Tu le sais au plus profond de toi.

Les souvenirs de ma vie défilent devant moi. Je ne vois rien, comme si on m'avait effacé la mémoire. Je cherche des réponses, mes yeux braqués sur les siens. Je me concentre et sonde son regard comme si je lui faisais passer un interrogatoire… Un coup de foudre est ce à quoi je pense en l'admirant… Je presse ses doigts et son épaule un peu plus pour être sûre qu'il se tienne bien devant moi.

— Je suis réel, Adrienne, répond-il comme s'il avait lu dans mes pensées.

Je ne me suis pas trompée, il me connaît.

— Vraiment ?

Je frissonne d'être dans ses bras. Pourtant, tout ça cloche, il était sur la photo prise il y a plus de cinquante ans, ou moins, je ne sais plus. Il n'a pas pu se téléporter jusqu'ici ? Est-ce qu'il viendrait du passé ? Ou du futur ? La conjugaison des temps s'embrouille complètement. Mais si, réfléchis ! Il vient de me donner la réponse, il est les trois en même temps.

— Vous êtes le fruit de mon imagination, rien de tout cela n'est vrai, rétorqué-je.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

— La photo sur le cadre, c'est vous, j'en suis sûre.

— En effet, c'est bien moi.

Il me l'avoue comme si de rien n'était. Il semble d'ailleurs avoir compris à quel cliché je fais allusion.

— Elle a été prise il y a des années, c'est techniquement impossible.

Il s'approche de mon oreille…

— Tu crois à l'impossible ?

— Vous répondez toujours à des questions par d'autres questions ?

— Arrête de me vouvoyer, s'il te plaît.

Sa tristesse me percute de plein fouet. Il semble désemparé, comme si son cœur venait d'être arraché.

— Euh, d'accord.

— Adrienne, tu as déjà la réponse.

— Quel est ton prénom alors ? m'empressé-je de lui demander.

— Ce serait trop facile, je ne peux pas faire tout le travail pour toi.

L'homme-mystère, ça lui va très bien… *Lui*…

— Comment ça ?

— Tu dois te souvenir, Adrienne, m'ordonne-t-il presque. Le temps presse.

— Quoi ? Mais enfin de quoi tu parles ? Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— J'aimerais tellement te le dire…

— Pourquoi ne pas le faire alors ?

Nos lèvres se rapprochent de plus en plus. Je vois le bonheur dans ses yeux au moment où j'ai la folle envie de l'embrasser, comme si on m'avait privée de ce droit depuis des années. Quand, tout à coup, plusieurs assiettes se brisent soudainement et je dévie mon attention sur le salon. Camille est à l'origine du bruit qui m'a séparée de mon homme-mystère. Au moment où je reporte mon visage sur lui, il a disparu. Je ne le vois plus. Bon sang, je n'ai pas rêvé, il était bien là ! Je me passe la main sur le front qui est brûlant de fièvre. Je ne suis pas folle ! Nous étions en train de danser, nous étions les bras l'un de l'autre.

Je me faufile entre les invités à la recherche de réponses.

— Gemma, Gemma !

Je fonce à vive allure vers mon amie, complètement affolée.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Est-ce que tu m'as vue avec un homme de grande taille, les yeux marron, les cheveux noirs, avec un costume ?

— Non du tout, je choisissais les prochains morceaux avec Enzo.

— J'étais avec lui en plein milieu de la piste. Tu n'as pas fait attention ?

Elle secoue la tête, interloquée. Je suis sûre de ne pas délirer.

Je la laisse en plan à la recherche de quelqu'un qui aurait bien pu nous voir. Je tombe sur Marlène qui était près de moi, je m'en souviens.

— Marlène, est-ce que tu as vu la personne avec laquelle je dansais ?

— Euh, non, je dansais avec Fred. Pourquoi ?

— Pour rien.

Je vais d'un visage à l'autre, cherchant des réponses, mais personne ne semble comprendre. Mes amis écarquillent tous les yeux face à mon état. Tout tourne autour de moi. J'ai besoin d'air.

Je sors précipitamment de la maison, je suffoque. Putain, mais qu'est-ce

qu'il m'arrive ?

« *Tu crois à l'impossible* ? »

Je ne sais plus où j'en suis, des perles de sueur défilent sur mon front et dans le bas de mon dos. Les mots qu'il a prononcés me font littéralement trembler. Mon état vaseux est à son comble. Ce n'est pas normal, quelque chose cloche avec moi. Mais quoi ? C'est comme si on venait de me réveiller après un coma de plusieurs années.

Je dévale les petites marches qui me séparent du jardin. Je cours dans tous les sens quand une voix résonne près de moi.

— Adrienne ?

Des bras forts et puissants me retiennent.

— Gabriel ?

Je stoppe ma course, ce qui me fait sursauter de peur. Il me presse les épaules et sonde mon regard.

— Oui, confirme-t-il comme si j'en avais besoin. Tu vas bien ?

Il me regarde, inquiet, avant de recaler une mèche derrière mon oreille.

— Ça va, enfin, je crois, dis-je, encore tremblante.

— On dirait que tu as vu un fantôme ? Tu es toute blanche.

Il ne pouvait pas tomber plus juste.

— J'ai fait une crise de panique, mais ça va mieux.

En plus d'avoir fait une rencontre du deuxième ou troisième type…

— Qu'est-ce qui t'arrive ? s'enquiert-il, très soucieux.

Il pose une main sur mon front.

— Tu es brûlante, me fait-il remarquer. Tu es malade ?

— Je ne sais pas, je suis un peu perturbée.

— Est-ce que quelqu'un s'en est pris à toi ?

Il serre tout de suite les poings, prêt à en découdre.

— Non, je te rassure.

— Tu veux un verre ? me propose-t-il.

— Pas sûr que cela me suffise.

— Respire un bon coup, expire et inspire.

Il caresse tout doucement mes joues de ses mains chaudes, sa présence et ce geste me réconfortent. Je me sens en sécurité, protégée avec lui. Mes exercices de respiration commencent à faire leur effet.

— Tu es magnifique ce soir, tu le sais ?

— Merci, c'est gentil.

— J'ai appris que tu étais célibataire.

Sa remarque me prend au dépourvu et me fait plaisir, car il s'intéresse à ma situation sentimentale.

— Oui, mais il semblerait que mon ex veuille remettre ça, mais en venant avec sa nouvelle copine.

— Quel abruti !

— Tu l'as dit.

J'ai peut-être rêvé après tout.

Je ne sais pas pourquoi, mais je l'enlace et il accepte mon geste sans hésitation. Je me réfugie contre son torse et ferme les yeux une fraction de seconde, je veux oublier celui qui me hante. Puis je me défais de son étreinte, craignant que ce soit inapproprié. Je vois du coin de l'œil que Raphaël me lance un regard dur, froid. Sa jalousie s'apprête à me percuter quand je déploie mon bouclier émotionnel pour me protéger ! Elle retombe comme un soufflet.

« Oublie-moi ! ». Il a intérêt à se faire une raison sinon j'irai lui dire ouvertement.

— J'espère que ton ex ne va pas venir m'affronter.

— Il n'a pas intérêt ! Pardonne-moi, je n'aurais pas dû me jeter dans tes bras, regretté-je de m'exposer de cette façon.

— Non, je t'en prie.

— Tu restes combien de temps ? lui demandé-je, car je n'ai pas envie qu'il parte.

— Je n'ai pas encore décidé.

Je lui souris et regarde mes invités en train de discuter quand, au milieu du jardin, il réapparaît.

Je cligne plusieurs fois les yeux, il est là. *Lui.* Si je n'étais pas dans les bras de Gabriel, je serais tombée sur la pelouse. Il est à quelques mètres de moi et me fixe, les personnes autour de lui ne semblent pas le voir. Son air est maintenant sévère, je perçois sa jalousie de là où je suis. Cette fois, impossible de la retenir. Elle s'immisce dans mon corps et mon esprit. Je ne suis pas fière d'être près de Gabriel à ce moment-là, et de m'être précipitée dans ses bras. J'ai le sentiment de l'avoir provoqué en agissant de cette façon.

— Est-ce que tu vois l'homme qui se tient là-bas ? interrogé-je Gabriel.

Il tourne sa tête, mais à ce moment-là, il disparaît. Comme par hasard...

— Non, personne.

C'est un fantôme… Je suis la seule à pouvoir le ressentir, il n'existe que dans mon esprit. Mais c'est impossible ! Ce n'est que le fruit de mon imagination. Je dois m'en convaincre par tous les moyens.

— Et si tu ne partais que demain ?

Les mots sortent tout seuls de ma bouche. Je suis étonnée de mon audace, je ne prends jamais les devants d'habitude, enfin pas aussi directement.

— Des idées ?

— Passe la nuit avec moi.

Il écarquille les yeux.

— Mes excuses, c'est sans doute inapproprié, je ne sais pas ce qu'il me prend. Ne m'en veux pas, s'il te plaît.

J'ai à peine le temps de m'excuser qu'il prend mon visage entre ses mains et m'embrasse tendrement. Le baiser me calme sur l'instant, toute la tension disparaît de mon corps. Il m'apaise immédiatement. Sa langue caresse la mienne et fait naître plusieurs papillons sur le moment. Je suis dans un tourbillon de bonheur et, cette fois, c'est bien réel.

— Tu sembles d'accord avec cette idée ? dis-je, essoufflée.

— Depuis ce soir, je ne pense qu'à ça, Adrienne. Tu es tellement belle.

— Merci, Gabriel.

L'avoir près de moi me fait oublier l'homme-mystère.

— Où se trouve ta chambre ?

Je suis surprise par son empressement. C'est aussi facile que ça finalement ? Quelle question ! *Un homme reste un homme…*

— Je te le dirai une fois que les invités seront tous partis...

Chapitre 9 : Quand la nuit…

Je n'ai pas la patience d'attendre que tout le monde s'en aille. De toute façon, il ne reste pratiquement plus personne. La moitié est partie après le gâteau. Je conduis Gabriel à ma chambre, après avoir dit au revoir aux derniers invités.

Une fois à l'intérieur, je verrouille la porte. Il défait rapidement la fermeture éclair de ma robe et j'en profite pour me libérer de mes escarpins en même temps. Je me retrouve uniquement vêtue de mes colliers et de ma culotte. Il retire son blouson en cuir et je fais passer son t-shirt par-dessus sa tête. Il enlève ensuite son pantalon très lentement comme pour faire monter mon désir.

Il est vraiment bien foutu. Ses pectoraux et ses abdos sont divinement sculptés, je ne peux m'empêcher de le reluquer. Et il fait de même lorsqu'il me retire ma culotte avant d'embrasser mon sexe.

Les derniers vêtements tombent. Il enfile rapidement un préservatif puis me fait basculer sur le lit, comme s'il attendait ce moment depuis longtemps. Je suis étonnée de la fluidité de nos gestes. Tout est parfaitement chorégraphié, comme si nous avions déjà répété.

Son contact sur ma peau me fait tout oublier… *Lui* en particulier. Je l'embrasse passionnément, je veux me perdre en lui, maintenant. Je veux profiter de chaque instant. J'ai tellement chaud, j'ai l'impression d'être en transe. Une fièvre s'est emparée de mon corps, mais je résiste à ce qu'elle contamine mon esprit. Je veux rester lucide, je ne veux pas sombrer dans la folie.

Tout ça est bien réel, je ne suis pas en train d'halluciner. J'ai pourtant le sentiment d'avoir ouvert une brèche. Je serre Gabriel fort contre moi, je veux qu'il aille au plus profond, qu'il ne s'arrête jamais, car cela prouverait que ce n'est pas une chimère. Il est là, avec moi. Il écarte un peu plus mes cuisses et accélère la cadence. Son corps s'imbrique parfaitement au mien, mais surtout ça me paraît naturel, comme si nous étions liés. Je n'éprouve aucune gêne avec lui, je suis à l'aise. Il fait ressortir toute ma beauté par la façon dont il me caresse. Je veux faire durer le plaisir, car je n'ai pas envie de jouir tout de suite. Profiter d'être avec lui est tout ce à quoi j'aspire.

C'est étrange, dans les bras de Gabriel, j'ai la conviction que je trompe

quelqu'un. Sûrement pas Raphaël. Je secoue la tête, j'ai pas envie de penser à d'autres mecs lorsque je suis avec mon nouvel amant. Ça ne tourne pas rond chez moi.

Gabriel me fait jouir, c'est l'explosion de mon corps en premier puis du sien après.

— Tu es exceptionnelle, Adrienne, dit-il en se retirant délicatement de moi.

— Toi aussi, Gabriel.

Je reprends progressivement mon souffle. Il m'embrasse tendrement avant de s'assoupir. Je ne sais pas ce qu'il va advenir de cette nuit, mais, au moins, je termine cette journée en beauté. Et puis, j'ai plus d'une fois fantasmé sur lui. Fantasmer veut-il dire que j'ai trompé Raphaël ? Oh et puis merde, lui c'est le passé !

J'enfile un bas de pyjama et une brassière afin de ne pas dormir toute nue. Je me dirige instinctivement vers la fenêtre pour observer les étoiles à travers cette nuit noire. Cet endroit me donne la chair de poule. J'ai un coup de froid maintenant. Je retourne dans le lit et me blottis contre le corps chaud qui m'a donné du plaisir. J'ai à peine les yeux fermés que des images apparaissent.

Je suis projetée dans un endroit spacieux, avec un immense salon et une salle à manger. Je ne suis pas dans un appartement, car il y a une totale impersonnalité là où je me trouve. Je suis dans une chambre d'hôtel dans les tons orangés. En tout cas, ça y ressemble grandement. Où est-ce que je suis exactement ? Quelqu'un frappe à la porte avec empressement. Je pars ouvrir. C'est ma grand-mère décédée qui me salue de la tête, mais elle ne me parle pas. J'insiste auprès d'elle, pas de réponse. Je hurle plus fort, aucune réaction. Je remarque qu'elle est en colère. Je m'énerve face à son silence. Je lui intime de répondre. Elle passe devant moi et se jette sous la table. Elle rampe comme pour fuir. Ne comprenant pas son geste, je m'accroupis pour lui parler. C'est alors qu'elle se tourne vers moi pour me dire : pour ramper « je suis sous terre ».

Je me réveille en sursaut. Ses mots m'ont glacé le sang. Gabriel est toujours là, et il me tourne le dos. Il n'a pas bougé. Ce n'est rien, tout va bien. C'était juste un mauvais rêve.

Je me rendors, trempée de sueur.

D'autres images viennent me hanter... Toujours cette même chambre d'hôtel. Je décide de m'y aventurer pour savoir où je suis réellement. Je vais sur le balcon, je ne vois que la tour Eiffel. Paris, je suis à Paris. Mais où précisément ? Je retourne à l'intérieur pour chercher des indices. Une clé est posée sur la table de la salle à manger. Je la récupère, elle est en fer forgée. Il y a écrit vingt-trois dessus. Chambre 23… *23*… Comme mon âge ? Est-ce que cela a une signification particulière ? Je commence sérieusement à me poser des questions. Je dois continuer mon exploration.

J'ouvre les placards et repère un sac pour mettre le linge sale. L'hôtel a semble-t-il un partenariat avec La Blanchisserie Rose qui se situe rue de l'Abreuvoir dans le 18e arrondissement. La blanchisserie rose… Mais oui, je

dois être non loin de La maison Rose… Je suis à Montmartre ! Je récapitule : je suis donc dans un hôtel et il y a une chambre 23. Je regarde tout autour de moi pour avoir un maximum d'informations. Je jette un œil sur la clé, elle est accompagnée d'un porte-clés en forme d'étoile bleue. Et si c'était le logo de l'hôtel ? Je dois en être sûre. Un bouquet de fleurs fraîches est disposé sur la commode de l'entrée. Des roses blanches ont été livrées, mais je ne vois pas à qui elles sont adressées. Il y a une carte de remerciement, mais personne n'a écrit dessus. Il est juste indiqué que le bouquet vient de la boutique de Jacques Semer… Rue de Caulaincourt. C'est tout près de la Maison Rose…

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Il se tient devant moi, dans cette chambre. Sa présence ne me fait plus peur. *Lui*…

— Je réitère : qui es-tu ? l'invectivé-je avec plus d'aplomb.

— Ton passé, ton présent, ton futur.

— Ça ne veut rien dire, rétorqué-je.

— Je suis à la fois réel et dans ton imaginaire, je suis ton passé comme ton futur.

Le gars est poétique.

— Et pour ce qui est du présent ?

— À TOI DE ME DIRE.

Je prends tout de suite peur, car la façon qu'il a de s'exprimer est plus réelle que jamais. Je n'ai plus envie de jouer, je veux la vérité.

— Nous nous connaissons, n'est-ce pas ? Nous nous sommes déjà vus.

— Tu commences enfin à comprendre.

Je m'approche de lui et sonde son visage. J'étudie chaque détail, de la commissure de ses lèvres à ses fossettes en faisant attention à ses traits et plus précisément à la couleur de ses yeux et aux nuances de marron qui recouvrent ses iris. Je le fixe très intensément quand ça me saute en pleine figure : nous avons eu une histoire tous les deux. Mais si c'est le cas, alors pourquoi est-ce que je ne m'en rappelle pas ? Puis, tout d'un coup, je comprends. Le train, le supermarché, la maison de la tante Jeanine, les préparatifs, la soirée, la salle de bain, lui, cette nuit… Nous sommes liés, mais je l'ai oublié. Comment ça se fait ? Est-ce que je divague ? Non, je suis sûre de ce que je ressens et le prélude de ma grand-mère décédée ne fait qu'étayer mes convictions. L'attitude de sa cousine ne fait qu'amplifier l'étrangeté de cette situation.

— C'est plus que ça, Adrienne. Nous ne sommes pas de simples connaissances. Tu te souviens maintenant ?

— Nous nous sommes aimés, dis-je dans un souffle.

Je tente de prêcher le faux pour connaître le vrai.

— Oui.

Ma technique semble marcher.

— Ne parle pas au passé.

Je crois que je l'ai irrité.

— Pourquoi ? demandé-je pour le faire parler.

— Car notre passé aurait dû être le présent.

Je commence à avoir plus de pièces de ce puzzle.

— Tu es là, car le passé a été effacé, il n'y a donc plus de présent et aucune possibilité de futur.

— C'est exact, admet-il.

Cela semble le contrarier au plus haut point. Je mesure à ce moment-là l'étendue de l'amour qu'il éprouve pour moi. C'est un homme brisé, car on lui a retiré la femme qu'il aimait. Comment est-ce possible ? Mon cœur vient d'être percuté, il bat tellement fort… Mon amour pour lui me transperce tout le corps, d'un seul coup, sans que je m'y attende.

— Si c'est le cas, alors pourquoi je ne parviens pas à m'en souvenir ?

Je commence à paniquer, tout s'embrouille dans ma tête.

— Ma belle de cœur, ne t'inquiète pas, tu vas y arriver, me rassure-t-il en me caressant tendrement la joue.

Belle de cœur… Je suis sa belle de cœur, ce surnom est magnifique.

— Arriver à quoi ? répété-je.

Il s'approche de moi. Sa main se pose délicatement sur ma joue, puis il caresse mes lèvres de son pouce… Ce geste ne m'est pas anodin… Il fait souvent ça, surtout quand je... Bon sang ! J'ai la réponse sur le bout de la langue, sauf que j'ai un blocage…

— Te souvenir.

De quoi on parlait déjà ? Ah oui, ça me revient !

— Et comment je fais ?

— Tu dois le découvrir, c'est la clé.

Une chose est sûre, je ne suis pas tombée amoureuse de son côté énigmatique.

— C'est lié à mon âge, n'est-ce pas ? Vingt-trois, prononcé-je, inquiète de ce que cela pourrait signifier.

J'espère qu'un compte à rebours n'a pas commencé.

— Effectivement, Adrienne, c'est le seul jour où je pouvais t'apparaître. L'unique occasion de te revoir, notre unique chance.

Merde alors ! Il semble tellement désespéré. Tout ça est plus perturbant que je ne le croyais.

— Je ne t'ai pas rêvé alors ?

— Non, j'étais bien là, confirme-t-il.

Mais peut-être pas sur le même plan astral.

— Pourquoi es-tu parti alors ?

— Car il était bientôt minuit.

Il a repris sa voiture sans que je le sache ? Un peu d'humour, ça ne fait pas de mal.

— Je suis la seule à pouvoir te voir, n'est-ce pas ? La seule à te ressentir, à t'entendre ?

— Oui.

— Que s'est-il passé ?

— Le temps presse, Adrienne. Après cette nuit, tu ne pourras plus me voir…

Sa panique me transperce de plein fouet.

— Pourtant, tu es dans mon rêve ? lui notifié-je.

— Plus pour très longtemps. Tu me manques terriblement.

Ses ultimes mots circulent à une vitesse folle dans mes veines. L'émotion qui s'en dégage m'ouvre la voie, la dernière fois qu'il m'a dit ça…

— Tu es…

Chapitre 10 : …rencontre le jour

Je me réveille brusquement. Il fait déjà jour. C'est le soleil qui m'a sortie de mon rêve, car j'ai oublié de fermer les volets. Qu'est-ce qu'il vient de se passer ? Était-ce un réel message ? Ou une sorte de cauchemar ? La frontière me paraît désormais mince. Difficile de naviguer dans les profondeurs de l'au-delà et du subconscient. La science des rêves me dépasse. Ma grand-mère et Jeanine me doivent des explications fissa. La première étant morte, il ne me reste plus que ma grande cousine.

Quoi qu'il en soit, je me sens nettement mieux ce matin, comme si un poids avait été enlevé de mes épaules. La journée d'hier a été très étrange. Je me lève, pensive. À travers la fenêtre, j'observe le jardin de cette maison de campagne, chargée de souvenirs heureux, et plus particulièrement érotiques lorsque je regarde Gabriel dormir encore paisiblement dans le lit. Je ne pensais pas qu'il allait rester toute la nuit. Il aurait pu repartir, mais ça me fait plaisir qu'il soit encore là. Je peine à me souvenir de notre baise, éclipsée par la présence de cet homme mystère. *Lui*, comme je l'appelle.

À cette heure matinale, la rosée du matin a envahi tout le jardin. Je regarde les restes de ma soirée d'anniversaire. Il y a des bouteilles et des emballages vides partout dehors. Bon, la cousine Jeanine ne sera pas trop dépaysée en voyant tout ça. Il va falloir tout déblayer avant de s'en aller. Mes vingt-trois ans se sont déroulés à merveille, en tout cas pour les invités.

Hier, j'ai vécu un épisode troublant de ma vie, le premier de mon existence. Une sensation étrange me picote la nuque quand je repense à cette journée. Ce n'est pas un rêve, c'est une réalité. C'est trop puissant pour être le simple fait de mon imaginaire.

Ma mémoire a été effacée. Notre amour nous a été retiré. Et pire que tout, je l'ai, *lui,* oublié. Je dois le revoir, comprendre ce qui s'est passé. Toutefois, il a été clair, il ne pouvait m'apparaître qu'hier. Mon anniversaire doit correspondre à une date particulière.

Il a donc profité de cette occasion pour me prévenir. Apparemment, je dois me souvenir… Je dois comprendre la signification du chiffre 23.

Est-ce que tout ça est bien réel ? Oui, j'en suis persuadée, ce que je ressens n'est pas une création de mon esprit. J'ai beau me convaincre du contraire, tout me revient en plein dans la tête. Je m'interroge sans cesse, mais tout est

enfin clair.

Je change de catégorie, je suis formellement une réceptive. Je crois aux fantômes ! Je ne sais pas ce qu'il est, mais je suis persuadée qu'il dit vrai. Nous nous sommes aimés, c'est une certitude.

Dans une vie antérieure, qui sait ? Pourtant, quelque chose me dit que cela s'est mal fini.

Un événement important et tragique nous a séparés. Et il essaye par tous les moyens de me retrouver. Voilà une hypothèse qui serait des plus intéressantes. Je dois me rappeler. Je veux le revoir, mais ça ne va pas être aussi facile, notamment parce que je ne sens plus sa présence autour de moi.

Je repense à ma grand-mère. Je crois aux messages de l'au-delà et celui de mon aînée était particulièrement poignant. La seule qui puisse me fournir des explications est Jeanine. Ma grand-mère et ma cousine m'ont ouvert la porte de cette énigme ou possible traumatisme que j'aurais occulté.

Je ne vais pas en rester là. Je louche sur Gabriel. Je ne peux pas le laisser comme ça. Je m'approche de lui et lui caresse doucement les épaules afin de provoquer son réveil. Il ouvre un œil puis l'autre. Le bleu m'accueille chaleureusement. Il se redresse sur les coudes. Il est vraiment beau avec ses cheveux en bataille. J'en oublierais presque… *Lui*…

— Bonjour.

— Adrienne…

Un sourire béat irradie ses lèvres.

— Bien dormi ? demandé-je.

— Avec toi, oui.

— Merci. Est-ce que tu pourrais me rendre un service ?

— Lequel ?

Il arque un sourcil.

— Tu pourrais me ramener à Paris, si tu as un autre casque de moto bien sûr ?

— Oui, j'ai cela, mais tu ne repars pas avec tes amies ?

— Le train est tard ce soir et je dois rentrer, annoncé-je comme une priorité. Mais je dois d'abord parler à ma grande-cousine si tu veux bien m'attendre.

Il semble confus.

— D'accord, mais la route va être longue, me prévient-il.

— Est-ce qu'on pourra faire des pauses, si tu n'y vois pas d'inconvénients ? Je n'ai pas l'habitude d'un si long trajet en moto.

Il opine de la tête avant de glisser ses doigts dans mes cheveux.

— Bien évidemment. Laisse-moi le temps de me préparer et on rentre dès que tu me donnes ton feu vert.

— Merci, Gabriel.

Je pose un doux baiser sur sa joue, craignant qu'embrasser ses lèvres ne soit un peu trop. Cela ne semble pas lui suffire, car il capture les miennes avant d'y glisser sa langue avec fougue. Ce contact me ravit. Je dois me

laisser porter avec ce *biker* au corps parfait.

— Tu prends une douche avec moi ? me propose-t-il.

— Commence, je te rejoins. La salle de bain est au bout du couloir. Tu peux prendre ma serviette.

— Tu n'en as pas une deuxième ?

— On se la partagera. Elle est étendue là-bas.

— Alors, dans ce cas, ne tarde pas.

Son empressement me fait plaisir.

— Promis.

Il quitte ma chambre dans le plus simple appareil. Je commence à rassembler quelques affaires avant de rejoindre Gabriel quand je louche au-dessus de la tête de lit.

Mon cœur s'arrête de battre. Je me fige. *Le cadre*… Le cliché vient de réapparaître sur la tapisserie. Il est là, sur la photo, à me regarder. C'en est trop ! Je dois me casser d'ici sans plus attendre. Ni une, ni deux, je le récupère et le fourre dans ma valise. J'espère que Jeanine n'y verra pas d'inconvénient.

Au moment où je sors de la chambre, j'entends un claquement de porte. Inquiète, je descends voir de quoi il retourne quand je tombe sur une femme. Elle est petite de taille, les cheveux blonds, elle doit approcher les soixante-dix ans et se tient dans l'entrée.

— Bonjour, je peux vous aider ? l'interrogé-je de manière suspecte. Qui vous a laissé entrer ?

— Bonjour, mademoiselle, j'ai une clé.

Elle aussi me fixe de manière suspecte.

— Ah oui ? Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Myrna, je suis votre voisine.

— Oh oui, bonjour ! Pardonnez mon accueil un peu rustre, m'excusé-je, confuse.

La tension retombe.

— J'espère que nous n'avons pas fait trop de bruit, enchaîné-je pour entamer la conversation.

Elle ne semble pas savoir à quoi je fais allusion.

— De quoi parlez-vous ?

— Hier, c'était mon anniversaire. Je suis…

— Mais oui ! s'écrie-t-elle. Vous êtes Adrienne. Jeanine m'a parlé de vous, tout s'est passé comme vous le vouliez ?

— Oui, impeccable.

— J'étais chez ma fille hier et je viens de rentrer. En voyant la grille ouverte et toutes ces voitures, je me suis inquiétée.

À part celle d'Enzo et la nôtre, je n'en remarque pas d'autres. Ou alors, je ne suis peut-être pas la seule à avoir fait des bêtises hier.

— Pourquoi ? renchéris-je.

— J'ai eu peur que des squatteurs ne se soient incrustés.

Une information fait tout de suite écho dans mon esprit. Si ma grande-

cousine n'était pas chez la voisine, comme je l'avais supposé, alors où était-elle ?

— Non, ce n'était que nous, la rassuré-je. Savez-vous où est Jeanine ? Je ne l'ai pas vue depuis hier.

Son visage s'affaisse complètement, déformé par l'incrédulité.

— Bonté divine, vous n'êtes donc pas au courant ?

— De quoi ?

— Jeanine nous a quittés, il y a de ça une semaine maintenant.

Le monde s'ouvre sous mes pieds, la terre s'arrête de tourner, tout s'écroule autour de moi. Mon cœur cogne tellement fort contre ma cage thoracique que j'en ai mal. Ma respiration se bloque, je vais bientôt m'effondrer sur le sol.

— Elle est morte ? Si c'est une blague, ce n'est pas drôle.

— Non, je vous assure. Elle est décédée dans son sommeil, il y a quelques jours maintenant.

Dans son sommeil ? Comme ma grand-mère...

— Mais de quoi est-elle morte ? Elle était en pleine forme la dernière fois que je l'ai eue au téléphone.

— Les médecins ne savent pas, cause naturelle apparemment.

— Mais attendez, je l'ai vue hier tout comme mes amies, objecté-je. Vous vous trompez. Elle était bien là.

Si c'est un canular, il est de très mauvais goût.

— Ma chère, ce devait être une hallucination, dit-elle, compatissante.

La journée défile devant moi, je vois les images de ma grande cousine, une à une. À aucun moment, elle ne m'a touchée. « *Non, je couve sans doute une rhinopharyngite, il ne vaut mieux pas m'approcher* ». Impossible pour elle d'ouvrir le robinet, de prendre une tasse. Elle n'était pas joignable au téléphone, la grille de l'entrée ne fonctionnait pas. Elle m'a invitée à rentrer la première chez elle, mais à aucun moment nous n'avons eu de contact physique. OK, donc j'ai vu le fantôme de Jeanine, tout comme Gemma et Kelly. Elle a fait mieux que Patrick Swayze dans le film Ghost, là.

— Je… Je…

— Vous allez bien ?

Elle s'approche tout doucement de moi et me jauge. Je dois être blanche comme un linge.

— Pourquoi personne ne m'a prévenue ? m'indigné-je.

— Je n'en ai aucune idée. Vous êtes un parent éloigné, n'est-ce pas ?

— Oui, Jeanine est la cousine de ma grand-mère. Pas sûre que ses enfants sachent qui je suis. Mais peu importe.

Aucune délicatesse de leurs parts.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquiert-elle face à mon état de décomposition.

— Elle était là, j'en suis sûre, affirmé-je, profondément triste.

Les larmes me montent aux yeux. Jeanine… Je n'ai même pas pu lui dire

au revoir. La dernière fois que je l'ai eue au téléphone, c'était il y a trois semaines… Elle avait pourtant l'air en bonne santé. Cette perte renvoie à celle de ma grand-mère qui est partie sans qu'on ne s'y attende.

— Je pense que vous avez dû voir son fantôme.

— Vous y croyez ? réponds-je, estomaquée qu'elle me croie.

— Il m'arrive de la voir lorsque je viens ici, je peux encore sentir sa présence.

— Je ne comprends pas très bien. Pourquoi venez-vous ici ? la questionné-je, tout chamboulée par la situation.

— Ses enfants m'ont demandé de les aider à vider rapidement la maison.

Je confirme, aucune délicatesse.

— Pourquoi aussi vite ?

— Ils auraient besoin d'argent, c'est tout ce que je sais. Ne les jugez pas, nous faisons un peu tous notre deuil à notre façon.

Sans doute.

— Les étages supérieurs ont été complètement vidés, il ne reste plus que les meubles. Nous en avons déposé une bonne partie au rez-de-chaussée. Vous l'avez sûrement remarqué.

Tout s'explique désormais… Ce qui m'attriste encore plus…

— Oh, mais attendez ! Cela me revient, elle a laissé une lettre pour vous ! m'annonce-t-elle vivement.

— Une lettre ?

— Dans un tiroir de la desserte de l'entrée, c'est ce qu'elle m'a dit, juste avant de mourir.

— Pourquoi m'en aurait-elle écrite une ? l'interrogé-je, curieuse et inquiète.

— Je ne sais pas. Je dois avouer que c'est étrange, elle m'a juste précisé que s'il lui arrivait quelque chose, alors je devais vous la remettre dès que je vous verrais. C'est comme si elle avait senti qu'elle allait bientôt quitter ce monde, insinue-t-elle, soudainement pensive.

— Quand l'a-t-elle écrite ?

— Quelques jours avant sa mort. Pour tout vous dire, elle comptait le faire, mais je ne sais pas si elle a eu le temps. Je vais vérifier.

Elle tourne rapidement les talons, rejoins l'entrée d'un pas aussi vif que le lui permet son âge et ouvre le premier tiroir du meuble qui se trouve près des escaliers. Une lettre m'est effectivement adressée. Je la récupère, les mains tremblantes. Mon prénom est joliment calligraphié dessus.

— Pardonnez-moi, j'ai complètement oublié. J'aurais dû vous la remettre dès hier à votre arrivée, s'excuse-t-elle, confuse.

Je remarque qu'elle est embarrassée, je suppose que c'est parce qu'elle a oublié de respecter les dernières volontés de ma grande-cousine.

— Ce n'est pas grave, la rassuré-je.

Je décachette l'enveloppe et commence à lire son dernier message.

« Ma chère Adrienne,

Si tu lis cette lettre, c'est que je ne suis plus de ce monde. C'est avec une profonde tristesse que je ne pourrai donc te souhaiter, en personne, un bon anniversaire.

Vois-tu, une malédiction ancestrale a été jetée sur les femmes de notre famille, il y a maintenant plusieurs siècles.

Nos ancêtres ont été punis pour avoir brisé un couple qui s'aimait… Depuis ce jour, toutes celles qui connaissent le grand amour sont vouées à l'oublier...

Nous sommes, en conséquence, condamnées à vivre une vie sans amour… Afin de ne pas subir ce châtiment, nous faisons donc en sorte de ne jamais trouver notre âme sœur.

Mais ce n'est pas la seule chose, si jamais une femme devait enfreindre cette règle, toute la lignée devrait disparaître.

Pardonne ta grand-mère et ta mère qui n'ont jamais voulu te confier ce secret de famille. Je leur ai demandé nombre de fois de te prévenir…

Malheureusement, en voulant te protéger, quelque chose de terrible est arrivé, la malédiction a frappé... Nous en subissons de nouveau les conséquences… Ce serait trop long à t'expliquer.

Ce sort est devenu une terrible réalité. Ta grand-mère, puis moi désormais. Si on ne l'arrête pas, alors toutes les femmes de notre lignée sont vouées à mourir.

Adrienne, tu es notre seule chance pour rompre cette malédiction. Tu es un miracle, car tu es née le même jour que celle qui nous a maudites… Tu auras vingt-trois ans samedi prochain, l'âge qu'elle avait lorsqu'elle nous a jeté ce sort, mais aussi le jour où elle est morte.

Mais tu as également rencontré ton âme sœur au même âge qu'elle, l'année de tes vingt-deux ans…

Toutes ces singularités sont une opportunité, la voix qui permettra de rompre le sort. Si mes prédictions sont exactes, le jour de ton anniversaire est le seul moment où tu pourras ouvrir une brèche, celle de ta mémoire qui a été effacée. L'amour de ta vie t'apparaîtra afin que tu t'en rappelles, en espérant que tu reçoives ma lettre à temps. Il sera ton guide dans cette quête.

Tu dois te souvenir afin de briser cette malédiction une bonne fois pour toutes !

Le temps presse… L'amour est la clé…

Affectueusement,

Jeanine »

Je manque de tomber par terre. Je m'assieds sur les marches de l'escalier, complètement incrédule. « Jeter un sort » ? Je fais partie d'une lignée de sorcières ou un truc dans le genre ? Peu importe, si je crois aux fantômes, je peux bien croire à ça.

« Ma mémoire a été effacée, car j'ai trouvé mon âme sœur ». Lui…

Et c'est ce qui a déclenché cette malédiction. Je me sens coupable tout d'un coup. Misère, à cause de moi, mes aînées sont décédées ? Ma mère me doit une explication !

Hier, c'est son souvenir qui m'est apparu. C'était notre seule chance hier ? Mince alors ! Voilà pourquoi j'étais dans tous mes états durant la journée. Un portail intergalactique a dû être ouvert. Tout ça était bien réel. Mais quand est-ce que nous nous sommes rencontrés ? C'est récent ? Est-ce que ça date ? C'était à quel âge ?

« Mais tu as également rencontré ton âme sœur au même âge… » OK, c'était lors de mes vingt-deux ans. Mais ce n'est pas possible, j'étais avec Raphaël. Enfin, on est resté six mois ensemble. Alors, c'était quand ?

Elle ? Mais qui est-ce ? Sans doute une puissante magicienne pour maudire plusieurs générations.

Apparemment, il ne faut pas prononcer son prénom. Trop de questions se bousculent. Myrna essaye de lire ce message à l'envers pour voir de quoi il retourne. Je remets tout de suite la lettre dans l'enveloppe.

Je dois retourner à Paris maintenant. Je ne peux plus attendre… Je dois me souvenir afin de retrouver celui que j'ai aimé… ou j'aime… Enfin, peu importe. Même si je ne me souviens pas de lui, la connexion entre nous est forte, puissante… Mais où est-il ? Et la photo ? Il vient du passé ? Trop de mystères à élucider et apparemment une malédiction à briser, rien que ça !

— Est-ce que tout va comme vous le voulez ? m'interroge-t-elle.

— Oui, je…

— Adrienne ?

J'entends la voix de Gabriel résonner au loin. Je me relève et plie la lettre en deux.

— Je suis en bas, crié-je. Myrna, merci pour tout, nous n'allons pas tarder à quitter la maison.

— Prenez votre temps, je reviendrai cet après-midi, ne vous en faites pas pour ça.

— Bonne journée et merci.

Je lui fais implicitement comprendre qu'elle doit s'en aller. Je lui touche le bras pour être sûre qu'elle se tienne bien devant moi et cela semble être le cas.

Elle quitte la maison et Gabriel apparaît, ma serviette nouée autour de sa taille, en haut de l'escalier. Le spectacle est de toute beauté à mesure qu'il se rapproche.

— Tu ne devais pas venir me rejoindre ?

Son regard lubrique en dit long.

— Oui, pardon, tu as dû m'attendre longtemps.

— En effet, je me suis inquiété de ne pas te voir.

— C'est parce que la voisine est venue nous saluer.

— Ah dommage, j'aurais bien voulu partager ce moment avec toi.

— Ce n'est que partie remise. Nous devons retourner à Paris le plus vite possible.

Il hausse un sourcil puis fronce le nez.

— Tu ne devais pas parler à ta cousine ?

— Cela attendra.

Le paradis.

— Et tes amies ?

Je n'ose pas leur demander si elles ont bien vu Jeanine, je n'ai pas envie que la réponse me terrifie.

— Je vais leur écrire un mot. Laissons-les avec Morphée.

Je me sens un peu coupable, surtout si elles font le nettoyage. Quoique… Je vais leur dire de tout laisser en plan, ce sont les enfants de Jeanine et Myrna qui le feront. Le manque de délicatesse, ils connaissent, ça ne devrait pas trop les dépayser. En tout cas, pour la gent masculine.

— Si tu le dis. C'est plutôt vaste Paris, tu as une idée précise de l'endroit où tu veux aller ?

— Oui, je pense.

Direction Montmartre…

Chapitre 11 : Montmartre

J'ai rapidement écrit un mot à Gemma, Kelly et Enzo que j'ai laissé en haut des escaliers en leur précisant que je devais partir pour une urgence familiale, ce qui est plus ou moins le cas. À cet endroit, je suis sûre qu'ils le trouveront. J'aurais pu envoyer un texto, mais je ne voulais pas les réveiller. Ou du moins, je n'avais pas envie de leur expliquer la raison de mon départ précipité.

J'en ai profité pour laisser ma valise aux filles. Je m'en veux qu'elles l'aient sur les bras, mais sur la moto de Gabriel, cela allait poser un problème. Difficile à transporter. La solution la plus simple aurait été de prendre le premier train du dimanche, mais je dois reconnaître que faire la route avec Gabriel avait ses avantages. Enfin, disons que ça a toujours été un fantasme. Le trajet s'est incroyablement bien passé. J'ai eu un indescriptible sentiment de liberté tandis que j'étais accrochée à lui, ma tête dans le creux de son épaule, mes mains autour de sa taille. Cela ne l'a pas dérangé, semble-t-il, du moins, il ne s'en est jamais plaint sur le chemin. Il conduit avec fluidité et maîtrise, un vrai pro.

Nous avons quand même fait quelques arrêts sur les aires d'autoroute afin de nous reposer et prendre un petit-déjeuner. Je n'ai pas vu le temps défiler. Mon esprit étant accaparé par la lettre que Jeanine m'a écrite.

Après un agréable voyage, nous voilà enfin à Montmartre, devant La Maison Rose. Gabriel coupe le moteur et je descends de son engin avant de lui tendre mon casque. Il retire le sien à son tour et sonde mon visage. Je craque au moment où il passe sa main dans ses cheveux pour les remettre en place. Je manque de me jeter sur lui. Ce geste est trop sexy.

— Te voilà arrivée, me lance-t-il, un grand sourire sur ses lèvres.

— Merci, Gabriel, tu es véritablement un ange.

— Tu sais où tu vas ? s'enquiert-il.

— Oui, je crois.

J'ai le sentiment qu'il a envie de me dire quelque chose, mais qu'il hésite.

— Bon et bien, à plus tard alors.

Je perçois comme une pointe de regret.

Oui, j'aurais préféré passer toute ma journée avec toi.

— Tu comptes rester sur Paris ? le questionné-je, car j'aimerais le revoir.

— Je n'ai pas encore décidé, je verrai.

Il hausse les épaules, pas très convaincu.

— D'accord. Passe une bonne journée alors. À bientôt.

— Au revoir, Adie.

Nous nous fixons sans rien dire. Puis il finit par poser un doux baiser sur mes lèvres et repart sur sa moto. Il va me manquer, surtout après cette nuit et chevauchée.

Je jette un œil à ma montre, il est onze heures passées. Je déambule, sans trop savoir où je vais. Je cherche un hôtel dans le quartier, mais n'en vois pas à proximité de ce lieu emblématique. Ça ne sert à rien de vagabonder.

Je prends mon téléphone et tape dans le moteur de recherche les mots-clés suivants : « Montmartre, étoile bleue, hôtel ». Un seul résultat apparaît. Il s'agit d'une chaîne d'hôtels, qui se prénomme le *Shakespeare*, comme le dramaturge et poète. Leur localisation parisienne est *l'Étoile*. Je chauffe. Bon, ça ne coûte rien d'aller voir et, en plus, c'est tout près, à peine deux minutes à pied.

Une fois devant, je remarque des étoiles, des lunes et des clés en fer forgé sur toute la façade. Plutôt original. Je m'aventure à l'intérieur, mais quelque chose me bloque. Quel est l'objet de ma visite ? Je ne peux pas me promener dans l'hôtel sans but. Tiens, je vais prendre un double expresso au bar du restaurant, histoire de voir si un indice va pointer le bout de son nez.

Je franchis les portes et suis étonnée de me retrouver dans un endroit immaculé de rose. Je ne suis pas à La Maison Rose pourtant. À croire que c'est Barbie qui a refait la déco ! Les murs sont tous de cette couleur et les meubles sont blancs avec quelques notes florales sur les petites tables. Je dénote complètement dans le décor avec mon jean et pull noir. Je jette un œil autour de moi et il n'y a personne. C'est désert. C'est sûrement dû à ce choix de couleur. Sans la clientèle vampirique, c'est un gros manque à gagner. Je me retiens de glousser.

Je me présente à la réception et remarque que les clés des chambres sont accrochées sur le mur. Elles sont accompagnées d'un porte-clés représentant une étoile bleue. Bingo ! Non seulement cet endroit existe, mais je suis au bon endroit.

— Bonjour, puis-je vous aider, mademoiselle ? me demande le réceptionniste.

Oui, je cherche un fantôme, et dans la chambre 23 de surcroît ? Ça vous parle ?

— Est-il possible de prendre un café à la réception ? Enfin, je veux dire au bar.

— Bien sûr, je vous apporte cela. Vous pouvez vous mettre à votre aise dans la salle à manger.

Il m'indique la droite de la réception de son index.

— Vous prenez du sucre ?

— Non, je vous remercie.

Je tourne les talons et me dirige dans la pièce à côté. Je pose mes fesses dans un fauteuil en cuir blanc plutôt confortable. Les murs du bar sont recouverts d'une tapisserie florale. Ce décor, comme l'indique la chaîne d'hôtels, est profondément anglais quand on y repense. Ce rose, ce blanc, ces fleurs, c'est un peu un motif Liberty. Tiens, il y a une cheminée ! Elle n'accueille pas encore de flammes, mais je les imagine déjà me réchauffer.

J'observe chaque détail et recoin. Rien ne m'interpelle. Le lieu est lambda. Et si je faisais fausse route ? Est-ce que j'ai eu raison de venir ici ? Je ne sais plus trop. Ce qui me fait penser à ma mère. J'en profite pour lui envoyer un message.

Moi : 15h. Bistrot Poire.

Sa réponse est immédiate.

Maman : Bonjour maman, comment ça va maman ? Au fait, j'ai passé un très bon anniversaire avec mes amis.

Je lève les yeux au ciel. Mais elle a raison.

Moi : Excuse-moi. Mais c'est une question de vie ou de mort là.

Maman : Qu'est-ce qu'il se passe ?

Moi : 23.

Je remarque qu'elle se met à écrire avant de se rétracter. Puis elle tape de nouveau comme si elle avait changé d'avis.

Maman : J'y serai ! À tout à l'heure.

Sa réponse ne me rassure pas, car j'ai la certitude qu'elle vient de comprendre à quoi je fais référence.

L'homme à la réception m'apporte mon café. La tasse est rose avec des fleurs. Je les observe d'un peu plus près, histoire de déchiffrer je ne sais pas quoi dessus. Idéalement, il faudrait que je finisse ma tasse pour tenter d'avoir un quelconque message grâce au marc de café. Et encore, je ne suis pas le professeur Trelawney[2].

— Désirez-vous autre chose ? s'enquiert-il avec une profonde gentillesse.

— Ça ira, je vous remercie.

Il me vient subitement une question.

— À tout hasard, est-ce que vous avez une chambre numéro 23 dans votre hôtel ?

Question stupide, mais bon, *qui ne tente rien n'a rien*.

— Oui, nous en avons bien une. Je peux regarder si elle est disponible, si

vous désirez séjourner à l'hôtel.

J'hésite. Toute cette situation est complètement inédite.

— Une prochaine fois, dis-je, tout sauf convaincue.

Cela ferait bizarre de lui demander de la visiter. Je ne me sens pas à l'aise. Tout ça était une mauvaise idée. Il hausse un sourcil avant de repartir. Je ne devrais pas m'éterniser.

Je jette un œil à ma montre, il faut que je rentre chez moi, que je me change, retrouve ma mère et récupère ma valise auprès de Gemma et Kelly. Notre train devait arriver vers dix-neuf heures à la gare Saint-Lazare, ce qui me laisse largement le temps d'aller au Bistrot et de venir chercher les filles ensuite. Je vais me confondre en excuses et les inviter à prendre un verre. J'ai de la chance, elles ne m'en veulent pas vu leurs messages et elles comprennent, mais je dois me faire pardonner quand même.

Je finis d'une traite mon café et retourne à la réception pour régler ma boisson.

— Est-ce que tout s'est passé comme vous le vouliez ? me demande-t-il avec beaucoup de gentillesse.

— Oui, je vous remercie, je vous dois combien ?

— Cinq euros.

Pour un expresso ?

Je ne relève pas, règle la note, le remercie une fois de plus et quitte l'hôtel quand je me rends compte que j'ai laissé mon portable sur la table basse. Je fais demi-tour et retourne au bar lorsque je me fige. Un tableau me saute presque à la figure. Il orne un des murs de la salle à manger. Je n'avais pas remarqué cette peinture lorsque je me suis installée puisqu'elle se trouvait derrière moi. *Cette femme*… Elle est d'une beauté incroyable. Ses yeux bleus sont d'une intense profondeur et sa chevelure cuivrée est digne de celle de la Venus de Botticelli. Longue et bouclée. C'est une peinture à l'huile représentant uniquement son buste, mais je ne sais pas, cette jeune femme me trouble, elle m'est bizarrement familière, comme si je la connaissais. *Son visage*… Elle a le regard dans le vide, pensive. Sa tristesse est la première chose qui me vient à l'esprit lorsque je m'attarde sur l'expression qu'elle arbore.

— Vous avez oublié quelque chose ? m'interroge le réceptionniste.

— Euh oui, mon téléphone, mais je l'ai retrouvé, dis-je en le mettant machinalement dans mon sac, mes yeux scotchés sur ce portrait.

Je n'ai jamais vu une œuvre d'art aussi saisissante.

— Qui est-ce ?

— Oh, il s'agit de Lady Elle Pennysworth, m'informe-t-il.

— Elle ?

— Oui, en effet.

Elle…

— Qui est-ce ?

— C'est une des ancêtres du fondateur de cette chaîne d'hôtels. Il me

semble que Lady Elle Pennysworth était son arrière arrière arrière grande tante. Quelque chose dans ce genre.

— Elle est magnifique.

— William Aikman, un peintre écossais du XVII^e siècle a réalisé son portrait, me précise-t-il.

— Il est très doué, les détails sont d'une finesse éblouissante, renchéris-je.

— Eh bien, si vous souhaitez voir son portrait de plain-pied, l'œuvre originale se trouve à Édimbourg, m'informe-t-il.

— Ah oui ?

— Oui, le tableau que vous voyez est une reproduction.

— Où se trouve précisément l'original ? demandé-je, curieuse.

— Au *Shakespeare*, La Clé, notre localisation à Édimbourg.

La Clé ? Ce mot résonne tout de suite en moi.

— Cet hôtel est une institution, sur Grassmarket Street, depuis plus d'un siècle, ajoute-t-il. Le propriétaire tenait particulièrement à avoir un portrait d'Elle.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'était possiblement une figure emblématique de sa famille. Quoi qu'il en soit, lorsque nous avons ouvert à Paris, ses enfants respectèrent sa volonté en ne retirant pas le tableau et en demandant à ce qu'une copie orne désormais les murs de chaque nouvel établissement. La voici donc.

Nous restons pensifs, observant Elle. L'Écosse, comme c'est étrange. Quelque chose au fond de mes tripes vient de me souffler d'y aller.

— Je vous remercie, cette histoire est tout simplement fascinante.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut ? s'enquiert-il.

— Maintenant, oui.

Je dois absolument m'y rendre. Je suis persuadée que c'est là-bas que je trouverai les réponses pour briser la malédiction. Si me souvenir, c'est la clé, alors autant y aller.

Direction Édimbourg…

Chapitre 12 : Maman

Je m'installe au Bistrot Poire quand ma mère apparaît. Elle est toujours aussi rayonnante avec sa robe cache-cœur de couleur bordeaux. Je vois surtout qu'elle est préoccupée. Son front plissé m'en donne la preuve. Je me lève pour venir à sa rencontre.

— Bonjour, Adie, me salue-t-elle chaleureusement.

— Maman.

Nous nous serrons fort, elle pose un long baiser sur mes cheveux avant qu'on ne s'assoie l'une en face de l'autre sur la terrasse de ce café. Elle commande un thé et je fais de même. On va arrêter la caféine pour la journée.

— Comment s'est passé ton anniversaire ? Tu en as bien profité avec tes amis ?

Oui, clairement, d'ailleurs des fantômes sont venus mettre un peu d'animation.

— Si on veut, avoué-je gravement.

Elle détourne le regard, ce qui ne me rassure pas.

— En résumé, mon anniversaire a été le théâtre de phénomènes étranges et inexpliqués.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Tu fais vraiment comme si tu le ne savais pas ?

— Adie…

— Tu me dois des explications, la coupé-je directement.

Elle se tait brusquement. Elle triture ses doigts maintenant. Je lui attrape la main pour qu'elle m'affronte droit dans les yeux.

— De quoi tu parles ? élude-t-elle.

Je retire la lettre de Jeanine de mon sac et la lui tends afin qu'elle la lise. Elle la récupère, tremblante, la déplie et commence sa lecture. Ses yeux s'agitent dans tous les sens. Ses épaules s'affaissent, sa mâchoire se coince, elle passe machinalement une main sur sa nuque avant de se recroqueviller sur elle-même. Je peux sentir d'ici son cœur battre affreusement vite. Elle repose la lettre sur la table et m'observe, son expression est indéchiffrable.

— Parle-moi, la supplié-je face à son silence plus que pesant.

— Jeanine est morte, déclare-t-elle, triste.

Ce fait n'a pas l'air de la choquer plus que ça.

— Tu ne le savais pas ? Personne ne t'en a informé ?

— Apparemment non, ce qui me chagrine grandement.

— Tu n'étais pas proche de ses garçons, enfin tes cousins quoi ?

— Pas au point d'être prévenue, regrette-t-elle amèrement.

Que je ne sois pas au courant, ça passe, mais que ma mère soit restée dans l'ignorance… Si je croise ses enfants, je ne vais pas me priver de leur dire ce que je pense !

— Comment as-tu eu cette lettre ?

— Je te passe les détails sur son obtention. Qu'est-ce que tout cela signifie ? l'imploré-je pour avoir des explications.

Le serveur nous interrompt, ce qui nous oblige à mettre de la distance. Il nous apporte deux tasses, de l'eau chaude dans une grande théière, et nos sachets de thé à part. Ma mère verse l'eau et commence à boire en omettant d'y plonger son *Darjeeling*. Je dépose mon *Sencha* dans ma tasse, inquiétée par son geste.

— Pardonne-moi, ma chérie, ta grand-mère et moi avons toujours été réticentes à te dire la vérité. Nous voulions te protéger, mais cela n'était sans doute pas la bonne chose à faire, me confie-t-elle d'une traite.

— Me protéger de quoi ?

J'ouvre son sachet et le dépose dans sa tasse. Elle n'a même pas remarqué qu'elle buvait uniquement de l'eau chaude. Elle me remercie sans m'affronter du regard.

— Maman ? l'obligé-je à me parler.

— Jeanine dit la vérité, une malédiction ancestrale a été jetée sur notre famille.

OK, pas de panique.

— Sérieusement ? C'est possible ? Enfin, je veux dire, les sorcières, les enchanteresses, les leprechauns, c'est du folklore. Ça n'a jamais réellement existé ?

Oui, bon, je viens de renier mon clan. Pourvu que personne ne m'ait entendue ! Pas envie de me prendre des baguettes magiques en plein dans la tronche.

— Tout cela existe, affirme-t-elle froidement.

— Non, là, tu plaisantes, objecté-je.

— C'est réel, mais juste pas de la façon dont tu le penses, c'est aussi simple que ça. Je peux te dire que les faits sont là.

— Qu'est-ce que tu peux m'apprendre à ce sujet ?

— Eh bien, comme le mentionne cette lettre, nos ancêtres ont séparé un couple qui s'aimait et une sorcière puissante a jeté un sort sur toute notre lignée.

— Une sorcière ? Vraiment ?

Autant jouer les clichés jusqu'au bout.

— Avec le temps, nous embellissons les histoires. Ce n'était sans doute pas une sorcière au sens propre du terme, mais son chagrin et sa peine ont été si

puissants qu'ils ont produit une énergie négative qui s'est abattue sur notre famille.

— Tu veux dire que la sorcière est celle qui a eu le cœur brisé ? la questionné-je avec avidité.

— Oui.

— Mais tu crois à ce genre d'histoire ?

— Je n'ai pas le choix, car le risque est que notre lignée disparaisse, et telle en est la preuve avec la mort de ta grand-mère puis de Jeanine. Cette malédiction se transmet uniquement aux femmes de la famille, et nous seules en subissons les conséquences.

Une malédiction féministe en plus.

— C'est pour ça que nous faisons en sorte de n'avoir que des garçons.

Trop d'informations à assimiler, je ne suis pas sûre d'arriver à suivre. On récapitule : amour brisé + sorcière = malédiction. Bon, ça me semble plus clair là.

— Une petite minute, tu sous-entends que je suis un accident ? Et que toi aussi ?

— En quelque sorte.

La journée avait si bien commencé.

— Nous prenons des remèdes de grand-mère lorsque nous voulons tomber enceinte afin de choisir le sexe de l'enfant.

— Franchement ?

— Oui, affirme-t-elle.

— C'est vraiment glauque.

Je suis choquée d'apprendre ça.

— Ce qui veut dire que toi et moi nous sommes des erreurs, n'est-ce pas ?

— Oui, ta grand-mère n'a pas eu le choix de me faire part de la malédiction, et je l'ai suivie à la lettre. Une seule règle : ne jamais vivre une grande histoire d'amour, ne jamais tomber amoureuse.

Son visage s'affaisse instantanément. Je ressens immédiatement sa peine et j'ai tout de suite mal pour elle.

— Je suis désolée, maman. Cela signifie donc que papa n'est pas l'amour de ta vie ?

Attention, terrain glissant.

— Je suis heureuse avec lui si cela peut répondre à ta question.

Je saisis tout de suite, c'est si triste.

— Ne t'en fais pas, Adie, me répond-elle face à ma peine. J'aime ton père, mais ce n'est pas… enfin, inutile de te faire un dessin.

En vérité, je voudrais bien, car je suis paumée là.

— Tu as rencontré quelqu'un étant plus jeune ?

Je fais tout de suite le rapprochement.

— Tu es véritablement douée, ma fille. Oui, effectivement, confirme-t-elle. Lorsque je l'ai vu pour la première fois, j'ai senti au fond de mon cœur que c'était lui. Nous avons commencé à nous fréquenter, mais j'ai préféré me

détourner pour que le sort ne s'abatte pas sur notre famille. C'est un sacrifice que je devais faire.

Je ne veux pas remuer le couteau dans la plaie, car je sens qu'elle a beaucoup souffert de tout ça. Rien de pire que de devoir renoncer à l'amour de sa vie. Le châtiment est à la hauteur de la peine de cette mystérieuse sorcière.

— Et nous concernant, mes frères et moi ? m'avancé-je prudemment.

— Paul et Nathan sont venus au monde sans problème. Mais tu es un accident, j'ai eu un retour de couche et prié pour que tu sois un garçon, mais c'est une magnifique fille qui m'est apparue. Je ne regrette pas un seul instant de t'avoir gardée, si jamais tu penses le contraire, m'avoue-t-elle avec beaucoup de tendresse.

Son regard est plein d'émotion. Elle caresse tout doucement ma joue pour me témoigner toute son affection.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ? Pourquoi ne suis-je pas au courant ? J'aurais pris mes précautions.

Enfin, ce n'est qu'une supposition. Qui sait comment j'aurais réagi ?

— Mais surtout, je suis déjà tombée amoureuse avant, alors pourquoi la malédiction ne s'est pas déclenchée ?

— Probablement parce qu'au fond de toi, tu ne l'as jamais été sincèrement.

Rétrospective de ma vie sentimentale : que des abrutis ! Cette théorie se tient.

— Pour répondre à ta première question, tout simplement parce que tu es née un 23 juin, exactement comme cette sorcière. Mais ce n'est pas tout, elle est morte le jour de ses 23 ans, celui où elle a lancé la malédiction, nous maudissant jusqu'à présent. Et tu viens d'avoir son âge.

Cela fait un peu trop de vingt-trois là.

— Mais de qui s'agit-il ?

— Nous n'en avons aucune idée. Apparemment, il ne fallait pas prononcer son prénom, de peur que cela ne porte encore plus la poisse. Et au fil des années, son identité s'est perdue, restant un mystère pour les dernières générations. Nous n'avons que des bribes de son histoire.

Ce n'est franchement pas malin.

— Et qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? demandé-je, perplexe.

— Ta grand-mère et Jeanine y ont vu une sorte de connexion, une singularité, une possibilité pour que tu sois peut-être celle qui finirait par rompre la malédiction.

Quelle idée stupide de leur avoir offert un abonnement à *Netflix*, elles ont franchement vu trop de films !

— Jeanine et ta grand-mère étaient en désaccord à ce sujet, ajoute-t-elle.

— À quoi fais-tu référence ?

— Ta grand-mère ne voulait rien te dire, mais Jeanine voulait te prévenir.

— Je pense comprendre le dilemme. En me prévenant, la malédiction aurait perduré. En me laissant dans l'ignorance, j'ai une chance de la briser.

— C'est exact.

— Mais comment se fait-il que personne n'ait jamais pensé à la briser ? Personne n'a jamais eu de piste ?

— Si j'en crois nos aînés, il valait mieux prendre nos précautions. Cela supposait donc que personne ne savait comment rompre le charme, ou du moins personne n'a essayé.

Elle a sans doute raison. C'est souvent plus facile de rester dans l'inaction que d'agir.

— Je suis donc le seul espoir.

— Je n'en sais rien, ma chérie.

— OK, si je résume, j'ai une chance de rompre ce truc à cause du chiffre vingt-trois, d'accord. Mais j'aurais pu empêcher la malédiction bien avant. Il aurait suffi de me le dire, j'aurais fait des études secondaires dans ce domaine, pouffé-je de rire avant de me reprendre.

Au moins, cela fait rire ma mère.

— Ton sens de l'humour est ce que j'aime le plus chez toi, me confie-t-elle.

— Et pourquoi maintenant ?

— C'est plus complexe que ça. Pour briser la malédiction, il faut la provoquer.

Il me faut d'urgence le livre : *Les malédictions pour les Nuls*.

— Donc si je comprends bien, je ne peux rien briser si je n'ai pas trouvé le grand amour, ce qui est un pari risqué.

Ma mère approuve d'un mouvement de tête.

— Il faut la déclencher et il faut croire que c'est arrivé, conclut-elle.

La malédiction du chiffre vingt-trois si je devais lui donner un nom. Si seulement, j'étais née le 24.

— D'après cette lettre, ce serait le cas. Elle précise que j'aurais rencontré l'amour de ma vie en même temps que la sorcière, pardon enchanteresse, rectifié-je pour montrer un peu de respect quand même. Mais comment peut-elle le savoir, si moi-même je ne m'en souviens pas ?

— Tu ne te souviens vraiment de rien ? demande-t-elle, pleine d'espoir.

— Non… Enfin…

— Que s'est-il passé le jour de ton anniversaire ?

Je viens de percuter.

— Je l'ai vu.

Lui.

— Qui ?

— Je ne sais pas comment c'est possible, mais il y a eu une sorte de pont entre mon passé, mon présent et mon futur. Je pense que le sort a été mis en suspens ce jour en particulier. Il est venu me parler pour me prévenir, pour que je me rappelle, c'était notre seule chance de nous retrouver. Sinon, comme tu dis, je ne l'aurais jamais su. La lettre a pris du sens, mais je l'ai lue trop tard. Une chose est sûre, je dois me souvenir.

— La théorie se confirme.

Son visage dévie… À quoi pense-t-elle ?

— Comment ça ? Qu'est-ce que tu sais d'autres ?

— Jeanine avait raison en émettant l'hypothèse que tu avais trouvé l'amour de ta vie.

— Ah bon ? Comment l'a-t-elle su ? Si moi-même je ne m'en souviens plus ?

— Cela a un lien avec ta grand-mère et sa mort.

— Explique-moi.

— La lignée est en train de disparaître. Ta grand-mère est décédée il y a plusieurs mois, ainsi qu'une autre cousine éloignée, Gisèle.

— Gisèle ? répété-je, étonnée.

J'ignorais son existence.

— Ta grand-mère et elles étaient fâchées, et ce, bien avant ta naissance. Jeanine avait des contacts limités avec elle.

— Et quel est le rapprochement ?

— Entre la mort de cette dernière et cette cousine se sont écoulés vingt-trois jours. C'est ce qui nous a mis la puce à l'oreille à Jeanine et à moi, surtout quand nous avons appris qu'elles étaient mortes dans leur sommeil, m'avoue-t-elle. Jeanine a dû comprendre que quelque chose s'était passé, ces deux morts rapprochées lui ont paru suspectes et elle s'est dit que la malédiction avait dû être déclenchée et que la seule qui aurait pu le faire, c'était toi.

Perspicace Jeanine… Finalement, Netflix, c'était une idée judicieuse.

— Maman, le chiffre vingt-trois est une coïncidence, rien de plus, ainsi que ma date de naissance, et mon âge et oui bon, enfin, peut-être. Quoi qu'il en soit, je pense qu'elles ont raison, j'ai les clés pour briser cette malédiction.

— Comment ? m'interroge-t-elle, soucieuse.

— Qu'est-ce que tu sais d'autres ? éludé-je.

— Rien de plus. Nous n'avons jamais cherché à en savoir plus que ce que nos ascendants nous racontent. Mais ce n'est pas le plus grave.

Elle sort de son sac son téléphone portable et ouvre l'application du calendrier.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je calcule le nombre de jours qu'il me reste à vivre.

Mon cœur s'arrête de battre à cette annonce.

— QUOI ? crié-je, horrifiée.

J'attrape tout de suite sa main.

— La mort de Jeanine est la preuve que tout cela est bien réel.

— Tu veux dire que…

— Elle savait qu'elle était condamnée, complète-t-elle ma pensée. Elle a émis cette hypothèse qui s'est avérée exacte, c'est pour ça qu'elle t'a écrit cette lettre. Quand est-elle morte exactement ? m'interroge-t-elle, très concernée.

— Samedi dernier.

— Quoi ? s'étonne-t-elle. Je n'ai même pas pu aller à son enterrement ! Ses enfants vont m'entendre !

— Je suis bien d'accord avec toi.

— Cela fait donc huit jours. Il me reste donc quinze jours à vivre. Et ensuite il te restera vingt-trois jours à ton tour, avant que tu ne meures, j'en ai bien peur.

J'ai l'impression d'avoir été assommée tout en restant consciente. Je suis à la fois estomaquée et dubitative. Rien n'arrive à sortir de ma bouche. Les mots se coincent dans ma gorge. J'avale une gorgée de thé pour m'éclaircir la voix. Je ne peux pas croire ce qu'elle vient de m'avouer.

— Maman, tout ça, c'est de ma faute, avoué-je, profondément coupable.

— Ne t'excuse surtout pas d'être tombée amoureuse, Adie, nous aurions dû te prévenir, mais d'un autre côté, nous ne t'avons rien dit, car ces singularités dont Jeanine fait mention sont possiblement notre seule chance de rompre la malédiction.

OK, on résume une nouvelle fois : j'ai servi d'appât afin de tomber amoureuse pour rompre une malédiction. Tout va bien dans le meilleur des mondes.

— Et comment on rompt le charme ?

Soyons pragmatiques. Elle attrape mes deux mains et capte mon regard.

— Si j'en crois cette lettre, tu dois te souvenir de lui, c'est la clé.

Facile. Il suffit qu'il apparaisse de nouveau dans mes rêves et qu'il me dise son prénom. Peut-être qu'ils font des tarifs de groupe aux pompes funèbres ?

— Cette conversation est surréaliste. Tu n'as pas un petit indice sur son identité ?

— Je ne sais pas qui c'est, regrette-t-elle. En revanche, en y repensant bien, je pense que tu as dû le rencontrer avant Raphaël.

Et sûrement après Arnaud qui m'a littéralement brisé le cœur. Cinq mois à me dire je t'aime tous les jours pour au final, avoir la lâcheté de m'écrire qu'il ne ressentait qu'une profonde amitié. Mais bon, selon lui, je suis une femme formidable et merveilleuse, bien évidemment. C'est lui que j'aurais préféré oublier. Un connard fini, manipulateur et beau parleur ! Je pensais que c'était lui, l'amour de ma vie, et je me suis bien trompée. Au moins, je peux le remercier de m'avoir quittée.

— Oui, c'est possible.

Quelque chose cloche. Je suis restée six mois avec Raphaël, mais j'étais célibataire pendant cinq mois avant de sortir avec lui… Du moins, c'est ce dont je me souviens. Alors, peut-être l'ai-je rencontré pendant ce laps de temps. Mais pourquoi la malédiction ne s'est-elle pas déclenchée à ce moment précis ? C'est hypothétiquement quand nous nous sommes embrassés la première fois ? Ou éventuellement le jour où nous avons scellé nos corps ?

Oui, si vous avez vu Buffy et Angel[3], vous savez de quoi je parle.

La mort de ma grand-mère est plus récente. Elle aurait dû mourir plus tôt alors. Toutefois, je ne connais pas tous les membres de la lignée. Il y a sans

doute eu plus de morts que nous ne le pensons. Ce n'est pas impossible. Résumons : pendant ces cinq mois, je le rencontre, on s'envoie en l'air, la malédiction se déclenche, je l'oublie, les morts s'enchaînent et je sors avec Raphaël. Voilà qui est bien plus clair.

Je reporte mon attention sur ma maman. Nous nous fixons sans rien dire, mais je sais qu'à cet instant, un sablier est en train de s'écouler. Le temps presse désormais. Il ne me reste que quinze jours pour résoudre cette énigme. Enfin, pas vraiment, je dois briser une malédiction ancestrale de plusieurs siècles. J'ai à la fois envie d'y croire et envie de me dire que tout ça n'est pas possible. L'envie d'être une sceptique vient de pointer le bout de son nez. Non, tout ça est bien réel. Vive les licornes et les extraterrestres !

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? m'interroge ma mère, pleine d'espoir.

— La seule piste que j'ai est à Édimbourg. Je dois aller en Écosse, c'est tout ce que je peux te dire.

Elle fait un drôle de mouvement avec sa tête.

— Tout s'explique.

— Où veux-tu en venir ?

— Tu as du sang écossais dans les veines.

Mais qu'est-ce qu'elle va encore m'apprendre aujourd'hui ?

— Première nouvelle ! peiné-je à articuler. Et pourquoi tu ne me le dis que maintenant ?

— Cela ne m'a jamais paru important, notamment car nos ancêtres ont quitté l'Écosse pour la France au XVII^{e} siècle.

Oui, en effet, quatre siècles après, il y a prescription. Une minute, elle a dit XVIIe siècle ? La fille sur le tableau a été peinte à la même époque, non ? Coïncidence ?

— Est-ce que tu sais pourquoi ?

— On s'est fait chasser et c'est sans doute à cause de cette malédiction.

— Ça, c'est sûr, étant donné qu'on a une mauvaise réputation, nous ne sommes plus franchement les bienvenus.

— Certains sont restés, mais il faudrait que tu fasses des recherches. C'est un bon début de piste.

— En commençant par quoi ?

— Les Graham, tu es une descendante de cette famille qui est écossaise. Ils sont originaires d'Édimbourg et des alentours. Il va falloir que tu reviennes là où tout a commencé, m'annonce-t-elle.

Elle sait plus de choses que je ne l'aurais imaginé. D'un autre côté, on m'a laissée dans l'ignorance pendant vingt-trois ans. J'espère qu'elle ne va pas m'apprendre que papa vient d'une autre planète. À demi extraterrestre, il ne manquerait plus que ça.

— J'en ai bien peur.

— Tu ne dois pas perdre de temps, ma chérie.

— Je vais prendre le premier avion et partir demain.

— Bon courage alors.

Nous nous levons de nos chaises et je serre ma mère très fort dans mes bras, un peu comme pour lui dire adieu. Je prie tandis que nous nous enlaçons. Faites que ce ne soit pas la dernière fois que nous nous voyions. J'ai moins de quinze jours pour la sauver et moi par la même occasion… sans oublier que je dois briser une malédiction…

Chapitre 13 : Gabriel

Gabriel

Depuis que j'ai déposé Adrienne à Montmartre, je n'arrête pas de penser à elle. Je devrais reprendre la route et retrouver Hugo à Nantes, mais je n'arrive pas à quitter Paris. Mon ami m'a proposé de faire un tour dans la région, mais cela ne m'emballe pas plus que ça.

Je tourne en rond depuis hier, au point d'avoir dormi dans un hôtel non loin du canal Saint-Martin. Je fixe le plafond de ma chambre depuis que je suis réveillé. Impossible de bouger. Rien ne me motive. C'est plus fort que moi, je dois la retrouver, mais dans quel but ? Nous revoir, tout simplement. Voilà une bonne excuse. Enfin, ce n'est pas comme si je cherchais un prétexte. On a passé une nuit incroyable, mais c'est beaucoup plus que ça. C'est comme si une force mystique me poussait à la retrouver. J'arrête de tergiverser et décide de lui envoyer un message.

Moi : Bonjour Adrienne, comment vas-tu ?

Elle me répond immédiatement.

Adrienne : Bien et toi ?

Moi : Oui, je me demandais si on pouvait aller prendre un café aujourd'hui ?

Je jette un œil à mon téléphone. Il est midi. Elle est sans doute déjà prise, mais il fallait que je tente.

Adrienne : Ça va être compliqué, à moins que tu ne puisses me retrouver à Opéra. Et encore, ça va être trop juste, je pense.

Moi : Pourquoi ?

Adrienne : Je dois prendre le Roissy Bus de 13 h, car je m'envole en fin d'après-midi.

Moi : Cool, tu vas où ?

Adrienne : Édimbourg.

Mon téléphone manque de tomber de mes mains. Je me fige en lisant le nom de la ville. Mon cœur bat à tout rompre, il tambourine dans ma poitrine. Ma gorge se serre. Je ne sais pas ce qui m'arrive, j'ai les mains qui tremblent. Quelque chose se passe au fond de moi, comme un appel.

Moi : Est-ce que je peux t'accompagner ?

Je ne sais pas pourquoi je lui écris ça, mais c'est plus fort que moi.

Adrienne : À l'aéroport ?

Sa réponse me fait sourire.

Moi : Non à Édimbourg.

Adrienne : Euh…

Je vois son prénom apparaître sur mon téléphone, je décroche tout de suite.

— Oui, Adrienne, réponds-je.

— Tu veux venir avec moi ? demande-t-elle, surprise.

— Ça peut te paraître dingue, mais oui.

Je n'entends plus rien, si ce n'est qu'elle respire vite. On dirait qu'elle réfléchit à une vitesse folle.

— Tu as de quoi noter ?

Je la mets sur haut-parleur et ouvre le bloc-notes de mon téléphone.

— Oui.

— Je prends le vol de 16 h 35, avec Air France, c'est le AF1487. Siège 7A. Je n'ai pas encore de vol de retour pour le moment, soupire-t-elle.

Elle semble peinée et je ne saisis pas pourquoi.

— Parfait, je me prends un billet tout de suite. Tu as déjà réservé un hébergement ?

— Oui, dans une chaîne d'hôtels, pour au moins les trois premières nuits.

— D'accord. Tu me diras combien je te dois, bien sûr.

— Ne t'en fais pas pour ça. On prendra le café à l'aéroport dans ce cas.

— Avec grand plaisir, je t'invite, renchéris-je.

— Si tu veux, accepte-t-elle. On se donne rendez-vous au Roissy Bus du coup ?

— Je vais prendre ma moto et la laisser au parking de l'aéroport. Je te retrouve au comptoir Air France.

— Faisons comme ça, à tout à l'heure.

Elle raccroche et sur le moment, je me dis qu'à force de vagabonder, je n'ai pas assez d'affaires pour tenir trois jours au même endroit. Du moins, je n'ai pas le temps de laver mes vêtements sales. Il va falloir que je m'achète

rapidement quelques bricoles et réserve un parking pour y laisser ma Ducati plusieurs jours. Dommage que je ne puisse pas l'emmener.

Je rassemble rapidement mes affaires et me tire de ma chambre. J'ai du pain sur la planche et pas beaucoup de temps. Quand j'y repense, Adrienne n'a pas fait mention de ce voyage lorsque nous étions ensemble. Elle partirait sur un coup de tête ?

Adrienne

J'arrive enfin au terminal 2E de l'aéroport de Roissy Charles de Gaulle après plus d'une heure de route. J'ai largement le temps de flâner en attendant mon vol. Je n'ai pas eu une minute à moi depuis mon retour à Paris. J'ai récupéré ma valise à la gare, remercié les filles avec du chocolat et j'ai dû la refaire pour partir aujourd'hui. Bon, elles ont quand même eu les détails de ma nuit torride avec Gabriel et j'ai eu le droit aux potins de mon anniversaire autour d'un verre. Raphaël a pété un câble quand il a compris que j'avais passé la soirée avec un autre homme. Qui a bien pu lui dire ? Allez, bien fait pour lui ! Il se consolera avec sa Taya.

Je suis devant le comptoir de ma compagnie aérienne quand je repère Gabriel, dans un look plutôt sage. Jean, baskets et chemise blanche. Je peine à le reconnaître. Lui qui est toujours en mode *biker*, ça dénote complètement. Mais peu importe ce qu'il met, ça ne l'empêche pas d'être encore plus canon, surtout lorsque je remarque ses lunettes de vue. Il en porte ?

— Bonjour, Adrienne, me salue-t-il, un grand sourire irradiant son visage.

Il pose un rapide baiser sur mes lèvres, un peu gêné.

— On se connaît ? Non, parce que vous devez être le frère jumeau de Gabriel, là.

Il se met à rire face à ma remarque.

— Le vrai Gabriel est dans mon sac à dos.

— Pourquoi cette tenue ? l'interrogé-je, dubitative.

— Pour être plus à l'aise dans l'avion. Enfin, je ne sais pas si j'ai bien fait.

Il semble être à l'étroit dans ses vêtements. Pourtant, sa chemise lui tombe parfaitement. Rien ne vaut un vrai look de *bad boy*.

— Si tu le dis. Et les lunettes, c'est pour te fondre dans la masse ? le taquiné-je face à son look d'enfant sage.

— Je porte des lentilles en règle générale. Je ne les sors de leur étui que lorsque je prends l'avion et ça m'arrive rarement. Pour être honnête, je ne me déplace qu'en moto.

— Si tu te sens à l'aise, c'est l'essentiel. Ça va te faire bizarre d'utiliser tes pieds là-bas alors.

Il se penche près de mon oreille.

— J'ai loué une Harley pour les prochains jours à un concessionnaire qu'on m'a recommandé.

Mes yeux brillent d'excitation lorsqu'il me l'annonce.

— Excellente idée !

Si c'est le dernier voyage de ma vie, alors autant vivre à fond.

Nous nous enregistrons et passons les portiques de sécurité avant de nous installer dans un Starbucks. J'ai préféré laisser ma valise dans la soute à bagages plutôt que de me trimballer avec. Gabriel a opté pour un grand sac à dos qu'il a gardé avec lui. Cette allure ne sied pas complètement avec sa personnalité, j'ai l'impression de faire connaissance avec un autre homme.

Je commande un espresso et des madeleines, il fait de même. Nous nous posons l'un en face de l'autre et une question me taraude l'esprit : pourquoi s'est-il joint à moi ? Je dois admettre que cela me rassure de ne pas être toute seule. Faire le voyage à deux, c'est toujours mieux. Et vu la situation, cela me tranquillise. Quoi qu'il en soit, je dois lui faire part de la raison de cette aventure, il risque de se poser des questions sinon. Si jamais je ne réussis pas ma mission, alors ma mère sera la prochaine et moi la suivante. Il ne me reste qu'une quinzaine de jours, mais est-ce que cela sera suffisant ?

Il m'observe silencieusement en buvant son café.

— À quoi tu penses ? lui demandé-je.

— À toi.

Nous nous sourions sans rien dire.

— Il est un peu tard pour te poser la question, et pardonne-moi si tu te sens offensé, mais pourquoi est-ce que tu as tenu à venir avec moi ? Est-ce que notre nuit ensemble y est pour quelque chose ? Est-ce que tu considères…

Il me coupe dans ma tirade et fait immédiatement glisser ses doigts dans mes cheveux avant de rapprocher son visage du mien. Ses yeux bleus m'envoûtent tout de suite. Ce charme, je n'ai pas envie de le rompre.

— Je ne saurais te dire.

Sa voix se fait plus grave, plus sérieuse.

— J'ai comme l'intime conviction que je dois te suivre. Quant à savoir, ce que nous sommes l'un pour l'autre, *carpe diem* j'ai envie de te répondre.

Carpe diem, clairement.

— Absolument. Je suis ravie que tu m'accompagnes, mais je dois te prévenir, je ne fais pas du tourisme, lui annoncé-je, légèrement hésitante.

— Ce n'est pas pour les vacances que tu y vas ?

— Pas vraiment.

— Pourquoi dois-tu aller à Édimbourg ? s'enquiert-il, les sourcils froncés.

Option 1 : lui dire la vérité.

Option 2 : lui mentir.

— Tu crois aux sorcières, fantômes, aux vampires, aux ovnis ? le questionné-je d'emblée.

— Oui, pourquoi ?

— Tu es réceptif alors ?

— Oui, je crois à toutes les forces possibles, aux énergies, aux signes de la vie, ajoute-t-il.

J'opte pour la première option.

— Pour être honnête, je dois aller à Édimbourg pour briser une malédiction, avoué-je sans me dérober.

Je jauge tout de suite sa réaction. Il me fixe sans rien dire. Je m'attends à ce qu'il éclate de rire ou me prenne pour une folle dans la seconde qui suit.

— Quel type de malédiction ? renchérit-il, très sérieusement.

Non seulement il ne se moque pas de moi, mais en plus, il s'intéresse réellement à la question. Je suis franchement étonnée.

— On a jeté un sort sur ma famille. Si je ne le romps pas, je suis vouée à mourir le mois prochain.

Il se redresse tout de suite de son siège.

— Adie, tu es sérieuse ? crie-t-il, les yeux écarquillés.

Tout le monde nous jauge, mais j'ignore leurs réactions. C'est celle de Gabriel que j'analyse. Déformation professionnelle. Je décèle en lui une sincérité troublante, il n'a pas sourcillé une seule fois face à mon aveu. Il semble me croire, si j'analyse ses expressions faciales.

— Malheureusement, soupiré-je… Mais attends, tu crois réellement à ce que je te raconte ?

— Oui, affirme-t-il.

— Pourquoi ?

— Rien que notre existence sur Terre est déjà un mystère, alors si tu me dis qu'on a jeté une malédiction sur ta famille, je n'ai pas de raison de douter de ta parole.

Gabriel est quelqu'un de très respectueux, je lui fais confiance, mais sa réaction est tout de même étrange. Je reste dubitative, à moins que ce ne soit un fantôme lui aussi. Je n'espère franchement pas.

— En quoi consiste cette malédiction ? Sauf si tu ne veux pas m'en parler ?

— C'est un peu confus. Pour être honnête, je dois me souvenir de quelque chose que j'ai oublié.

Le grand amour.

— Je suis à la recherche d'indices, poursuis-je, hésitante mais confiante. Mais je t'en parlerai le moment venu.

Il opine de la tête. Ses yeux s'agitent subitement comme s'il réfléchissait à toute allure. Peut-être qu'il cherche une sortie pour fuir tout de suite.

Gabriel

Bizarrement, je la crois, mais encore plus étrange, je ressens le besoin de lui venir en aide. C'est complètement dingue quand on y pense, mais j'ai confiance en Adie. J'ai l'irrépressible envie de me confier en cet instant, chose que je ne fais jamais.

Elle boit une dernière gorgée de son expresso avant de me fixer, comme si elle me faisait passer un interrogatoire mental. Étant donné qu'elle est psychologue comportementaliste, je devrais réellement m'inquiéter de ses compétences.

— Je ne parle pas beaucoup de moi, comme tu l'as sans doute remarqué, commencé-je.

— Oui, je le reconnais. Mais tu n'es pas obligé de me raconter ta vie.

— Mes parents m'ont adopté quand j'avais quelques mois, lui lâché-je sans prendre de pincette.

— Je ne le savais pas.

Elle semble peinée, chose que je ne voulais pas.

— Je n'ai jamais cherché à connaître mes parents biologiques, parce que je ne sais pas, je n'en ressentais pas le besoin, dis-je pour ne pas la mettre mal à l'aise.

— Tu n'as pas à te justifier, je te rassure.

Elle attrape ma main et la serre fort.

— Je me balade un peu partout, sans réel but. Je vis au jour le jour avec des petits boulots qui me permettent de suffire à mes besoins. Du moins, je n'ai pas d'attaches et je ne me plains pas.

Adie fait une drôle de moue.

— Pardonne ma curiosité, mais quel genre de petit boulot ? m'interroge-t-elle.

— Non, je t'en prie. La plupart du temps, je répare des motos, je bricole comme menuisier, j'entretiens des maisons, je suis assez manuel. Je rends service dès qu'on a besoin de moi.

— C'est noble de ta part. Laisse-moi te dire que tu es quelqu'un d'exceptionnel.

Ses mots me vont droit au cœur.

— Merci. J'espère que mes parents sont fiers.

— Tu as dû leur donner du fil à retordre quand même, conclut-elle.

— Certes, je n'ai jamais été un élève modèle, mais ils m'ont toujours laissé une marge de manœuvre tout en ayant un cadre solide. Ils ont respecté mes envies et je pouvais dans chaque situation, compter sur eux. N'ayant pu avoir d'enfants, ils ont incessamment su faire preuve de patience, j'avais la liberté de prendre mes propres décisions, même si je sentais leur désapprobation.

— Tu penses qu'ils avaient peur que tu t'en ailles.

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, je ne les remercierai jamais assez pour tout ce qu'ils ont fait pour moi.

— Tu as de la chance, tu es bien tombé.

Son sourire est empli de tendresse. Adie est une femme pleine de charme et de mystère.

— Ils sont vraiment extraordinaires, avoué-je. Bref, je voulais juste dire que je vais bientôt avoir trente ans et erre depuis trop longtemps, car j'ai l'impression qu'il manque quelque chose à ma vie. Quand tu m'as dit que tu partais à Édimbourg, j'ai comme ressenti le besoin urgent de venir avec toi.

Le marron de ses yeux s'intensifie avec une pointe de panique dans son regard. Elle ne m'a pas encore tout dit, mais sa réaction m'inquiète.

— Gabriel, pour être honnête, je ne sais pas ce qui nous attend à

Édimbourg, mais cela risque de ne pas être de tout repos, lâche-t-elle assez sérieusement. Nous nous engageons dans une sorte de quête, donc si tu veux faire demi-tour, c'est maintenant ou jamais.

Sa mise en garde n'est pas à prendre à la légère, je peux le sentir. J'attrape sa main et soutiens son regard.

— Même si je ne sais pas trop où je mets les pieds, j'ai confiance en toi et tu peux compter sur moi. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là pour toi.

Un demi-sourire incurve ses lèvres.

— Merci, Gabriel, d'autant que je ne sais pas vraiment par quoi commencer, dit-elle un peu dépitée.

Une annonce sonore retentit. Les passagers de notre vol sont appelés. Notre zone est prioritaire. On peut déjà commencer à embarquer.

— Quand faut y aller.

Nous nous levons de concert, Adie boit une dernière goutte de son café avant que nous nous rendions devant notre porte d'embarquement. J'ai réussi à avoir la place juste à côté d'elle. Pourvu que le vol se passe sans trop de turbulences…

Édimbourg, nous voilà.

Chapitre 14 : Édimbourg

— Très bon choix.

Je me retourne sur l'homme qui s'est adressé à moi tandis que je finis de lire la quatrième de couverture de ce livre. C'est un grand brun aux yeux marron. Non, en faisant plus attention, ses cheveux sont noirs, c'est un beau ténébreux.

— Vous l'avez lu ? m'étonné-je qu'il ait acheté cette romance.

— Oui, il est excellent.

Je m'apprête à lui répondre quand…

— Réveille-toi, me lance tout doucement Gabriel.

Je relève mon visage de son épaule, un peu perdue, quand je me rappelle où nous sommes. Le taxi vient de se garer devant notre hôtel. Non seulement j'ai dormi tout le long du vol, mais également dans le taxi, qui a mis seulement vingt minutes pour rejoindre la ville. Suis-je réellement aussi fatiguée ? Ou est-ce un appel de *lui* ? Ce rêve… C'est comme un souvenir… Mais je ne sais pas s'il est réel ou si c'est une émanation de mon esprit.

Le fait de rêver de lui me prouve que nous sommes au bon endroit. J'ai eu raison de suivre mon intuition. Même si sa présence physique a disparu, je sens qu'il n'est pas bien loin. J'aimerais évidemment qu'il m'apparaisse de nouveau. Je commence à ressentir ce manque, ce besoin. Je me demande comment nous nous sommes rencontrés… Après ce songe, j'ai la conviction que c'était dans une librairie.

— Tu as l'air exténuée, me fait-il remarquer.

— Le *jetlag*. Une heure de décalage, ça tue.

Son sourire va me faire craquer. Nous réglons le taxi et au moment où je sors du véhicule pour rejoindre notre hôtel, je remarque que Gabriel reste à l'intérieur.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais lui demander de m'emmener à la compagnie de location pour récupérer ma moto.

— Ah oui, j'avais zappé. Je nous enregistre et on se retrouve dans le hall. Laisse-moi ton sac à dos, tu seras plus léger pour revenir.

— Cela ne te dérange pas ? me demande-t-il.

— Non, ça ira. Et, au moins, j'aurai le vrai Gabriel avec moi.

Il éclate de rire avant de poser un doux baiser sur mes lèvres. Le geste est rapide, mais me fait tout de même frémir. Adrienne, tu trompes *lui* en faisant ça ! Rabat-joie ! Après tout, on n'a qu'une vie. Et puis je trompe un fantôme avec un humain, il n'y a rien de mal là-dedans que je sache. *Situation inédite.*

Si seulement, je pouvais me souvenir… Mais si j'y arrive, que se passera-t-il ensuite ? Il va apparaître comme par magie ?

Je repense à mon anniversaire, lorsque nous étions en train de danser. Et, cette fois, je frissonne. Preuve qu'il me fait toujours de l'effet, que tout cela est bien réel, mais surtout plus puissant que tout ce que j'ai vécu auparavant. Je récupère nos affaires et me dirige vers la réception. La décoration de l'hôtel n'a rien à voir avec celle de Paris. Aucune trace de rose, que du bois, partout. C'est *Groot* qui a dessiné cet endroit, jusqu'aux poutres. La direction devrait revoir le concept de la chaîne.

— Bonjour, madame, me salue le réceptionniste. Que puis-je faire pour vous ?

Tout ça, en anglais.

— J'ai une réservation pour trois nuits, deux personnes au nom d'Adrienne…

— Absolument, me coupe-t-il.

Il tapote sur son clavier avant d'imprimer une feuille et de me la donner. Je donne ma carte bleue en garantie, signe les papiers tandis qu'il me remet deux clés.

— C'est votre première fois à Édimbourg ? me questionne-t-il.

— Oui, reconnais-je.

Et j'espère pas la dernière...

— Pour les affaires ou les vacances ?

Pour éviter de mourir, m'apprêté-je à lui répondre.

— Un peu les deux.

— Si vous avez besoin d'aide lors de votre séjour, n'hésitez pas à demander à notre équipe, mes adjoints se feront un plaisir de vous orienter.

— C'est très gentil à vous. Pouvez-vous me dire où se trouve le portrait de Lady Elle Pennysworth ? le questionné-je.

Son visage se ferme immédiatement. Il me fixe sévèrement du regard comme si j'avais prononcé le mot Voldemort.

— Dans le grand salon, à votre droite, m'informe-t-il froidement. Vous avez la chambre, 217 au 2e étage. Bon séjour.

Je m'apprête à le remercier, mais il tourne les talons, comme si ma vue lui était insupportable. Mais qu'est-ce que j'ai dit enfin ? Je suis sidérée par ce changement d'attitude complètement inattendu.

Je me dirige vers les ascenseurs, appuie sur le bouton du 2e étage et prends possession de ma chambre. Enfin, *notre chambre* puisque Gabriel dort avec moi. Je me demande ce qu'il va advenir des prochaines nuits. Je ne peux m'empêcher de sourire.

Notre chambre est recouverte d'un parquet marron foncé qui fait ressortir

le côté chaleureux de cette pièce. Les draps sont tout blancs, moelleux et soyeux. C'est vraiment joli. Elle n'est pas très grande, mais ça suffira.

Je défais quelques affaires que je range dans un des placards. Je change de sac pour en prendre un plus petit pour me balader et me change afin d'être plus à l'aise.

Il est presque dix-neuf heures. Je préviens ma mère que je suis bien arrivée. Est-ce que je devrais l'informer de tous mes faits et gestes ? Non, il vaut mieux qu'elle profite de la vie et ne se fasse pas de souci. Je me fourvoie. Bien sûr qu'elle va s'inquiéter, sa vie est en jeu ainsi que la mienne. Dès que j'en saurai plus, je la préviendrai. Elle me répond en me souhaitant un bon séjour et en ajoutant plein de cœurs.

Lorsque je retourne à la réception, je remarque que Gabriel est déjà dans le salon. Il a fait drôlement vite ! Preuve que sa moto est rapide. Je vais à sa rencontre quand je vois que quelque chose ne va pas. Il fixe un point, les yeux dans le vague. Qu'est-ce qu'il a ? Il semble comme possédé. C'est un tableau qu'il regarde. Lorsque je viens le retrouver, je me rends compte que c'est celui qui est à l'origine de ma visite ici. Il observe sans rien dire le portrait d'Elle. Voici l'œuvre originale, et je dois avouer qu'elle est à tomber à la renverse. Le peintre l'a dessinée de plain-pied, à l'huile. Les détails sont troublants. Tellement réalistes qu'on pourrait penser qu'elle se tient juste devant nous. Si je me risque à toucher la toile, je suis sûre de sursauter.

— C'est le portrait de Lady Elle Pennysworth, l'informé-je.

Pas de réponse, mais un profond silence. Gabriel semble comme envoûté. Je me risque à poser tout doucement ma main sur son épaule comme pour rompre la connexion qui vient de se créer entre les deux, mais il ne réagit pas, il est complètement absorbé.

— Gabriel ?

Il ne réagit toujours pas. Je remarque qu'un truc ne va pas. J'attrape ses épaules et l'oblige à se tourner vers moi. Il cligne plusieurs fois des yeux avant de comprendre que je suis en face de lui. J'ai l'impression qu'il vient de se réveiller.

— Est-ce que ça va ?

— Adie ?

— Oui, c'est moi, le rassuré-je.

Son état m'inquiète.

— Je dois m'asseoir, m'annonce-t-il.

Je l'accompagne sur un des canapés de la salle à manger, en m'assurant qu'il n'ait pas le tableau dans son champ de vision.

— Tu vas bien ?

— Je crois, hésite-t-il.

— On dirait que tu as vu un fantôme, dis-je, ironique.

— Pas loin.

Gabriel est tout pâle. Je touche son visage, il est brûlant de fièvre. Je me dirige vers un des distributeurs de l'entrée et prends un paquet de chips et une

bouteille d'eau sans perdre de temps. Je le retrouve, m'assieds à côté et la lui tends. Il l'ouvre et la boit d'une traite, sans prendre le temps de respirer.

— Mange ça, ça devrait refaire remonter ta tension.

— Merci, dit-il timidement.

Il est toujours ailleurs. On dirait qu'il a reçu un électrochoc.

— Comment tu te sens ?

— Je ne sais pas.

— Je n'aurais pas dû te dire de venir, je suis désolée.

— Non, au contraire, me rassure-t-il tandis qu'il pose sa main sur mon genou. C'est juste qu'elle, enfin la femme du tableau, j'ai l'intime conviction de la connaître.

Ses paroles me font froid dans le dos. Elles font échos à ce que je ressens pour *lui*. Je ne m'attendais pas à ce qu'il me dise ça. Je dois rester rationnelle sur ce coup, pourtant j'avoue que cela n'est pas anodin. Il avale ses chips et je suis contente de voir qu'il se porte un peu mieux.

— Qui est-ce ?

— Lady Elle Pennysworth, lui répété-je.

— Vous devriez arrêter de prononcer son prénom, lâche le réceptionniste qui est venu se joindre à nous.

Nous nous regardons, interloqués par sa remarque.

— Pourquoi ?

— Cette femme est de mauvais augure.

Gabriel se lève d'un bond de son siège, les poings serrés, prêt à en découdre avec lui. Je m'interpose immédiatement entre eux. Il réagit comme s'il voulait défendre son honneur. Pourtant, il ne la connaît pas. Enfin, il a fait sa connaissance il y a quelques minutes. Un coup de foudre peut prendre n'importe quelle forme, mais quand même, je ne suis jamais tombée amoureuse d'un portrait.

Ben, alors, Adie, le cliché chez Jeanine, tu l'as oublié ? me rappelle ma mémoire. Oui, bon, OK. Comment le pourrais-je…

— Ne redites plus jamais un truc de ce genre, menace Gabriel.

Pourquoi réagit-il de cette façon ? Le sang lui est monté à la tête ?

— Calme-toi, lui intimé-je.

Je l'oblige à se rasseoir avant de porter mon attention sur le réceptionniste.

— Vous pouvez nous expliquer ?

— Cette femme est maudite, il arrive des choses effroyables à ceux qui s'en approchent.

— De quel genre ?

— Ils deviennent fous ou disparaissent.

Je jette un œil à Gabriel dont la mâchoire se coince tout de suite. C'est la première fois que je le vois autant en colère. En effet, elle les rend dingues.

— Pourquoi garder son portrait ici, alors ? rétorque Gabriel.

Je lui fais signe de se taire. Je lui expliquerai la raison plus tard.

— Pas le choix, avoue-t-il de manière nonchalante en haussant les épaules.

— Des gens disparaissent, vous venez de dire ? rebondis-je sur cette information.

Il ne répond rien.

— Comment c'est possible puisqu'elle est morte il y a plusieurs siècles maintenant ?

— Les légendes racontent qu'elle aurait maudit toute la ville, sans parler des malédictions qu'elle aurait jetées.

Je me fige de stupeur lorsque j'entends ce mot.

— Malédiction, vous venez de dire ?

Gabriel a remarqué mon intérêt.

— Oui, un amour brisé, un truc dans le genre.

Tout s'éclaire à la seconde où il prononce « amour brisé ». Ce serait donc *elle*, enfin Elle qui nous aurait maudites ? Voilà pourquoi son portrait au *Shakespeare : la Clé* m'a complètement retournée. Si comme Jeanine le suppose, j'ai une connexion avec *Elle*, alors c'est *Lui* qui m'a donné cette piste. Il m'a montré la voie.

— Qu'est-ce que vous savez à son sujet ? demandé-je, avide d'en apprendre plus.

— Rien de plus, lâche-t-il, toujours avec ce même mouvement d'épaules qui commence à m'irriter.

— Je suis sûre du contraire.

Je plisse volontairement les yeux et le méprise de tout mon regard pour l'intimider.

— Vous devez bien pouvoir nous raconter deux trois trucs sur cette femme.

— À part qu'elle est née en juin, je ne vois pas ce que je pourrais vous apprendre de plus.

Bingo ! Je viens d'avoir une pièce de plus dans ce puzzle qui me confirme donc que c'est *Elle,* Lady Elle Pennysworth. C'est elle qui nous a maudites, cela ne fait plus aucun doute désormais. Il y a trop de concordances.

Mission 1 accomplie : trouver celle à l'origine de la malédiction.

— C'est une sorcière ? enquêté-je.

— Ne cherchez pas à en savoir plus sur elle, nous menace-t-il presque.

Où est la personne sympathique qui m'a remis les clés ?

— Et si j'en ai envie, par quoi est-ce que je dois commencer ? l'affronté-je directement.

— Je suis d'accord avec toi, lâche Gabriel qui s'est de nouveau levé.

Nous croisons en même temps nos bras et soulignons bien notre gestuelle au réceptionniste afin qu'il cède.

— Pauvres fous que vous êtes ! Tant pis pour vous. Eagle Rock, juste après Cramond Beach. Une sculpture est érigée juste à côté, au bord de la falaise, si cela vous amuse de la voir de plus près.

Il tourne les talons et retourne à la réception. Je suis profondément choquée par son attitude, mais, au moins, cela nous a permis d'en savoir plus. Gabriel et moi nous fixons, interloqués.

— Franchement pas commode, avoué-je. Tu te sens mieux ?

— Oui, nettement. Je ne sais pas ce qui m'a pris, c'est juste qu'Elle, eh bien, je la trouve…

— Fascinante, complété-je sa phrase.

— Oui. Je délire sûrement.

Oh que non ! Ce que tu vis est réel, j'en ai bien peur. Serait-il lié à Elle ? Mais non, c'est n'importe quoi ! À moins que ce ne soit son arrière, fois dix, petit-fils. Peu probable, elle est morte sans avoir d'enfants. Mais il fait peut-être partie de sa famille ?

Je m'interroge au sujet de Gabriel. D'abord, il ressent l'envie de venir à Édimbourg, puis devient fou en voyant son portrait… Non, j'affabule.

Remarque, nous ne sommes plus à une coïncidence près. Et s'il a ressenti le besoin de m'accompagner, ce n'est pas rien. Un mystère de plus à résoudre.

— Nous devrions faire des recherches sur Elle, proposé-je.

— Tu penses ? s'enquiert-il, presque ravi. Pourquoi ?

Je ne peux pas encore lui dire que c'est elle qui m'a maudite.

— C'est une piste à suivre, elle est possiblement la clé pour m'aider à résoudre la malédiction, dis-je à voix basse, de peur qu'on ne m'entende.

Surtout si c'est elle qui l'a jetée.

— Ce n'est pas impossible. Par quoi on commence ? me demande Gabriel, enthousiaste.

Je jette un œil à ma montre. Je suis fatiguée et affamée.

— D'abord par dîner, je crève de faim. Nous irons voir cette statue demain matin, qu'en penses-tu ?

Il semble déçu, mais opine de la tête.

— Laisse-moi t'inviter au restaurant alors, me propose Gabriel.

— Avec grand plaisir. Je suis prête, on peut y aller dès à présent.

— Donne-moi dix minutes. Je vais me rafraîchir avant.

Je lui tends sa clé et il me laisse avant de retrouver les ascenseurs. Une fois que Gabriel a le dos tourné, j'en profite pour épier le portrait d'Elle. Sa beauté est troublante comme sa tristesse. Je me demande si cette peinture a été réalisée avant ou après sa mort.

— Avant.

Je tremble lorsque je reconnais sa voix. *Lui.* Je ne suis pas folle, je l'ai entendu. Je me retourne et bien sûr, il n'y a personne. Si je parviens de nouveau à l'entendre, c'est que nous sommes sur la bonne voie.

Elle aurait été peinte avant sa mort ? Ce qui justifie sa tristesse sur le tableau, car on l'a séparée de l'être qu'elle aimait le plus. J'ai le sentiment étrange que ce voyage va être beaucoup plus intense que je ne l'imaginais…

Chapitre 15 : La statue

Nous avons dîné hier dans un pub juste en face de l'hôtel. *The last drop*, sur Grassmarket Square. Ce *fish and chips* était un régal. Accompagné d'une *Guinness*, c'était juste parfait.

J'ai passé une agréable soirée avec Gabriel qui a retrouvé son look de *biker*, ce qui n'est pas pour me déplaire. Le noir lui va divinement bien. Il est encore plus canon ! Je m'inquiète tout de même pour lui.

Nous nous sommes directement mis au lit après. La nuit a été calme après cette longue journée chargée en émotions. Je pensais que *Lui* allait venir me hanter, mais il devait être occupé.

Il n'a peut-être pas apprécié que je dîne et dorme avec un autre. La pilule a dû être dure à avaler. Je ne peux m'empêcher de glousser.

— Tu es prête ? me demande Gabriel alors que je mets la touche finale à mon maquillage.

— Oui, on peut y aller.

Nous quittons la chambre et nous dirigeons rapidement vers sa moto. Une Harley Davidson flambant neuve et de couleur noire. Elle en jette.

— Elle te plaît ? s'enquiert-il.

Il a dû remarquer le pétillement dans mes yeux.

— Elle est canon. On prendra un petit-déjeuner sur la route. Pas envie de recroiser ce réceptionniste complètement barge.

— Je suis bien d'accord avec toi, approuve-t-il. Pas commode.

Il me tend un casque et nous nous installons.

— Je peux toujours m'accrocher à toi ?

Il me sourit par-dessus son épaule.

— Tu as plutôt intérêt.

Il démarre et le vent me heurte immédiatement, de la tête aux pieds. Le paysage défile à une vitesse folle. Cet air frais est vraiment vivifiant et être collée contre Gabriel me donne chaud.

Nous quittons progressivement la ville pour rejoindre l'endroit indiqué. Apparemment, il a déjà étudié le chemin, car il sait comment y aller.

Nous nous dirigeons vers la colline en question, qui est entre Dalmeny House et Eagle Rock. Je suis subitement anxieuse. Qu'est-ce que nous allons pouvoir trouver là-bas ? Pourvu que la statue soit bien de pierre, sinon cela va

nous laisser de marbre.

Je sens les épaules de Gabriel se relâcher à mesure qu'il pilote, comme si toute la tension disparaissait… Je comprends désormais pourquoi cela lui procure une plénitude incroyable.

J'espère qu'il ne va pas repartir dans une sorte de transe en voyant la statue.

Après plusieurs minutes d'une intense chevauchée, nous voilà devant le site en question. Gabriel coupe le moteur et un immense sourire incurve ses lèvres au moment où nous arrivons à destination. Je la repère, elle se situe juste au bord de la falaise. Si je la pousse, elle rejoint la mer. Sa position me laisse perplexe. L'endroit est complètement désertique. Pas un seul touriste, comme si venir ici était interdit. Je m'attends à voir un drapeau noir ou une mise en garde éventuellement. Il n'y a surtout aucune indication ni précision sur la présence de cette statue dans ce lieu précis. D'après Gabriel, ce n'est même pas un *sightseeing* sur *Google maps*.

Nous approchons de la sculpture, c'est bien Elle. Elle tournoie sur elle-même, pleine de grâce. La sculpture est toute noire, de la tête aux pieds. C'est à peine si on reconnaît ses traits. Elle est effritée à certains endroits et il manque certaines mèches de ses cheveux. Elle est complètement abîmée par le temps. Elle n'a jamais été restaurée, comme si personne n'osait s'en occuper.

— Nous y sommes. Est-ce que ça va ? sondé-je Gabriel.

— Oui, ne t'en fais pas.

Il est comme hypnotisé, il avance vers elle tel un robot et la jauge, chaque détail semble l'interpeller, comme s'il cherchait quelque chose de bien particulier.

— Je me demande pourquoi on a érigé sa statue, sachant qu'elle était maudite, enfin…

Gabriel me lance un regard noir.

— OK, pardonne-moi, je ne voulais pas être désobligeante.

Attends une seconde, je m'excuse pour avoir insulté une statue là ? Euh…

— Tu n'as pas à t'excuser. Je ne sais pas pourquoi je réagis comme ça. Dès qu'on dit du mal d'elle, je me sens obligé de la défendre.

— Tu crois que tu as un lien de parenté ? le questionné-je.

— J'ai été adopté donc ce n'est pas impossible.

— Tes parents biologiques ne se sont jamais manifestés ?

— Non. Ils étaient peut-être écossais. Qui sait ?

— Tu penses ? réponds-je, étonnée qu'il émette cette hypothèse.

— Je suis né en France, mais qui sait d'où je viens réellement ?

C'est sans doute une cigogne qui l'a déposé dans une maternité.

— C'est sans doute une de mes ancêtres, suppose-t-il.

Je ne sais plus quoi penser de tout ça. Trop d'hypothèses et pas assez de réponses.

— Tu ne sais vraiment rien de ta famille ? le questionné-je, une fois de

plus, mais regrette tout de suite, de peur d'être trop intrusive.

— Non, rien.

Il n'est pas très loquace sur ce coup. Il est toujours en train de l'examiner et tandis que je l'observe, je commence à avoir vraiment froid. L'air marin claque ma peau et traverse mes os.

Je grelotte et il le remarque. Il retire tout de suite sa veste et la pose sur mon manteau, sachant que cela ne va pas faire grand-chose, il fait trois degrés, mais c'est le geste qui compte. Il tourne tout autour et examine chaque recoin. Il prend plein de photos tandis que je reste prostrée devant.

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ?

Il secoue la tête. Nous nous postons l'un à côté de l'autre et regardons Elle. Je fixe le socle qui est tout noir quand quelque chose attire mon attention. Il y a une sorte de truc vissé en bas à droite. Je m'approche et m'accroupis pour voir de quoi il retourne quand je remarque une plaque sur le socle. Je cherche un mouchoir dans mon sac et le passe dessus afin de la nettoyer, car elle est pleine de saletés et de terre. Soudainement, des vers apparaissent.

L'empire des mots donne la direction.
La curiosité fait partie de la solution.
Pour se souvenir, il faut réparer.
Pour le revoir, tu dois me le ramener.
L'amour est la clé.

Je tombe sur les fesses. Gabriel me tend la main et m'aide à me redresser.

— Adie, ça va ?

— Regarde.

Il se penche et lit attentivement.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est un poème ou une énigme, enfin je ne sais pas trop ce que c'est. Mais je peux t'affirmer que nous sommes sur la bonne voie.

« *L'amour est la clé* », c'est exactement ce qu'a écrit Jeanine dans sa lettre, mais aussi que je devais me souvenir. Ce poème me parle complètement.

— C'est une piste que nous devons suivre. Nous devons comprendre ce que cela signifie.

Gabriel se redresse et m'observe, tout en se grattant la tête.

— Je dois me souvenir, c'est la clé, affirmé-je gravement.

— De quoi ? m'interroge-t-il, les sourcils levés.

— Oublie, je me suis comprise.

Je relis encore une fois les vers et prends en photo la plaque lorsque je remarque que le poème a un nom. Il s'appelle « Se souvenir, c'est la clé ». C'est vraiment poétique.

— Qu'est-ce que ça veut dire à ton avis ?

— Aucune idée. L'empire des mots ?

— Où trouve-t-on des mots ? me questionne Gabriel.

Nous réfléchissons silencieusement quand il rompt le silence.

— Dans les livres ! s'exclame-t-il.

— Exact ! Donc l'empire des mots…

— Une bibliothèque ! nous nous écrions.

Gabriel prend son téléphone et tape à une vitesse folle.

— La National Library à Édimbourg ! C'est la seule qui existe et elle a été construite en 1689.

Au XVIIe siècle, comme par hasard.

— C'est celle-ci, j'en suis sûre, il faut absolument s'y rendre, dis-je, enthousiaste.

— Elle est fermée le mardi. Ce n'est vraiment pas de chance, m'informe-t-il.

— Nous irons demain à l'ouverture, proposé-je en conséquence.

Il fait la moue.

— Nous avons donc la journée de libre, conclut-il. Qu'est-ce que tu as envie de faire ?

— Nous n'avons qu'à flâner dans la ville. Nous pouvons nous balader sur Princess Street. C'est la première fois que je viens à Édimbourg.

— À pied ? m'interroge Gabriel, soucieux.

— Je te l'ai dit, tu vas devoir apprendre à les utiliser.

Voilà qu'il fronce le nez. Cela ne l'enchante vraiment pas.

— OK, dans ce cas, retournons à l'hôtel afin de laisser ma moto au parking.

— Parfait.

Il me propose son bras, tout sourire. Nous avons désormais une nouvelle piste.

Chapitre 16 : L'auberge

Adrienne

Gabriel s'apprête à garer sa moto devant l'hôtel lorsque nous remarquons un cordon de sécurité qui nous empêche d'avancer. Plusieurs camions de pompiers sont devant. Il coupe le moteur et se gare à une bonne distance. Je retire mon casque et il fait de même.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il n'y a pas de pas de flammes, donc ce n'est pas un incendie, analyse-t-il.

Nous nous rapprochons pour voir de quoi il retourne. Un pompier, qui a remarqué notre présence, vient tout de suite à notre rencontre.

— Vous êtes clients de l'hôtel ? nous demande-t-il.

— Oui, réponds-je la première. Que faites-vous ici ? Est-ce que tout le monde va bien ?

Je pense tout de suite à un accident domestique.

— Oui, mais une canalisation a sauté, l'hôtel est en train d'être inondé.

Gabriel et moi nous nous regardons du même air.

— Les clients ont tous été évacués, nous informe-t-il.

— Et la direction aussi ? demande Gabriel.

— Oui. Tiens, le réceptionniste est là, c'était le dernier à sortir, nous précise-t-il en nous montrant l'entrée du *Shakespeare.*

Il est dans tous ses états, en train de gesticuler comme s'il était possédé. Nous le regardons, interloqués, ne sachant pas comment réagir.

— C'est votre faute tout ça ! nous accuse-t-il directement.

Je regarde derrière moi. Non, non, c'est bien à nous qu'il s'adresse.

— Oui, vous ! jure-t-il avec tout son mépris.

On a oublié de fermer le robinet en partant ?

— De quoi vous parlez ? l'interroge Gabriel sur la défensive.

— Prenez vos affaires et allez-vous-en ! C'est cette maudite sorcière, je suis sûre qu'elle s'est vengée, partez de mon établissement ! nous fustige-t-il.

Sans perdre une seconde, je pose par réflexe ma main sur le torse de Gabriel pour l'empêcher de réagir. Ce dernier s'exécute, en rogne. Il grince des dents. Si je le libère, il va se jeter sur lui, prêt à en découdre.

— Non impossible, s'oppose un pompier. Ce ne sont peut-être pas des flammes, mais c'est tout aussi dangereux. Nous avons coupé l'électricité, mais nous préférons évacuer l'eau en premier avant de tenter quoi que ce soit. Tant que cela ne sera pas complètement maîtrisé, personne ne rentrera.

Le pompier intime au réceptionniste de s'éloigner de l'hôtel.

— Je n'aurais jamais dû accepter de prendre votre réservation ! regrette-t-il amèrement avant de nous tourner le dos.

Si seulement je n'avais pas rentré le code promo malédiction… Rien de tout ça ne serait arrivé.

Il part je ne sais où, furibond, tandis que nous restons plantés comme des piquets devant l'hôtel.

— Il vaut mieux se casser d'ici, lancé-je à Gabriel.

— Clairement. Et nos affaires ?

— On reviendra les récupérer plus tard. Il nous faut un endroit pour dormir et des vêtements de rechange.

Par chance, j'ai mon chargeur avec moi. Je fais l'inventaire de ce qu'il y avait dans ma valise. Rien d'important. Tout ce qui est précieux est resté avec moi. Bon, il me faut au moins une brosse à cheveux, une brosse à dents et de quoi passer la première nuit. Voilà une bonne raison de flâner et d'aller chez *Boots*.

Nous nous éloignons de l'hôtel en silence. Nous n'avons même pas pris de vrai petit-déjeuner, j'entends par là un *avocado toast*, des œufs brouillés, des pancakes et un double expresso.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquiert Gabriel.

— Nous devons nous trouver un endroit pour passer la nuit, ensuite on ira manger comme il se doit, répond mon estomac.

— Faisons ça.

Tandis que nous marchons en direction de Victoria Street, je parcours les sites Internet pour réserver une chambre et annule ma réservation par la même occasion, afin de ne pas être prélevée. Qui sait ce que la direction de l'hôtel est capable de faire après cet incident ! Tout est complet pour les prochains jours. Pas une seule chambre n'est disponible dans le centre d'Édimbourg. C'est la haute saison le mois de juin ?

— Alors ?

— Je ne trouve pas, rien n'est disponible, annoncé-je alors que je tape sur tous les moteurs de recherche. Idem pour les Airbnb.

— On peut dormir à la belle étoile, propose-t-il en me faisant un clin d'œil.

Je souris à mon téléphone au moment où il lance ça.

— Ça doit être fantastique, mais une autre fois. On va bien finir par trouver… du moins…

Je cherche encore quand je reçois une alerte. Une auberge est disponible, elle est un peu éloignée du centre-ville, mais il y a de la place pour les prochains jours.

L'auberge des romantiques, près de Haymarket.

— J'ai trouvé !

Je ne consulte pas Gabriel et réserve tout de suite en précisant que je payerai sur place. Le site me demande de sélectionner le nombre de nuits. Le doute m'envahit subitement. Je coche pour une seule, cela me semble − je ne sais pas pourquoi − plus prudent.

— C'est loin d'ici ? me questionne-t-il.

— À toi de me dire.

Je lui montre l'itinéraire sur mon téléphone. Gabriel se frotte le menton.

— Il va falloir reprendre la route.

Tout prétexte est bon à prendre pour faire de la moto.

Nous rejoignons son engin et roulons en direction de l'auberge.

Quelques minutes plus tard, nous voilà devant ce qui s'apparente plutôt à une taverne qu'à une auberge. J'ai l'impression d'être au *Chaudron baveur*[4] dans Harry Potter. Il ne manque plus que la neige et quelques *détraqueurs*[5] …

Nous entrons. Je m'attendais à ne voir personne, mais en réalité, c'est bondé. Les clients nous fixent étrangement. J'ignore leurs regards et cherche la réception qui se trouve tout au fond. Je fonce, suivie de près par Gabriel.

C'est une femme d'une cinquantaine d'années qui m'accueille. Ses cheveux sont gris, courts et bouclés. Je me présente pour prendre possession de notre chambre pour cette nuit. Elle ressemble étrangement à Madame Chourave[6]. Elle propose peut-être des cours de botanique le samedi après-midi, qui sait ?

— Bonjour, comment puis-je vous aider ?

— Eh bien, mon ami et moi étions au *Shakespeare : La Clé*, mais à cause d'une inondation, nous nous retrouvons ici.

— Oui, j'en ai entendu parler. Très inquiétante, cette histoire. Il doit y avoir de mauvais esprits là-bas.

La façon dont elle en parle me fait frissonner.

— Du coup, j'ai réservé une chambre pour au moins cette nuit.

On verra au fur et à mesure. Nous sommes mardi et je ne sais pas combien de temps je vais devoir séjourner ici. Il reste désormais treize jours à ma mère avant de mourir. Il faudrait peut-être que je lui demande sa liste des cent choses à faire. Mouais, pas terrible comme dernier message. Elle penserait surtout que j'ai échoué dans cette mission. Pas envie de la déprimer…

— Oui, j'ai vu cela.

Je me demande comment elle peut le savoir, la technologie semble avoir fui ici. Je ne vois pas d'ordinateur à la réception ni de téléphone. Je regarde un peu partout et pas de prise à l'horizon. C'est alors qu'elle sort un registre d'un tiroir. Encore heureux que ce ne soit pas un grimoire. Je m'attends à ce qu'elle prenne une plume pour écrire lorsqu'elle me tend un stylo. Elle m'incite à l'utiliser et je remplis mes coordonnées. Du jamais vu.

— Cela fera 87 £, s'il vous plaît, m'informe-t-elle.

Incroyable, elle a un terminal de carte bleue ! Je règle notre séjour.

— Chambre 7, au premier étage, m'informe-t-elle. Bienvenue à l'Auberge des romantiques.

Je la remercie brièvement et retrouve Gabriel, qui s'est assis sur un des bancs près de l'entrée.

— Notre chambre est prête, lui annoncé-je.

— Je te dois combien ?

— On fera les comptes à la fin de notre voyage.

À quel moment je lui rappelle qu'il n'aura pas besoin de me rembourser vu que j'ai une chance sur deux de crever ?

— Installe-toi, je vais acheter deux ou trois bricoles pour passer la nuit.

— Si tu veux, mais on peut y aller ensemble ?

— Laisse-moi m'en occuper. Tu as besoin de quoi ? se soucie-t-il.

J'ai le sentiment qu'il souhaite se retrouver un peu seul, sans oser m'en faire part, de peur de me froisser.

— Une brosse à dents, une à cheveux, éventuellement un pyjama, au moins pour passer la nuit. Un pull aussi, vu la température. On pourra compléter cet après-midi.

Il m'observe comme s'il essayait de deviner ma taille, ce qui me fait penser à mes sous-vêtements, je me sens un peu gênée subitement.

— Noté. Je vais prendre des choses à manger au cas où.

— Oui, ayons des vivres. On peut déjeuner au café qui se trouve juste en face, si tu le souhaites. Il est un peu tard pour le petit-déjeuner.

— Je t'y rejoins dans une trentaine de minutes. À tout de suite.

Gabriel quitte mon champ de vision et je regagne notre chambre.

La journée vient à peine de commencer qu'elle est déjà pleine de rebondissements.

Gabriel

Je suis parti en ville, sur *Leith walk*, pour acheter tout ce dont nous avons besoin pour passer la nuit, mais je voulais surtout faire le point, seul. Je n'arrête pas de penser à Elle. Elle m'obsède, littéralement. J'ai l'étrange sentiment de la connaître. Est-ce sa beauté qui m'émerveille ? Ou est-ce son côté mystérieux ?

Quoi qu'il en soit, j'éprouve aussi quelque chose pour Adrienne, mais c'est différent. C'est profondément confus dans ma tête. J'ai juste le pressentiment que je dois la suivre. Que dans sa quête pour briser cette malédiction, c'est moi qui vais trouver la véritable raison de mon existence. J'ai toujours erré, sans savoir où aller, comme si je cherchais désespérément quelque chose sans savoir ce que c'est.

Je m'arrête dans une épicerie locale et achète une bouteille de vin rouge, du fromage, des crackers, ainsi que des fruits pour avoir de quoi nous sustenter.

Ensuite, je vais dans plusieurs magasins et prends tout ce dont nous avons besoin pour la nuit. J'ai de la chance, je trouve tout sans perdre de temps.

Je retourne à l'auberge, les bras chargés, et me dirige vers notre chambre. La gérante ou réceptionniste, je ne sais pas trop quel est son titre, me jette un drôle de regard lorsque je passe devant elle. Elle me fixe sans cligner des yeux comme si elle s'interrogeait sur mon espèce. Je l'ignore et prends les escaliers.

Je toque à la porte et j'entends un « j'arrive » au loin. Adrienne m'ouvre, pieds nus.

— Te revoilà ! Je commençais à m'inquiéter.

Je jette un œil à ma montre. Il s'est écoulé presque une heure. J'étais trop perdu dans mes pensées.

— J'ai tout ce qu'il nous faut, lancé-je.

Elle me fait rentrer et je referme sur nous. Je pose tout sur la table, qui est mise à notre disposition. Je remarque qu'il n'y a pas de petit réfrigérateur pour conserver les produits frais, ce qui ne m'étonne pas finalement. Ce n'est pas un hôtel trois étoiles. Si nous mangeons tout ça ce soir, aucun risque que ça ne se périme. Adrienne déballe les sacs, tout sourire.

— Merci, Gabriel.

Elle inspire profondément avant de se rasseoir sur le rebord du lit.

— Nous pouvons aller déjeuner, lui dis-je.

— Viens t'asseoir deux minutes, m'ordonne-t-elle en tapant sur les draps.

Je m'installe à côté d'elle.

— OK.

— Tu es parfait, merci de m'avoir accompagnée.

Son sourire est plein de tendresse. J'en profite pour faire glisser mes doigts dans ses cheveux et lui voler un baiser. Puis elle me le rend et l'approfondit un peu plus. Je ne sais pas ce qui m'arrive, j'arrête de réfléchir et laisse mon corps prendre le contrôle. Je la fais basculer sur le lit sans quitter ses lèvres. J'ai envie d'elle, tout de suite, je ne me l'explique pas.

— Gabriel, prononce-t-elle dans un souffle.

Elle s'abandonne immédiatement et j'enlève mes vêtements pour la rejoindre dans ce décor, fait de boiseries et tapisseries. Les draps sont un amoncellement de carreaux bleu marine et rouge bordeaux. J'enlève mes chaussures, chaussettes et pantalon tandis qu'elle fait passer mon t-shirt au-dessus de ma tête. Elle fait de même avec ses vêtements.

Je récupère un préservatif dans mon portefeuille et l'enfile sans perdre de temps. Au moment où je pénètre Adrienne, je flanche complètement. Je bascule dans un autre monde, comme si j'étais en transe. Mon corps est plus brûlant que le sien. J'accélère la cadence et continue encore et encore quand, soudain, des images, des flashs me percutent. Je les ignore, mais ça ne marche pas. Ils sont trop puissants : je vois la falaise, un jardin, des lumières… *Elle*… qui me tend la main. Je suis comme dans un rêve tandis que je me rattache au corps d'Adrienne, qui me rappelle que je suis bien sur Terre.

— Continue, halète-t-elle.

J'attrape délicatement sa tête et lui caresse les cheveux tandis que nous

nous embrassons passionnément. Mais je pense toujours à Elle. J'occulte ce que je ressens pour ne faire qu'un avec Adie. Je dois me concentrer sur cette femme qui est si belle. Elle jouit la première et je tombe dans les affres du désir. Je me retire et elle semble comme s'être évanouie de plaisir. Je la contemple quelques secondes, ainsi que sa longue chevelure brune, avant de m'endormir sur le dos.

J'ai soudainement des vertiges alors que je suis allongé et que mes yeux sont fermés.

— Gabriel…

Cette voix… Douce et sensuelle… Je ne peux résister à son appel. Je me dirige vers elle, ne sachant pas quoi faire. Je me retrouve subitement dans un jardin… Je marche, je sens l'odeur de sapin, de chêne… Il fait froid, il fait noir… La lune offre peu de visibilité, pourtant j'ai l'impression de savoir où je mets les pieds, car tout cela me paraît familier…

— …viens me retrouver...

Je me réveille en sursaut. Des gouttes de sueur perlent sur mon corps. Bon sang, mais qu'est-ce qui vient de se passer ? J'ai cauchemardé. Mon front est complètement moite comme mes mains. Quelle heure est-il ?

J'allume la petite lampe près du lit. Je jette un œil sur l'horloge à côté. Nous sommes en plein milieu de l'après-midi même s'il fait sombre. Les rideaux sont tirés, ce qui explique que nous soyons dans l'obscurité. Adie et moi nous sommes assoupis après avoir fait l'amour.

J'ai l'impression d'avoir été ensorcelé. *Elle* est tellement captivante, je la connais, c'est sûr. Je ressens, je crois… Non… Comment cela pourrait-il être possible ? Je me sens coupable de penser à cette femme alors que je partage le lit d'une autre. Je préfère me rendormir et me blottis contre Adrienne qui dort paisiblement.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Adrienne

Je m'étire longuement avant de sortir de mon lit. Gabriel dort à poings fermés, mais je le sens très préoccupé, son front est complètement plissé tandis que ses paupières sont encore fermées. Je caresse délicatement sa joue pour provoquer son réveil. Il sursaute, comme je m'y attendais.

— Tout va bien, ce n'est que moi, chuchoté-je près de son visage.

— Adie.

Il semble rassuré de me voir. Il se redresse légèrement et me serre contre lui. Nous nous blottissons l'un contre l'autre.

— Bien dormi ?

— Avec toi oui, mais mon sommeil a été agité.

— Tu veux me raconter ?

— Plus tard. Nous n'avons même pas déjeuné, m'informe-t-il en désignant tout ce qu'il a acheté d'un mouvement de tête.

Les sacs sont encore sur la table. Remarque, je ne vois pas où on aurait pu les mettre, il n'y a même pas de réfrigérateur dans cette chambre. Inutile de rappeler que nous sommes dans une auberge. C'est déjà très bien d'avoir de l'électricité et l'eau chaude.

— On prendra ce que tu as acheté pour le dîner du coup. Enfin, on verra, j'ai envie d'improviser.

— Tu as raison. Et nos affaires ? On rappelle l'hôtel ?

Il pose une bonne question. Retourner au *Shakespeare : la clé* ne m'enchante guère. Peut-être en revenant ce soir.

— Plus tard. Et si nous faisions un tour dehors avant d'aller dîner ?

— Et nos courses ? lui rappelé-je. Cela suffira pour le repas de ce soir.

— Tu mérites un plus joli cadre et pas des crackers et du fromage, Adie.

— Tout me va, tu sais.

— Certes, mais je te dois un vrai petit-déjeuner, en plus d'un déjeuner, constate-t-il. Je te propose d'aller manger dehors, ça me ferait très plaisir même s'il est un peu tôt.

— D'accord, alors allons dans ce café, celui en face de l'auberge. On doit bien pouvoir manger, même s'il est déjà dix-huit heures. Puis on pourrait se promener dans le vieil Édimbourg, ça doit être sympa à visiter.

Moi aussi, j'ai envie de m'aérer.

— Tout ce que tu voudras.

— On fait un peu tout à l'envers, reconnais-je. Et ce que tu as acheté, on en fait quoi ? Cela ne va pas pourrir ?

— Je vais mettre le fromage et les fruits sur le rebord de la fenêtre. Vu la température, ça devrait pouvoir se conserver.

J'opine du chef.

— Ce sera au cas où nous ayons un petit creux dans la nuit, dit-il, les yeux légèrement dans le vide. Mais avant d'y aller, il faudrait s'habiller.

Gabriel pose un doux baiser sur mes lèvres en guise d'approbation.

— Évitons de nous promener nus.

Nous nous mettons à rire avant d'enfiler des vêtements potables pour rejoindre ce qu'on peut appeler la soi-disant réception. Il va me falloir des culottes en urgence.

Quelques minutes plus tard, nous nous posons dans le café juste en face de l'auberge. Le Lockhart. Je ne suis pas vraiment propre de ma baise avec Gabriel, mais tant pis. Je prendrai une bonne douche ce soir.

Je m'attarde sur la décoration du café. Des livres, des abat-jours, des fleurs, des dessins à l'aquarelle… On se croirait chez Jeanine, ce qui m'attriste un peu. L'endroit est vraiment chaleureux, idéal pour venir travailler ou pour un rendez-vous en amoureux. Les deux s'y prêtent bien. Il y a une bonne énergie ici, contrairement à l'auberge qui est austère. Une serveuse nous installe et nous laisse le menu.

— Il est vraiment chouette ce café, fait remarquer Gabriel.

— Oui, il me rappelle…

Je marque une pause, car une douce odeur envahit mes narines et fait remonter un souvenir… celui d'un gâteau, praliné, caramel beurre salé… Puis tout d'un coup…

— Il faut une raison pour que je fasse un gâteau à la femme que j'aime ?

Lui…

— Adrienne ?

Je reviens brusquement sur Terre. Je suis de nouveau avec Gabriel. Mince, mais qu'est-ce qu'il vient de se passer ?

— Tout va bien ? me demande-t-il.

— Oui, pardon, j'étais dans les nuages.

Aurais-je des absences alors que je suis réveillée ? C'est le pompon.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Un *fish and chips*, une bière pression et en dessert, un expresso et un scone, tiens. Je prendrai un toast à l'avocat, des œufs brouillés et du saumon fumé écossais, demain, cela va sans dire.

Gabriel éclate de rire. C'est magique d'être ici avec lui. Je suis contente de passer ce moment en sa compagnie.

Il commande un club sandwich au poulet et de l'eau gazeuse. Je sens que les souvenirs reviennent, pourtant j'estime que cela n'est pas suffisant. J'ai envie de le retrouver, de l'embrasser, de le prendre dans mes bras et me perdre dans son regard.

J'ai l'étrange sentiment que l'homme en face de moi a un rôle plus important à jouer que je ne le pense. Mais comment cela pourrait-il être le cas ?

— Quel est le programme ? enclenche-t-il la conversation. Du moins, pour ce soir.

— Nous sommes libres, nous pouvons visiter le château d'Édimbourg et les alentours avant de rentrer. Dans tous les cas, nous avons tout ce qu'il nous faut à l'auberge si nous avons un creux.

— Effectivement. Et pour demain ? renchérit-il, avec un soupçon d'impatience.

— Petit-déjeuner et bibliothèque.

La serveuse revient avec notre commande. Gabriel lève son verre et le fait tinter contre le mien en guise d'approbation. Nous dévorons nos plats avec entrain.

Après quelques achats de vêtements pour les prochains jours et une promenade digestive, nous décidons de rentrer, fatigués de cette journée. Le *Shakespeare* est encore hors d'atteinte, et ce, pour une durée indéterminée. J'espère qu'on ne va pas écoper d'un procès pour inondation involontaire.

Une fois notre virée bien terminée, nous franchissons la porte de l'auberge afin de rejoindre notre chambre. La réceptionniste nous regarde étrangement. Pourquoi nous fixe-t-elle avec insistance ? Je n'aime pas du tout sa façon de nous dévisager, car je sens que cela ne présage rien de bon.

***

La nuit a été tranquille, moins mouvementée que l'après-midi. Gabriel a eu la bonne idée de mettre ce qu'il a acheté sur le rebord de la fenêtre, histoire de tout garder au frais. Au final, nous n'avons mangé que les fruits puis bu une tasse de camomille avant d'aller au lit.

Une fois prêts, nous sortons de notre chambre afin de rejoindre la salle à manger de l'auberge pour prendre notre petit-déjeuner. Nous remplissons nos assiettes grâce au buffet avant de nous installer, juste à côté de la cheminée. Vu le décor, j'ai l'impression d'être à Noël alors que nous sommes en plein été. J'observe le temps qu'il fait dehors. Il fait si gris, si froid. La neige pourrait facilement venir s'incruster pour parfaire le décor. Le bâtiment en face est tout noir, il n'a pas dû être rénové depuis qu'il a été édifié. Cette ville est restée profondément marquée par l'époque victorienne. Très peu de traces de modernité, excepté peut-être pour le tramway, c'est déjà ça.

La ville est comme restée figée. L'ambiance est sombre, comme si une ombre avait été jetée sur Édimbourg. Comme une sorte de voile… Un voile plein de peine et de tristesse…

— Par quoi on commence ? m'interroge Gabriel, un morceau de toast dans la bouche.

Il est trop sexy.

— Nous allons à la bibliothèque et ensuite on improvise.

— C'est un bon plan, reconnaît-il.

— On a déjà perdu assez de temps.

Je récupère mon téléphone portable et relis le poème.

— La curiosité donne la solution, répété-je à voix haute. Il va falloir se montrer curieux.

— Comme dirait *Dumbledore*[7], je cite : « la curiosité n'est pas un vilain défaut, mais il faut user de prudence ».

Les bikers lisent Harry Potter ?

— Un homme bien sage, approuvé-je, étonnée et aussi amusée.

Je repose mon téléphone et commence à manger mon omelette aux champignons tout en observant Gabriel.

— Tu semblais préoccupé cette nuit, lui fais-je remarquer.

— Oui, j'ai fait un drôle de rêve, ou cauchemar, je ne sais pas. J'ai vu Lady Elle Pennysworth dans mon sommeil.

La salle du petit-déjeuner se tait théâtralement au moment où il prononce son prénom. Je jette un œil aux personnes présentes. Tout le monde nous dévisage, au point que cela en devient gênant. Qu'est-ce qu'ils ont tous ? Je n'ai pourtant pas jeté le sort *stupéfix*[8] que je sache. J'ignore leurs réactions et me concentre sur ce que vient de me confesser Gabriel.

— Et qu'est-ce qu'elle faisait ?

— Elle me disait de venir la retrouver.

Un bout d'omelette se coince dans ma gorge. Je tousse fort avant de

l'avaler péniblement. Tout cela est vraiment de plus en plus étrange.

— Tu penses que tu es lié à elle ?

Ce serait quand même dingue.

— Depuis que j'ai vu son portrait, oui, m'affirme-t-il. J'ai l'intime conviction qu'elle fait partie de ma vie.

— Mais elle est née au XVIIe siècle. Elle serait donc ton ancêtre ?

L'aubergiste s'incruste dans le paysage. Au moment où je la fixe, elle quitte son poste et se dirige à vive allure vers nous. Nous nous redressons sur nos sièges.

— Bonjour, nous salue-t-elle.

Son ton est froid, suffisant. Pourquoi est-elle venue nous retrouver ?

— Bonjour, répondons-nous tour à tour.

— Avez-vous passé une agréable nuit ?

Sexuellement parlant, oui. Enfin, c'était plutôt l'après-midi.

— Absolument, avoué-je, un sourire aux lèvres. Et vous ?

Mon ton sonne faux, car je n'en ai rien à carrer. Elle se renfrogne tout de suite.

— Oui, bon. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'éviter de prononcer le prénom de cette femme.

Gabriel serre tellement fort ses poings que ses phalanges blanchissent en un éclair. Je pose ma main dessus pour qu'il se calme. Tout ça commence à vraiment m'énerver.

— Mais qu'a-t-elle fait à cette ville pour que tout le monde réagisse de cette manière ? m'exaspéré-je.

Ma réaction provoque l'indignation chez elle. Je vais devoir aller au piquet.

— Ses mauvaises ondes traversent toute la région. Tous ceux qui cherchent à en apprendre plus sur elle…

Elle s'interrompt.

— Continuez.

J'exclus volontairement les formules de politesse. Gabriel reste muet et tant mieux, sinon, cela risque de s'envenimer.

— Il leur arrive des choses terribles, finit-elle par nous avouer.

Pitié, faites qu'elle ne nous sorte pas un paragraphe sur les gens qui disparaissent, comme le réceptionniste du *Shakespeare*. Je ne crois absolument pas à cette histoire. Comment une femme morte pourrait tuer des gens alors qu'elle est décédée depuis des siècles ?

Alors ça, ce serait un excellent roman !

— Vous vous trompez, affirmé-je.

Gabriel semble apprécier que je la défende à en juger par son sourire reconnaissant.

— C'est une femme pleine de chagrin, car on lui a retiré l'homme qu'elle aimait, n'est-ce pas ?

Ses yeux se rétrécissent.

— Comment êtes-vous au courant de cela ?

— J'ai mes sources, l'affronté-je.

— Vous n'en avez aucune idée, rétorque-t-elle.

— Éclairez-nous alors, l'apostrophé-je.

Elle soupire, mais je ne me laisse pas impressionner.

— À cette époque de l'année, il fait gris alors qu'il devrait faire beau. Le temps est maussade, et ce, par sa faute.

— C'est probablement parce qu'elle pleure sa peine depuis des siècles et qu'elle est morte en juin, n'est-ce pas ?

Gabriel et la réceptionniste sont stupéfaits par mes propos. Je me rends compte que je n'ai pas tout dit à l'homme qui me fixe et qui me quémande silencieusement des explications.

— Ce mois est en effet le plus triste de l'année, avoue-t-elle.

Il semble peiné.

— Merci pour ces précisions, nous veillerons à ne plus mentionner son nom désormais.

Je la fixe avec dédain afin qu'elle s'en aille. Elle tourne les talons sans dire un mot.

— Quel toupet ! De quoi je me mêle ! Dès qu'on prononce son nom, tout le monde nous fustige.

Je me renfrogne, car tout cela me tape sur le système.

— Oui, dit-il timidement.

Son regard dévie sur le paysage.

— Est-ce que tu vas bien ? Je vois à quel point cela te perturbe, m'inquiété-je pour lui.

Il inspire un bon coup, comme s'il s'apprêtait à me faire une révélation.

— Adie…

Sa voix s'est enrouée.

— Oui. Qu'y a-t-il ?

— Tu en sais plus que tu ne le laisses penser.

Ouch.

— Oui, mais le moment et le lieu ne sont pas les plus appropriés pour te raconter ce que je sais.

— J'en conviens, reconnaît-il.

Un silence s'installe entre nous.

— Tu n'as jamais eu le sentiment de ne pas appartenir à ton époque ?

Je suis étonnée par sa question, mais aussi par le changement de sujet.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demandé-je un éclaircissement.

— Je ne sais pas. J'ai l'impression de ne pas appartenir à ce monde et ça peut te sembler dingue, mais je ne me sens pas chez moi, me confie-t-il avec une pointe de tristesse. Je ne me sens pas à l'aise dans la société, je suis comme déconnecté. J'ai le sentiment que je n'ai rien en commun avec les gens autour de moi, excepté avec toi.

— Je ne suis pas sûre de te suivre.

— Par exemple, j'ai du mal avec la technologie. Je n'aime pas prendre

l'avion. Je suis plus en phase avec tout ce qui touche à la terre. Je préfère être au milieu de la nature, profiter de l'air pur. J'ai toujours aimé être à la campagne.

Qu'est-ce qu'il essaye de me dire ? Misère, pitié, non, faites que ce ne soit pas ce que je pense.

— Adie, je sens que nous avons une sorte de connexion, un lien nous unit. Je viens seulement de m'en rendre compte.

Je tente de me remémorer ma rencontre avec lui. Je peine à m'en rappeler, ma mémoire vrille. Il me semble que c'était par des amis en commun. Mais à quel moment ?

— Tu te souviens de notre rencontre ? le questionné-je pour tenter d'avoir une explication.

— C'était à une fête, dit-il sans grande conviction.

Je crois que lui aussi a un blanc.

— Tu as probablement raison, une force nous a sans doute réunis afin de rompre cette malédiction, qui sait ?

Un frisson me parcourt subitement la colonne vertébrale. Et si Gabriel était… Je veux bien être une réceptive, mais là, ce serait juste dingue.

— Nous devons nous rendre à la bibliothèque le plus vite possible, lancé-je.

— Oui, déjà pour essayer de déchiffrer l'énigme.

— Pas que. Nous devons en apprendre plus sur *Elle*, chuchoté-je, de peur de passer devant le *Magenmagot*[9].

— Je suis d'accord avec toi. Tu as fini de manger ?

— Oui, nous pouvons y aller.

Nous nous levons de concert et je saisis la main de Gabriel afin de quitter l'auberge.

Direction la bibliothèque…

Chapitre 17 : La bibliothèque

Adrienne

La *National Library of Scotland* se trouve sur George IV Bridge Street, à plusieurs minutes en moto de notre auberge. Elle est sacrément imposante, mais austère, je trouve, avec ses briques grises et ses grandes grilles qui l'entourent. D'après ce que je sais, elle a été édifiée au XVIIe siècle, donc il est fort probable qu'un indice se cache dans ce lieu.

Elle me rappelle celle du *Trinity College* à Dublin. À vrai dire, rien ne nous confirme que ce soit bien ici que se trouvent les prochaines pistes. Croisons les doigts.

— Par quoi on commence ? me demande Gabriel, enthousiaste.

— Pour être honnête, je n'en ai aucune idée. Dans tous les cas, nous devons prendre un billet pour y entrer.

Il opine de la tête et nous nous dirigeons à l'intérieur du bâtiment principal, vers le guichet.

— Bonjour. Pour visiter ou étudier ? me demande d'emblée la jeune femme qui tient la caisse.

— Je ne comprends pas ?

— Eh bien, vous pouvez soit vous rendre dans la partie historique afin de visiter les lieux, soit étudier dans le bâtiment qui se trouve à l'opposé. Dans tous les cas, la partie dédiée aux études est tout aussi belle à observer.

Je me tourne vers Gabriel pour avoir son avis.

— Les deux, indique-t-il.

J'acquiesce et la fille nous imprime nos tickets. Je règle même si Gabriel insiste pour payer.

— Et si on prenait un plan ? propose Gabriel.

— Oui, ça pourra peut-être nous aiguiller.

Gabriel en récupère un et nous l'observons un instant.

— Allons dans la partie universitaire, suggère-t-il. J'aimerais trouver des livres sur Elle. Toute la ville semble la connaître, ce qui suppose que son histoire doit bien être écrite quelque part.

— Bien vu. Étudions alors !

Nous sortons du bâtiment principal afin de rejoindre la Library, comme

indiqué sur le plan. Gabriel attrape ma main, le temps que nous arrivions à destination. Son geste me perturbe une seconde, car nous marchons comme si nous étions en couple. Je ne sais pas ce qu'il va advenir de nous après ce voyage. Ah, mais, suis-je bête, je meurs le mois prochain, pas la peine de se poser ce genre de question ! J'étouffe un rire.

Une fois à l'intérieur de ce bâtiment destiné aux études, nous nous dirigeons vers un autre accueil, tout en marbre couleur sable et immaculé. Cela détonne complètement avec la devanture. Je m'attendais sans doute à ce que tout soit en bois, mais il faut croire que non.

Nous nous présentons afin d'obtenir plus de renseignements. Un vieux monsieur s'adresse à nous en premier.

— Bonjour, désirez-vous étudier un domaine en particulier ?

Je nous regarde une seconde, on n'a pas franchement l'air d'étudiants venus pour travailler. On n'a même pas pris un ordinateur pour faire semblant.

— Les personnalités du XVIIe siècle ayant vécu à Édimbourg, demandé-je prudemment.

Pas envie qu'on nous expulse. Gabriel arque un sourcil avant de comprendre.

— Oui, exactement, renchérit-il.

— Prenez ce couloir, il mène à la salle circulaire. Puis montez au deuxième étage. Les noms sont par ordre alphabétique, nous indique-t-il, un brin suspect, tout de même.

Ne fais pas ta parano.

— Veillez à ne pas faire trop de bruit.

Nous suivons l'endroit indiqué et je reste sur mes gardes. Je m'attends à voir des gobelins sortir de nulle part, mais surtout, je m'inquiète de ce que nous pourrions trouver ici.

L'empire des mots donne la direction…

Nous arrivons en bas quand nous nous figeons. L'endroit est fascinant. La salle est en effet circulaire et sur plusieurs étages. De là où nous sommes, nous pouvons observer chaque balcon et toutes ses rangées de livres. En effet, il s'agit bien d'un empire. Je n'ai pas le temps d'admirer plus amplement cet endroit, car Gabriel se dirige tout de suite vers les escaliers afin de rejoindre le deuxième étage. Il monte les marches quatre à quatre et je le suis, un peu à la traîne. Il semble comme investi d'une quête. Je le vois se précipiter sur les étagères, comme s'il était à sa recherche. Je parcours moi aussi ce que je peux sur le sujet lorsqu'il s'arrête net.

— J'ai trouvé, chuchote-t-il.

— Quoi donc ?

— La dynastie Pennysworth.

Je lui intime de baisser d'un ton, au cas où. Il récupère le livre et nous nous installons l'un en face de l'autre à une table, excentrée, à l'abri des regards indiscrets. Je n'ai pas envie qu'on nous prenne à part, une nouvelle fois.

— Une dynastie, répété-je, étonnée.

Il tourne les pages à une vitesse folle. Je ne sais pas ce qu'il cherche, il ne s'attarde pas sur la table des matières.

— Non, c'est le nom d'un comte. Ce livre date de 1956 et raconte l'histoire de cette famille sous la forme d'une romance apparemment.

Original.

Je me lève pour voir s'il n'y en aurait pas d'autres sur les étagères, mais je ne trouve aucun ouvrage dessus. Assez surprenant, surtout si toute la ville connaît Elle. Enfin, étant donné que la moitié la méprise, normal qu'il n'y ait qu'un seul livre. La pauvre, elle ne méritait franchement pas ce qui lui est arrivé. Mais surtout, pourquoi sa renommée perdure-t-elle encore après tout ce temps ?

— Qui l'a écrit ?

Gabriel regarde la tranche et la quatrième de couverture.

— Étrange, le nom de l'auteur n'apparaît pas.

Alors là, pour le coup, c'est vraiment bizarre. Et si ce livre ne faisait pas partie de la bibliothèque ? Et si quelqu'un l'avait mis ici par hasard ?

Il parcourt les pages quand nous remarquons qu'il y a des images. Une en particulier nous interpelle. C'est un portrait de la famille Pennysworth. Une peinture à l'huile. *Elle* est au premier plan. Gabriel l'admire et passe doucement son index sur son visage, comme s'il la caressait avant de retourner le livre devant moi.

— La voilà, dit-il, le regard plein d'émotion.

Il le reprend et ne réagit pas, toujours autant fasciné par cette femme.

— Il y a une sorte de prologue, synopsis qui retrace les grandes lignes du livre, m'informe-t-il.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— D'après ce qu'il y est écrit, c'est la fille du Duc de Pennysworth, un noble du XVIIe siècle, ayant faire fortune dans la culture des terres. Sa famille possédait une grande partie d'Édimbourg.

Gabriel est concentré, ses yeux s'agitent dans les tous les sens.

— Il n'avait qu'une seule fille apparemment, du nom de *Elle,* continue-t-il.

— Et ?

— Ils étaient très proches des McClellan.

— Qui sont-ils ?

— Une famille qui possédait les terres voisines, plus au nord, près de la côte. Ils étaient sur le point de sceller une alliance qui allait permettre d'accroître leur pouvoir.

— Que s'est-il passé ensuite ?

Il fait défiler les pages quand nous nous figeons sur d'autres images. Le regard de Gabriel se pose sur moi, déformé par l'incrédulité. Je lui prends le livre des mains quand ce que j'observe ne me rassure pas. Je louche sur une photo de famille des McClellan et déglutis. C'est une peinture à l'huile dont les détails sont très précis, mais surtout troublants. Sur la légende, il est précisé où se trouve chaque membre. Le fils ressemble comme deux gouttes

d'eau à Gabriel. C'est bien pire que ça, c'est une reproduction à l'identique.

— C'est…

— Moi, lâche-t-il gravement.

— Il te ressemble.

— Non, c'est moi, me corrige-t-il. Regarde.

Il y est écrit le nom du fils : Gabriel McClellan, le fils aîné du Comte McClellan.

Mon cœur dégringole directement dans mon estomac.

Gabriel étudie chaque page avec attention à la recherche de je ne sais quoi quand il finit par aller immédiatement à la fin. À ma grande surprise, il y a un arbre généalogique. Il cligne plusieurs fois des yeux.

— Ce serait donc ton ancêtre ?

— Non, c'est bien moi, objecte-t-il.

Gabriel me montre la représentation de plus près.

— Je suis né le même jour que lui, Adie, ajoute-t-il, sonné par ce qu'il est en train de découvrir.

— Pire, tu t'appelles exactement comme lui, renchéris-je tout aussi perturbée que lui.

Comment est-ce possible ? C'est alors que je pense comprendre, j'ai la pièce manquante du puzzle.

— Qu'est-ce qu'il y a écrit d'autre ? l'interrogé-je, concernée.

— Qu'une tierce famille a voulu semer le trouble sur cette alliance.

— Qui donc ?

— Les Graham.

Ma tête tombe aussi dans mon estomac. Mes mains deviennent moites, mon pouls s'accélère, il va falloir que je prenne l'air.

— Dis-moi la vérité, Adrienne. Qu'est-ce que tu connais réellement sur Elle ?

— Qu'est-ce qu'on sait de cette alliance ? éludé-je.

— L'alliance ne s'est jamais faite, car Elle est morte de chagrin, à vingt-trois ans, un vingt-trois juin, comme…

Ses yeux bleus me transpercent.

— PARLE-MOI, ADRIENNE !

Il tape tellement fort du poing sur la table que son geste me fait sursauter.

Toute la salle commence maintenant à nous épier.

— Très bien, chuchoté-je. D'après ce que je sais, ma famille…

Ses yeux s'assombrissent, son regard se fait insistant, j'hésite un instant… avant de tout lui déblatérer.

— Du moins, mes ancêtres, ce sont les Graham. Je suis une descendante de cette famille.

— Quoi ? crie-t-il.

Je lui fais signe de redescendre d'un ton.

— Oui, mais je l'ai appris récemment.

Environ quarante-huit heures.

— Ma mère me l'a dit dimanche, ajouté-je pour calmer le brouillard qui menace dans son regard.

— Je ne comprends rien.

— Pour faire simple, mes ancêtres ont été maudits parce qu'ils ont séparé un couple qui s'aimait.

Je préfère ne pas m'inclure.

— Cette malédiction perdure depuis des siècles maintenant.

— Donc, c'est à cause de ça que tu es maudite, conclut-il.

— Oui, la punition, c'est que je dois mourir, admets-je froidement.

Mais avant, il fallait que je sois amnésique.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai rencontré l'amour de ma vie, j'en paye donc les conséquences. Et c'est logique, pourquoi aurais-je le droit de vivre le grand amour, sachant que mes ancêtres ont détruit celui de quelqu'un d'autre ? C'est le juste retour des choses.

Son regard insistant me pousse à continuer.

— Mais ce n'est pas tout, poursuis-je. Le couple que les Graham ont séparé… Enfin, la fille c'est Elle, et je mets ma main au feu que l'homme qu'elle aime, c'est toi.

Gabriel se fige. Il ne me quitte pas des yeux, il me jauge sans rien dire, ce qui commence à devenir pesant.

— Comment tu sais tout ça ?

Je sens une pointe d'animosité.

— La lettre que ma grande-cousine m'a laissée avant de mourir.

— Elle est morte ? s'étrangle-t-il.

— Longue histoire. Ce serait trop compliqué à t'expliquer, le supplié-je de ne pas m'obliger à tout lui raconter depuis le début.

— En quoi consiste cette malédiction ? demande-t-il, très concerné.

— Nous sommes vouées à vivre sans amour, ou du moins à nous en éloigner si nous devions le trouver. Si la lignée venait à rompre cette règle, alors toutes les femmes seraient condamnées à mourir.

Je m'interromps avant de reprendre :

— Je porte la malédiction en moi, mais je l'ai aussi déclenchée. Mon temps est compté. La prochaine est ma mère, la suivante c'est moi.

Il se passe la main dans les cheveux, mais je n'arrive pas à décoder ce qu'il pense. Moitié perplexe, moitié je ne sais pas quoi.

— Tu as donc enfreint cette règle si j'ai bien tout suivi.

— Oui, mais je ne le savais pas. Et en plus de mourir, j'ai oublié l'homme de ma vie. Pour rompre la malédiction, je dois me souvenir de lui.

— « *Se souvenir, c'est la clé* », le poème, cite-t-il à juste titre.

— Oui, si j'arrive à me souvenir de lui, ou du moins de son prénom, je romps la malédiction. Enfin, c'est ce que je suppose. Mais je dois avouer que je n'avais pas prévu que tu sois dans l'équation.

Pour le revoir, tu dois me le ramener… Et si…

— Merci de ton honnêteté.

— Tu m'en veux ? m'inquiété-je.

— Bien sûr que non. Cette situation est hors du commun, je ne peux rien te reprocher, ni même t'en vouloir. Toutefois, rêver d'Elle cette nuit m'a vraiment perturbé. Elle me disait de venir la retrouver.

Je rêve de *lui* comme il rêve d'*elle*. Et si nous étions le portail d'entrée de l'autre. OK, je crois aussi aux univers parallèles et au *multiverse*.

— Elle essaye de t'envoyer un message ou un truc dans le genre ?

— Je ne sais pas, mais la connexion est bien réelle.

— Tu viendrais du passé ?

— Est-ce que tu crois à l'impossible ? me demande-t-il.

Au moment où il prononce cette phrase, toute ma colonne vertébrale tremble. Sa question me donne la réponse.

— Oui, affirmé-je. Elle t'aurait envoyé dans une autre époque ?

— Je n'en sais rien, Adie.

— Tu es peut-être une sorte de réincarnation, supposé-je.

À moins que ce ne soit lui, l'homme qu'elle ait aimé.

— Nous pouvons émettre des milliers d'hypothèses, reconnais-je.

Un fait remonte tout de suite à la surface. Le cadre chez Jeanine… La photo… elle a été prise dans le passé… Ce cliché est tout aussi énigmatique que mon brun ténébreux. Et si *Lui* avait été renvoyé dans le passé et Gabriel dans le futur. Nos deux amours se seraient donc télescopés. Voici une théorie farfelue, complètement dingue. Oh et puis, après tout, nous ne sommes plus à ça près.

— Maintenant que nous en savons un peu plus, nous devons chercher ce que le poème veut dire.

— La curiosité donne la solution, précisé-je en pointant le livre. Nous avons fait preuve de curiosité et nous avons, semble-t-il, quelques réponses.

— Non, je pense que c'est autre chose, objecte-t-il. Il faut examiner chaque recoin de la bibliothèque. La statue est plus ancienne que ce livre, la réponse se trouve donc dans cette pièce, qui a été construite durant le même siècle.

— Bien observé. Je vais prendre les pages du bouquin en photo, on ne sait jamais.

— On pourrait l'emprunter, on aurait tout le loisir de l'étudier, propose-t-il.

J'acquiesce.

Nous redescendons et je me renseigne pour connaître les modalités d'emprunt. Le bibliothécaire, me lance un regard hargneux, plein de haine lorsqu'il voit le titre. Décidément, *Elle* n'a vraiment pas bonne presse. Il accepte que nous le prenions, moyennant une caution de 100 £. Rien que ça ! Je trouve ça totalement exagéré, mais laisse l'empreinte de ma carte bancaire avant de le planquer dans mon *totebag*.

Je retrouve Gabriel, qui est au rez-de-chaussée. Il est posté en plein centre de la pièce et observe chaque détail. Excepté des étagères de livres et des tables pour étudier, je ne vois pas grand-chose.

— Par quoi on commence ?

Les étudiants nous jaugent une seconde avant de se replonger dans leurs bouquins. Il vaut mieux rester discrets, car on va vite se faire repérer. Si on fait se choper la main dans le sac, au vu de ce qu'il contient, on risque de se prendre une beuglante{10}.

— J'ai une petite idée.

Je récupère mon téléphone pour faire des photos des lieux, histoire de passer pour une touriste émerveillée. Je prends des clichés de Gabriel, du moins je fais semblant. Ce sont les colonnes, les balcons que je vise et chaque détail de cette pièce originale. Même le sol y passe aussi. Je décide de faire une vidéo, histoire d'immortaliser au maximum quand je vise le plafond. Je m'arrête net, mes bras qui étaient en l'air, m'en tombent, mon téléphone dans les mains. Sur le plafond, qui se trouve à une dizaine de mètres, est peinte une immense clé. Je ne l'avais pas remarqué à notre arrivée. Elle le recouvre sur tout le diamètre. Je touche le bras de Gabriel pour la lui montrer. Il lève la tête et nous fixons en même temps cette représentation.

— Allons-y.

Nous montons rapidement les escaliers pour aller au septième étage de la bibliothèque. Une fois tout en haut, nous avons un meilleur angle pour l'étudier de plus près. C'est une fresque représentant une imposante clé de couleur ocre, sur un fond bleu, accompagnée de nuages et d'anges. Elle sépare le paysage en deux. Elle a de faux airs de Chapelle Sixtine. Je suis en admiration devant la finesse de ce paysage original.

— Regarde ça.

Gabriel me montre le cartel explicatif de cette huile sur bois. Huile sur bois ? On dirait qu'elle est peinte sur du marbre. Remarque de là où je me trouve, impossible de vérifier le support. Il est précisé que le peintre qui en est à l'origine est anonyme. Ben voyons ! Cela nous avance bien ! En revanche, elle a un titre.

— *Se souvenir est la clé*, dit Gabriel à voix haute.

— Bingo !

— Adie, ce n'est pas le titre de l'œuvre, c'est une citation de la personne qui a écrit le texte ici.

Je lis attentivement les explications.

— Elle est d'Archibald Boyle, un poète écossais. Il en est à l'origine, du moins, il a décidé de donner un nom à cette œuvre après en avoir fait une étude approfondie afin de percer les mystères de cette représentation.

Je fais une recherche rapide sur Internet.

— Gabriel, Archibald Boyle est vivant. Il a écrit ce texte il y a quarante ans.

— Il vit à Édimbourg ? s'enquiert-il.

— C'est même plus que ça. Il a un musée à son nom. Il est à trois heures de route par contre. Il jouxte un immense manoir avec des jardins.

— Nous devons nous y rendre.

J'acquiesce d'un signe de tête.

— Mais avant, nous devons repasser par l'auberge pour récupérer nos affaires.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas réservé de nuit supplémentaire et que je n'ai foncièrement pas envie de rester là-bas. Trop de mauvaises ondes. Et comme tu viens de le préciser, le musée est à trois heures de route, autant se rapprocher. Optimisons le temps de trajet.

Je jette un œil à ma montre.

— Nous sommes dans les temps, lancé-je.

— Pour faire quoi ?

— Le *check-out* à l'auberge. Nous devons rendre les clés avant treize heures.

— Ah oui, effectivement.

Nous partons rapidement de la bibliothèque, excités de cette découverte.

Trente minutes plus tard, nous revoilà à l'auberge.

Une fois devant notre chambre, je remarque que la porte est entrouverte. Gabriel m'intime de rester en retrait et part en éclaireur.

— On a oublié de fermer ? l'interrogé-je.

— Pas que je sache.

Il ouvre, prudent, quand je découvre qu'elle est complètement saccagée. La bouteille de vin est en mille morceaux, il y a des taches rouges partout, les rideaux ont été arrachés, les matelas retournés. Je suis horrifiée, mais remarque que nos affaires sont encore là.

— Qui a bien pu faire ça ? s'enquiert Gabriel, inquiet.

— Je ne sais pas, mais pour moi, ce n'est pas un cambriolage, mais un avertissement, on n'est clairement pas les bienvenus.

— Tu crois ?

— On enquête sur Elle et ça ne plaît pas, lui assuré-je.

— On ne reste pas une minute de plus ici, rétorque-t-il, les yeux remplis de colère.

— Si j'avais su, j'aurais accepté de dormir à la belle étoile dès le départ, cela nous aurait évité tous ces désagréments, ironisé-je.

Gabriel paraît dubitatif.

— Une prochaine fois, Adie, quand il fera moins froid. Il faut se trouver un endroit.

Rien que d'y penser, j'en ai chaud, mais aussi froid. Dormir à la belle étoile, oui, mais sur une plage.

— Je pense que nous devons nous éloigner d'Édimbourg, suggéré-je.

— Archibald habite dans le nord. Nous n'avons qu'à trouver un hébergement dans cette zone, comme je te l'ai suggéré. Il doit bien y avoir un hôtel ou quelque chose dans le genre.

— Oui, faisons ça. On devrait pouvoir tenir une journée supplémentaire avec nos vêtements.

Je me rends compte que nous n'avons toujours pas récupéré nos affaires à notre premier hôtel. Tant pis, je n'ose plus y retourner, de peur de nous faire trucider. J'ai assez de sous-vêtements pour tenir encore plusieurs jours.

Gabriel me fait signe de rester devant la porte et prend nos effets. Je dois avoir une mine affreuse sans toute ma panoplie de maquillage.

— Nous devions quitter l'hôtel pour treize heures ? me demande-t-il de confirmer.

— Oui, pourquoi ?

— Nous sommes encore dans les temps, fait-il remarquer.

— Certes, mais ils ont une drôle de façon de nous expulser, alors, ironisé-je.

— Partons d'ici.

Je laisse la clé sur la porte et nous quittons cet endroit sans nous retourner. Je ne dis pas au revoir à l'aubergiste lorsque nous partons. Elle ne me calcule pas en retour.

Nous prenons la route pour nous diriger vers le musée. Il est l'heure du déjeuner, mais j'avoue que tout cela m'a coupé l'appétit. Je ne sais pas ce que cette journée va encore nous réserver.

Chapitre 18 : Le livre

Adrienne

Gabriel et moi décidons de nous arrêter afin de faire une pause. Il est désormais quinze heures et la route m'a ouvert l'appétit, je suis affamée. Nous nous arrêtons sur une petite aire de repos après plusieurs pauses. Je ne compte plus le nombre d'espressos que j'ai bus.

Il y a une supérette près de la station-service où l'on peut se poser. Gabriel et moi faisons nos achats et nous asseyons à une petite table, l'un en face de l'autre. Je mange un sandwich au thon et lui au poulet.

— Le musée est à encore une heure de route, m'indique-t-il.

— Et il ferme à dix-sept heures, ajouté-je, pessimiste. Ça risque d'être juste, surtout que la dernière admission est trente minutes avant.

— Tu veux y aller demain ?

— Ce serait préférable, même si je sais que tu crèves d'envie de t'y rendre maintenant.

— C'était si évident que ça ?

— Je suis psychologue comportementaliste, alors oui. C'est facile de lire en toi même si, parfois, tu arrives à brouiller les pistes, enfin, ce n'est jamais intentionnel, car tu restes peu expressif.

Il fronce le nez avant d'arquer un sourcil. On dirait que ça l'étonne.

— Bon, bougonne-t-il.

Je pose ma main sur son bras.

— Ne fais pas cette tête, c'est moi qui meurs le mois prochain, pas toi, dis-je pour détendre l'atmosphère.

Un petit sourire discret apparaît sur son visage.

— Pardonne-moi, c'est juste que j'aimerais en savoir plus.

— On a le livre pour ça. C'est un début de piste.

Son visage s'illumine.

Gabriel

Adrienne me remet le livre. Au moment où je le prends dans mes mains, des flashs m'assaillent. Je vois Elle dans un jardin et la fais tourner sur elle-même.

Je sursaute tellement l'image est saisissante au point où je lâche le bouquin.

— Gabriel ?

— Je l'ai ressentie, je l'ai vue…

— Elle ?

— Oui, confirmé-je. Nous nous rapprochons…

Je ne perds pas de temps à analyser la réaction d'Adie et feuillette le livre sur la Dynastie Pennysworth. Je fais défiler les pages avant de m'attarder sur la quatrième de couverture. Je n'y avais pas fait attention lorsque nous étions à la bibliothèque, trop absorbé par ce que je lisais. C'est la première fois que je vois ça. Au lieu d'y avoir inscrit un résumé, il y a un poème. Je trouve ça incroyablement original.

Pour se souvenir, il faut faire preuve de rédemption
Pour réparer ce qui a été brisé, il faut un grand cœur
Un acte désintéressé suffit à tout pardonner

Je suis sonné par ce que je suis en train de lire. Tout ça n'a pas de sens, pourtant je sens qu'*Elle* a ouvert la voie. Elle nous a en quelque sorte donné la clé pour rompre le sort. Je donne le livre à Adie pour qu'elle l'étudie. Elle se gratte la tête.

— Je pense que je viens de comprendre quelque chose d'important.

— Quoi donc ?

— Je sais comment rompre cette malédiction, annonce-t-elle gravement.

— Réellement ? lancé-je, plein d'espoir.

— Comme je le soupçonne, je pense que me souvenir n'est pas ce qui permet de déjouer le sort. Il faut faire preuve de rédemption, autrement dit, et c'est logique, je dois réparer ce qui a été brisé. Dans le poème, il est écrit que je dois le ramener.

— Tu dois ramener quoi à qui ?

— Je dois me faire pardonner en te ramenant à Elle. Je dois vous réunir. C'est un acte désintéressé, car je te fais passer en premier. Tout ça a du sens, je dois faire en sorte que tu la retrouves. Une fois réparé, c'est à ce moment-là que je me souviendrai et qu'il réapparaîtra, enfin je crois.

— Tu veux dire que ?

— Il faut localiser sa tombe, j'en ai bien peur, déclare-t-elle sérieusement.

Adrienne

Le visage de Gabriel se ferme en un éclair, car il prend la mesure de ce que je viens de lui annoncer. Il interroge son téléphone et je comprends tout de suite ce qu'il cherche à faire. Je fais de même, cependant rien n'y fait, aucune trace de la sépulture de Lady Elle.

— Tu as trouvé ? me demande-t-il.

— Non, il n'y a rien dans les résultats de recherche.

On va me raccrocher au nez si j'appelle tous les cimetières et que je demande : *« Est-ce que Lady Elle Pennysworth repose chez vous ?... Allô ?*

— La nuit va bientôt tomber et on doit trouver un endroit pour dormir.

— Tu as raison, autant nous rapprocher du musée. Ça te dérange si on y va maintenant ?

Je sais que mon temps est compté, comme celui de ma mère, mais je ne le sens pas vraiment. Je ne sais pas pourquoi. Je devrais être aussi enthousiaste que lui, pourtant quelque chose m'en empêche. Je lui montre ma désapprobation en inspirant profondément.

— On peut déjà voir à quoi ressemble le musée, ça sera toujours du temps de gagné pour demain, ajoute-t-il face à mon refus implicite.

Je m'en veux de ne pas lui faire ce plaisir, mais je suis fatiguée. Trop d'émotions à gérer. Trop d'indices à assimiler. Et *Elle* que nous devons retrouver.

— D'accord, mais considère cela comme une faveur.

— Merci, Adie.

Il pose un doux baiser sur ma joue et nous reprenons la route.

Chapitre 19 : Le cottage

Adrienne

Nous avons roulé pratiquement une heure avant d'atterrir dans la ville de Bringhton. Nous sommes dans l'arrière-pays, dans la campagne d'Édimbourg. Le temps s'est nettement rafraîchi. Pas une once de soleil depuis que nous sommes arrivés ici.

Nous voilà devant le domaine qui est immense. Mes yeux s'agitent dans tous les sens face à la richesse architecturale de ce bâtiment. Des colonnes, des gargouilles, des vitraux et d'immenses fenêtres. Ce manoir est une sorte de mélange entre l'Arc de Triomphe, le Panthéon et Notre-Dame.

Gabriel coupe le moteur et nous descendons de sa moto. Le musée Boyle ferme dans quelques minutes. Plus je l'observe, plus il me donne la chair de poule. J'ai un drôle de pressentiment. Des ondes négatives s'échappent de partout et me transpercent.

— Tu penses que nous devrions revenir demain ? s'enquiert-il.

— Ça ne sert à rien d'y aller pour ne rester que quelques minutes. Qui sait ce que nous allons découvrir ? Et pour être honnête, je suis fatiguée, j'ai besoin de me reposer.

Gabriel caresse ma joue et me sonde.

— Excuse-moi, Adie, je ne fais pas assez attention à toi.

— Non, je t'en prie. Je suis mourante, c'est juste des symptômes courants.

Nous nous mettons à rire. Il est seize heures vingt-deux et je n'ai qu'une envie, passer une bonne nuit de sommeil et pourquoi pas en sa compagnie, je dois dire. Oui, bon, autant profiter de la vie ! Je reconnais, l'excuse est facile.

— Nous devrions trouver un hôtel.

— Oui, j'avoue que ça m'était sorti de la tête.

Gabriel tape sur son téléphone. C'est un iPhone 5. En effet, il n'aime pas la technologie.

J'ai de la chance, ce n'est pas un 3310[11].

— Il y a un truc sympa, pas trop loin, me dit-il en me montrant son téléphone.

Je regarde de plus près avant de lancer :

— Après l'Auberge des romantiques, *le cottage des amoureux*, ça promet.

— Qu'en dis-tu ? se soucie-t-il.

— Il a l'air sympa et il est dans les environs.

— On doit reprendre la route, c'est à dix minutes, précise-t-il.

— Tu sais à quel point j'aime m'accrocher à toi.

Je lui fais un petit clin d'œil plein de sous-entendus avant qu'on ne reparte sur sa moto.

Une fois devant le cottage, je me sens tout de suite mieux. Je ne sais pas si c'est dû à la mer, mais mon état s'améliore. Nous passons la porte de cet endroit plutôt atypique, je dois dire. Une clochette retentit et une dame de petite taille se précipite pour nous accueillir. Ses cheveux sont bruns et tout lisses. Elle semble avoir une soixantaine d'années.

— Bonsoir, nous salue-t-elle chaleureusement.

Elle louche une seconde sur Gabriel avant de se figer.

— Bonté divine ! Mais vous ressemblez…, s'écrie-t-elle avant de ne pas parvenir à finir sa phrase.

Pitié, je n'ai pas encore envie de changer d'hôtel !

— À Tom Cruise, lui signifié-je tout de suite.

Gabriel s'esclaffe tandis qu'elle nous jette un regard interrogateur.

— En très jeune et avec les cheveux un peu plus longs, ajouté-je.

Dans sa période *Mission Impossible 2*.

Elle plisse les deux yeux en sa direction.

— Euh, oui, sans doute, bégaie-t-elle. En quoi puis-je vous aider ?

— Pouvons-nous passer la nuit ici ? Avez-vous de la place ?

— Bien sûr, suivez-moi.

Elle nous conduit à la réception où je nous enregistre. Tous les murs sont recouverts d'une jolie tapisserie. Ce sont des carreaux aux motifs floraux et chauds. Du rouge, du jaune, du orange. C'est très beau. La moquette est rouge, ce qui s'harmonise parfaitement. Il y a des lampes à huile posées sur chaque table basse de la salle à manger. Ce décor est idéal pour se reposer et décompresser. Cet endroit détonne avec le côté austère de l'auberge, et le style impersonnel de l'hôtel. Je m'y sens tout de suite à l'aise. Je pourrais y rester des heures à contempler le paysage tellement il est inspirant. Faites qu'on y séjourne plus de deux nuits ! Marre de vagabonder !

Je cherche Gabriel quand je le vois qui s'attarde sur des portraits qui se trouvent à l'entrée. Je pars à sa rencontre et laisse la réceptionniste en plan.

— Tout va bien ? lui demandé-je.

— Je suis chez moi ici.

— Comment ça ?

— Mate ce cliché, dit-il en le pointant du doigt.

J'écarquille les yeux lorsque je reconnais la photo. C'est celle du livre et plus précisément celle du Clan McClellan. Gabriel est là, sous nos yeux.

— C'est...

— Moi, finit-il ma phrase.

— Elle t'a reconnu, j'en suis sûre, chuchoté-je.

— Oui, c'est évident. Je ne sais pas pourquoi, je me suis tout de suite senti connecté au moment où nous avons mis les pieds ici, me confie-t-il.

— Ça ne fait aucun doute. Il y a de bonnes énergies ici.

Il inspire profondément et je retourne à la réception pour récupérer la clé de notre chambre tandis que Gabriel continue son exploration.

— Excusez-moi, m'adressé-je à la femme, je suis allée voir ce que faisait mon ami.

— Ne vous en faites pas pour ça, notre hôtel attise toutes les curiosités. Je vous recommande notre restaurant pour dîner, suggère-t-elle.

— Merci, dis-je poliment.

— Il est excellent, ajoute-t-elle avec un petit clin d'œil.

— C'est bien noté.

— Notre plat du jour est vraiment divin, c'est une spécialité de la région.

— Je vais m'attarder sur le menu alors.

Son insistance me laisse perplexe. Certes, c'est une très bonne commerciale et elle veut faire marcher son affaire, mais je sens qu'il y a autre chose. C'est une invitation déguisée.

Je la remercie et quitte la réception avec Gabriel pour découvrir notre chambre. Elle est grande, spacieuse et chaleureuse, dans les tons de bleu marine et de blanc. Parfaite pour notre prochaine nuit !

— Que dis-tu de dîner ici ce soir ? me propose Gabriel.

— J'allais justement te le suggérer.

— Ça t'ennuie si je t'abandonne ?

Je crois qu'il est perdu.

— Non, du tout, fais ce que tu dois faire, le rassuré-je.

— Je pense que je vais faire un tour pour m'aérer.

Il vient de passer plusieurs heures sur sa moto et il a besoin d'air ? Bon, je ne vais pas le contredire, il a surtout besoin de comprendre ce qui lui arrive.

— Je ne bouge pas d'ici, lancé-je simplement.

Il prend mon visage en coupe et pose un baiser rapide sur mon front avant de quitter mon champ de vision. Il doit assimiler tout ce qui est en train de se passer et je ne peux pas le blâmer.

Gabriel

Il fallait que je mette de la distance, que je me retrouve avec moi-même, que j'évacue tout ce que j'ai appris en si peu de temps. J'aimerais bien reprendre ma moto, mais je préfère marcher près de la falaise. La nuit est déjà tombée. L'air est froid et la lune est pleine. Qui est réellement Elle ? Je m'interroge. Est-ce que nous étions amoureux ? Je dois avouer que je n'ai jamais eu de relations sérieuses, uniquement des aventures d'un soir. C'est la première fois que mon cœur bat autant pour une femme, une femme que je ne connais pas. Tout cela est impossible, irréel.

Je ne sais plus où j'en suis, j'aimerais me souvenir, car je suis sûr que cela

donnerait un but à ma vie. La théorie d'Adie tient la route, je suis peut-être une sorte de réincarnation. Ou alors, j'ai été envoyé dans le futur, ce qui expliquerait beaucoup de choses, comme pourquoi je ne suis pas tout à fait à l'aise dans cette époque, pourquoi je sens que quelque chose cloche depuis que je suis tout petit.

Rien de tout cela n'est rationnel, c'est complètement dingue. Pourtant, cela a du sens pour moi. Personne ne sait comment j'ai atterri là. De plus, mes parents biologiques n'ont jamais cherché à prendre contact avec moi, comme s'ils n'avaient jamais existé. Tout ça m'angoisse, me terrifie et m'excite à la fois.

Adie est une femme merveilleuse et j'espère qu'elle parviendra à se souvenir de celui qu'elle a aimé. Je passe ma main dans mes cheveux et observe les vagues obscures un instant. Je m'accroupis, m'installe à même la pierre et ferme les yeux.

J'inspire profondément lorsque l'odeur du lilas me chatouille les narines, pourtant il n'y en a pas autour de moi. Je rouvre les paupières pour en être sûr.

— Elle, dis-je à voix haute.

Est-ce que les âmes sœurs peuvent traverser le temps ? Si je l'ai perdue dans une autre vie, puis-je la revoir dans celle-ci ? Est-il possible de pouvoir se retrouver à nouveau malgré les années qui nous ont séparés ? L'amour transcende-t-il tout ?

Beaucoup de questions auxquelles j'aimerais avoir une réponse.

Je ferme les paupières et me focalise sur elle. Son sourire m'apparaît. Ses yeux bleus me saluent chaleureusement, son parfum m'enivre intensément. Tout se débloque en un instant, je laisse un sentiment inconnu déferler en moi, je l'accueille à bras ouverts. C'est comme si j'étais envahi d'un amour inconditionnel pour… *Elle.*

Adrienne

Après avoir pris une bonne douche et m'être changée, je retrouve Gabriel au restaurant. Je descends les quelques marches qui mènent à la terrasse lorsque la musique *Falling into you* de Céline Dion retentit. Tout s'arrête autour de moi. Les flashs sont tellement puissants que je m'immobilise sur la dernière. Je le vois *Lui*, je nous vois *nous*, notre histoire.

I see us inside of each other…

Je me remémore notre première rencontre, dans cette librairie, tout près de Notre-Dame, un jour de pluie.

Il m'avait conseillé un livre puis me l'avait offert. Je fus touchée par son geste. Mais ce que je n'avais pas prévu, c'était qu'il écrive son numéro de téléphone à l'intérieur. Cela pouvait sembler dingue, mais je lui ai écrit en retour, pour le remercier en premier, mais surtout parce que j'avais terriblement envie de le revoir.

I'm falling into you, this dream could come true…

Notre premier baiser, en plein après-midi, me revient en pleine figure… Sa passion, son intensité, son désir… Mais pas que… Ses attentions, sa gentillesse, sa bienveillance à mon égard… Je n'avais jamais ressenti ça auparavant, avoir l'impression d'être comprise en un éclair…

And it feels so good, Falling into you…

Mon âme sœur… *Lui*… Je n'ai jamais autant aimé avant lui. Son prénom est la seule chose qui me manque pour compléter le puzzle…

Catch me, don't let me drop… Love me, don't ever stop…

— Adrienne ?

Je reviens sur Terre au moment où je me retrouve face à Gabriel.

— Oui ? dis-je simplement, tentant de reprendre mes esprits.

Pourquoi cette chanson de Céline Dion a-t-elle provoqué ce souvenir ?

Probablement parce que je suis tombée…

— Tu vas bien, tu étais comme absente ?

— Ça se pourrait, mais tout va bien.

Il me jauge, attentif.

— Tu es sublime ce soir, me complimente-t-il.

Il semble plus apaisé, moins anxieux. Il a certainement dû faire un tour à moto.

— Merci, mais j'ai juste mis un pantalon noir et une blouse à fleurs, je suis loin de la robe bleue de mon anniversaire.

Il émet un petit rire.

— Cette soirée était mémorable.

Oh que oui…

— J'ai le sentiment que c'était il y a dix ans.

— C'était peut-être le cas, qui sait ? me taquine-t-il.

Cette pause lui a fait du bien. C'est un Gabriel plus vaillant que jamais qui se tient en face de moi. La détermination a pris le dessus sur sa confusion.

Nous examinons la carte et optons chacun pour le menu du soir. Nous choisissons tous les deux le velouté de légumes en entrée et l'agneau confit en plat. Je diffère pour le dessert en prenant la poire au chocolat tandis qu'il se décide pour une salade de fruits.

— À quoi tu penses ? sondé-je Gabriel.

— À mon existence.

— Comment ça ?

— Je pense que c'est effectivement moi sur le portrait, j'en suis intimement persuadé.

— Mais comment tu serais arrivé en 2023 ? Enfin, plutôt en 1993 ou en je ne sais plus quelle année.

Une machine à remonter le temps est la première chose qui me vient à l'esprit. Quelqu'un l'aurait-il mis dans une DeLorean[12] volante ? Hypothèse intéressante.

— Aucune idée. Dans la liste des théories farfelues, on peut imaginer que j'aie sans doute quitté l'Écosse pour me retrouver en France, relate-t-il.

— Tu es déjà venu ici ?

— Non, c'est la première fois. J'ai voyagé, mais je ne sais pas comment te l'expliquer, j'avais toujours le mal du pays. Je sentais que quelque chose me manquait. Mais dès que je revenais en France, ça ne s'arrangeait pas pour autant.

— Tu avais le mal du mauvais pays.

— Probablement, mais je n'ai pas songé à venir à Édimbourg avant que tu ne me le proposes.

— Que tu t'incrustes, tu veux dire ? rectifié-je, ce qui le fait rire.

Je me demande s'il n'a pas été envoyé auprès de moi, car je suis la seule à pouvoir rompre le charme.

— Nous étions faits pour nous retrouver. Si je suis l'élue, alors je dois pouvoir être capable de briser cette malédiction, cela a du sens.

— Tu ne te prendrais pas pour Harry Potter là ? s'amuse-t-il.

J'éclate de rire.

— Et qu'est-ce qui te lie à Elle ? Je veux dire, pourquoi toi ? Quel est le lien qui vous unit ?

— Nous sommes nées le même jour, autrement dit le vingt-trois juin, et nous avions vingt-deux ans lorsque nous avons rencontré l'amour de notre vie, mais surtout, elle est morte le jour de ses vingt-trois ans, l'âge que j'ai maintenant. C'est pour ça qu'elle m'apparaît aujourd'hui. C'est peut-être mince, mais j'y crois.

— Cette hypothèse est plausible, avoue-t-il.

— Dans tous les cas, si je veux me souvenir, je dois te ramener à Elle.

Son visage se ferme tout de suite. Ce n'est pas comme si j'organisais un rendez-vous galant entre les deux, je dois l'emmener sur sa tombe. Plus glauque, tu meurs.

— Tu as des indices sur ton grand amour ? m'interroge-t-il. Enfin, sur son identité ?

Je ne peux m'empêcher de rougir.

— Non, je n'en ai aucune idée, mais je commence à avoir des bribes de souvenirs, il m'apparaît toujours au bon moment, je dois dire.

— Tu l'as vu ? s'étonne-t-il.

— Pour être honnête, il a fait une apparition le jour de mon anniversaire.

Il arque un sourcil. Alors, oui, il est même venu me saluer lorsque nous étions dans le même lit, mais chut, il ne faut le pas dire.

— Longue histoire, dis-je, gênée. En tout cas, cela a permis d'ouvrir une sorte de portail cosmique, une porte d'entrée pour rompre cette malédiction. Mes similitudes avec Elle en sont la preuve. Nous sommes liées, un peu comme Harry Potter et Voldemort.

Je le reconnais, je me prends bien pour Harry Potter. En revanche, Gabriel n'a pas l'air ravi.

— Oui, bon, désolée, je ne voulais pas comparer Elle à tu sais qui, lui assuré-je.

Son petit sourire me rassure.

— Tu as un cœur énorme, Adrienne, tu es la femme de la situation.

Son compliment me fait chaud au cœur, littéralement

— Je l'espère, pourvu que le musée nous donne plus d'indices.

On nous apporte le velouté de légumes dont l'odeur me transporte dans une nouvelle dimension culinaire. À la première cuillère, je découvre un fond de carotte, de châtaignes et d'oignons. C'est un délice. Je l'aspire à grande vitesse alors que je devrais le savourer, mais je ne peux m'en empêcher, je suis affamée.

— Ralentis, sinon tu vas t'étouffer.

Je manque de recracher ma cuillerée.

— Tu vois, rigole-t-il.

— Oui, je vais ralentir. Quel est le plan pour demain ?

— Il faut aller à la résidence du poète et s'entretenir avec lui peut-être ? suggère-t-il.

— Facile à dire.

Je jette un œil à la responsable du cottage. Comme je m'en doutais, elle nous observe du coin de l'œil, mais reste cependant discrète. Je sens qu'elle se pose plein de questions sur nous, alors qu'elle a les réponses. Autant aller directement à la pêche aux infos. Je lui fais signe de venir nous retrouver. Elle rapplique sans se faire prier.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'enquiert Gabriel.

— Un coup de poker.

Elle se poste devant notre table.

— Bonsoir, que puis-je faire pour vous ?

— Nous parler de Lady Elle Pennysworth pour commencer.

Elle ne vacille pas, ce qui est bon signe.

— Vous êtes sûre de le vouloir ?

— Venez vous asseoir, lui intime gentiment Gabriel.

Il se lève et prend la chaise qui se trouve sur la table d'à côté. Elle s'assied et carre bien ses épaules. C'est le moment des révélations.

— Je ne sais pas si je vous serai d'une très grande aide.

— Nous devons en apprendre le plus possible sur elle. Vous l'avez reconnu, n'est-ce pas ?

Je lui montre d'un signe de tête l'homme qui me tient compagnie pour la soirée.

— Votre prénom est Gabriel, je suppose.

Ses mots me clouent sur place.

— Oui, affirme-t-il.

— Enchantée. Je m'appelle Martha.

Elle pose tout doucement sa main sur la sienne, le regard compatissant, comme si elle le connaissait depuis longtemps.

— Avez-vous une idée de l'origine de votre prénom ? lui demande-t-elle.

Sa question est intéressante.

— Non du tout, dit-il en secouant la tête. Je sais juste que mes parents l'ont toujours aimé.

— Il n'y a jamais de hasard ou de coïncidence, porter le même prénom que lui est un signe.

— En quoi ? De qui parlez-vous ?

— Je vais vous expliquer, dit-elle avec beaucoup de sincérité.

Martha est une personne extrêmement touchante et sa bienveillance illumine le cottage.

— Nous avons été littéralement chassés d'Édimbourg à cause de Lady Elle. Pouvez-vous nous dire pourquoi ?

— *Elle* était une charmante jeune femme, appréciée de tous, empathique, sensible, elle vivait son amour au grand jour. Elle chantait le bonheur, la joie, la vie, puis un jour…

Elle se tut brusquement, submergée par l'émotion.

— Continuez, lance doucement Gabriel pour ne pas la brusquer.

— Une famille mauvaise ne voyait pas son union avec le fils McClellan d'un bon œil.

— Ils allaient se marier ? demande-t-il, triste.

— Oui, leur alliance allait être célébrée, mais tout a été fait pour que cela ne se fasse jamais.

J'ai franchement honte.

— Si leur amour était si fort, qu'est-ce qu'ils auraient pu faire contre ? l'interrogé-je.

— Ils ont réussi à monter les deux familles l'une contre l'autre.

— Comment ?

— Manipulation, mensonges, trahisons. Ils ont usé de tous les moyens possibles. L'amour d'Elle et Gabriel en a bien sûr terriblement souffert. Et par la force des choses, la famille McClellan a fini par quitter l'Écosse. Lady Elle était anéantie. Son chagrin, sa peine, sa haine, sa colère…

Elle s'interrompt.

— Cela s'est transformé en quelque chose de terrible qui a maudit Édimbourg et la famille responsable de tout ça.

— Les Graham, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce.

— Ils ont récupéré les terres appartenant aux deux familles et ont fait fortune par la suite.

La colère s'empare de Gabriel. Ses poings se serrent, sa mâchoire se carre, il est furieux.

— Que pouvez-vous nous apprendre sur eux ?

— Ils sont maudits depuis des siècles, je n'en sais pas plus.

— Et pour rompre la malédiction ? tenté-je de confirmer mon intuition.

Elle me jauge, je crois qu'elle se doute de quelque chose. Je ne sais pas si je peux lui dire que je fais partie de cette famille. Je préfère rester prudente.

— Je n'en ai aucune idée. Idéalement, ce serait que Gabriel soit avec Elle,

c'est tout ce que je peux vous dire.

Nous nous figeons tous les deux.

— Où est-elle ? m'enquiers-je. Nous devons localiser sa tombe.

— Le mystère reste entier. Personne n'a jamais su où elle a été enterrée. Mais Elle était une fille remarquablement intelligente. Si votre quête est de la trouver, alors je suis prête à parier qu'elle a dû vous laisser des indices.

Elle est même plus douée qu'on ne le pense.

— Comment pouvez-vous savoir tout cela sur elle ?

Gabriel pose une bonne question.

— Ce cottage appartenait à sa famille, ainsi que la chaîne d'hôtel, L*e Shakespeare*, nous révèle-t-elle.

— Mais c'est notre premier hôtel ! Celui…

— Oui, j'interromps Gabriel pour laisser Martha continuer.

Il se tait.

— C'est tout ce qu'il reste de la descendance des Pennysworth malheureusement, poursuit-elle. Ils possédaient tellement plus. Imaginez avoir tout pour se faire déposséder ensuite. Cela vous prouve que rien ne dure.

— C'est vraiment triste, avoué-je.

— Certes, mais croyez-moi, ma chère, cela permet de relativiser, car, au final, il y a bien plus important que l'héritage matériel. Cette histoire en est bien la preuve.

Sa sagesse me laisse sans voix.

— Pourquoi est-elle si célèbre ? demandé-je. Enfin, je veux dire, elle a vécu au XVIIe siècle, c'est quand même incroyable que tout le monde se souvienne d'elle.

— Tout le monde connaît cette dynastie, si on peut l'appeler comme ça ! s'exclame-t-elle, ravie que l'héritage perdure. Sachez que l'histoire d'Elle et Gabriel se transmet de génération en génération afin d'en faire des contes pour les enfants.

Gabriel et moi clignons des yeux en même temps.

— Réellement ?

— Oui, un conte a été écrit sur eux. Il n'est cependant plus réimprimé depuis longtemps. Je dois en avoir un exemplaire ici.

Ça alors ! Je n'ose pas lui dire que nous en avons une copie.

— Quelle est la morale de l'histoire ?

— Qu'il ne faut jamais séparer un couple qui s'aime, ne jamais briser l'amour entre deux êtres.

Alors là, c'est plus fort que tous les Disney que j'ai pu regarder !

— Merci, Martha.

— Si vous êtes ici, c'est que ce que vous cherchez n'est pas loin, ajoute-t-elle.

Bien vu.

— Tout porte à croire que la réponse se trouve au manoir d'Archibald Boyle, annonce Gabriel.

Martha se crispe à l'évocation de son nom.

— Vous allez devoir faire preuve de curiosité.

Ses mots résonnent tout de suite en nous.

— Mais prenez garde. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous méfier de lui et de cet endroit.

— Pourquoi ? l'interroge Gabriel, inquiet.

— Le musée, comme le manoir, je ne sais pas…

Elle marque un temps d'arrêt.

— J'ai toujours eu un drôle de pressentiment, il y a des vibrations négatives là-bas, nous prévient-elle.

— J'ai exactement ressenti la même chose lorsque nous nous sommes pointés devant.

Y retourner ne m'enchante guère, je vais devoir prendre une amulette de protection.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? renchéris-je.

— Certaines personnes disent qu'il est hanté, mais surtout, des visiteurs y ont trouvé la mort le lendemain de leur visite.

— Réellement ? m'écrié-je.

— Oui, aussi étrange que cela puisse paraître, elles sont mortes dans des circonstances plus que suspectes.

— Mais de quoi sont-elles décédées ?

— Crise cardiaque apparemment, nous informe-t-elle, alors qu'il n'y avait aucun antécédent.

— Vous pensez qu'il y a un lien de corrélation entre les deux ?

— Rien n'a jamais été prouvé, mais elles ont toutes ce point en commun.

— Qu'ont dit les autorités ?

— Rien, car une crise cardiaque reste quelque chose de naturel. Ce n'est pas un meurtre.

Je me redresse sur ma chaise. Cela fait écho à mes cours en sciences criminelles. Martha pointe de bons arguments. Si toutes ces personnes sont mortes le lendemain de leur visite au musée, quelque chose là-bas a dû provoquer leurs décès. Chouette, je vais devoir élucider des meurtres en plus de cette malédiction. Il va falloir faire sortir la Agatha Christie qui sommeille en moi.

— Nous nous y rendons demain matin, annoncé-je gravement.

— Dans ce cas, je vous souhaite bonne chance.

On va devoir prendre nos précautions.

— Mais vous pensez réellement qu'il est hanté ? Enfin, qu'il se passe des choses étranges là-bas ? lui demandé-je pour voir dans quelle catégorie la mettre.

— J'y crois bien sûr.

Réceptif : 1.

Sceptique : 0.

— Merci, Martha, pour tout. Nous ferons attention.

— Je dois vous laisser, mais bon courage dans cette quête.

Elle se retire tandis qu'on nous amène le confit d'agneau. Cette conversation m'a coupé l'appétit. Ma fourchette fait grise mine dans mon assiette. Bon, je ne vais pas perdre le moral. Autant profiter du peu de jours qu'il me reste à vivre, car on est, je crois, mal barrés.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? m'interroge Gabriel.

— Ça sent divinement bon.

Je hume mon plat et je retrouve tout de suite l'appétit. L'estomac est toujours une priorité.

— Je ne parle pas de ça, Adie.

— Je sais, mais laisse-moi profiter de ce confit, car je sens que la journée de demain sera pleine de surprises.

— Non, tu crois ? se moque Gabriel.

Je pique un fard.

— Restons sur nos gardes. Je suis une descendante des Graham et toi tu es Gabriel McClellan, venu tout droit du XVIIe siècle. Je suis prête à parier que nous allons nous faire remarquer.

Nous nous sourions. Je pense soudainement à *Lui*. Plus aucune apparition psychique depuis, même si la mémoire me revient petit à petit. Il doit bien y avoir une tisane qui me permettrait de me souvenir, de le sentir, l'entendre. J'aimerais tellement le revoir… Juste quelques secondes. Ne serait-ce que connaître son prénom…

Depuis que nous sommes ici, c'est plutôt Gabriel que j'aide à se rappeler de son passé. *L'amour est la clé*. Dans tous les cas, il faut réparer ce qui a été brisé. Et c'est à moi que cette tâche incombe.

— À quoi est dû ce sourire ?

— Rien de particulier, je suis juste ravie que tu sois avec moi.

— Tout le plaisir est pour moi, Adie.

Il prend son verre d'eau et nous trinquons. Je veux profiter de cette soirée et ne pas penser à la journée qui nous attend demain…

Chapitre 20 : Le poète

Adrienne

Archibald Boyle est un célèbre poète écossais, connu pour avoir vendu des millions d'exemplaires de son fameux recueil de poèmes : *Chemins et cheminements*. Pour l'originalité, on repassera. Quoi qu'il en soit, c'est un *best-seller* international. Il est connu dans le monde entier, notamment par les amateurs de littérature poétique. Il réside dans ce manoir gigantesque, juste à côté de Blackness Castle, avec une vue imprenable sur la mer. Cet endroit est une sorte de fondation. Apparemment, des résidences littéraires et artistiques sont organisées là-bas chaque année.

L'enceinte du manoir comprend le bâtiment principal, la fontaine centrale, les jardins et le labyrinthe, qui n'est malheureusement pas accessible au public. *Merci, Wikipédia.* Les jardins sont plus grands que ceux du Château de Versailles. Pourquoi avoir bâti un domaine de cette ampleur ? Et à cet endroit précis en plus ? Et puis, un auteur de best-seller a-t-il les moyens de se faire construire tout ça ? Suis-je bête. #JKROWLING.

— Prête ? me demande Gabriel.

J'opine de la tête. Nous sommes devant l'entrée et mon impression de la veille reste la même. Il fait encore plus mauvais qu'hier, le ciel gris annonce une imminente pluie. Nous accélérons le pas afin de nous mettre à l'abri.

Nous nous dirigeons directement vers le guichet pour prendre des billets pour la journée afin de visiter la collection d'œuvres d'art du poète et les jardins. Autant se comporter comme des touristes. Je ne me vois pas me présenter et dire : *Au fait, ça vous parle, Elle, Gabriel, les Graham, etc ?* Pas envie qu'on nous expulse encore une fois.

— Bonjour, nous salue la femme de l'accueil.

Elle agit normalement en notre présence. Jusque-là tout va bien. Elle est d'ailleurs toute seule. À part un vigile et elle, il n'y a personne.

— Bonjour, nous voulons deux entrées, s'il vous plaît.

— Pour la fondation et les jardins ou juste la fondation ?

— Euh…

— Pour l'ensemble du domaine, précise Gabriel.

Je le trouve plutôt impatient. Je repense à notre nuit. Très tendre. Et ça m'a

fait du bien de dormir au calme, près de la mer. L'air marin, ça requinque ! Le cottage est franchement l'endroit idéal pour se ressourcer et déconnecter, il regorge de bonnes ondes.

— Il me faut une pièce d'identité.

J'arque un sourcil face à sa demande.

— Pourquoi donc ?

— C'est la procédure. Monsieur Archibald Boyle aime connaître le nom de ses visiteurs.

— Ce n'est pas contraire à la RGPD[13] ? objecté-je.

— Non.

Je la jauge de manière suspecte. Un livre d'or aurait suffi. Je lui tends la mienne, puis celle de Gabriel, qu'elle scanne. Elle nous les rend et nous avons nos billets pour la journée. Je trouve ça étrange. Elle nous précise la direction à emprunter.

— Je vous invite à immortaliser votre venue en passant par le photomaton qui se trouve juste là-bas, nous indique-t-elle alors que nous sommes sur le point de partir. C'est un peu le passage obligé ici.

On dirait plutôt un simulateur d'avion.

— Ce truc prend vraiment des photos ?

— Disons que c'est une sorte de scanner. C'est pour savoir si vous avez des ancêtres écossais en fonction de la forme de vos visages, nous informe-t-elle en gloussant.

Je ne comprends pas bien pourquoi ça la fait marrer. Elle m'est franchement antipathique.

— Comment un scan pourrait nous le dire ?

— Vous verrez bien, dit-elle en haussant les épaules.

J'en doute. On dirait que c'est plutôt un test pour savoir si je suis une *Divergente*[14] ou non.

— Qu'est-ce que tu en penses ? me demande Gabriel.

— Me concernant, j'en suis sûre. Mais toi… Ça ne coûte rien d'essayer.

Nous nous dirigeons vers le photomaton ou plutôt la cabine ultra high tech en question. Je suis la première à me faire scanner. Je positionne le curseur afin de bien placer mon visage dans la zone. Au moment où je pose mes doigts sur l'écran, je me brûle presque tellement il est chaud. Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Les résultats tombent tout de suite, je suis à 65 % écossaise. C'est vraiment efficace.

Gabriel s'apprête à rentrer dans cette cabine quand je l'en empêche.

— Pourquoi tu ne veux pas que j'y aille ?

— J'ai un mauvais pressentiment. Allons explorer le manoir plutôt.

Il me regarde, interloqué.

— Fais-moi confiance.

— Toujours.

Nous nous sourions et quittons l'accueil avant d'atterrir dans le grand hall.

Il y a des peintures un peu partout, mais aucune ne provoque une quelconque émotion. C'est bizarre, on dirait qu'elles ont été exposées ici pour donner l'illusion d'une exposition. Elles n'ont aucune cohérence entre elles, mais sont surtout très mal accrochées. Aucune n'est droite. Les peintres modernes et impressionnistes se rencontrent et le courant n'a pas l'air de passer. Mais, le plus étonnant, je ne connais aucun de ces artistes. Je n'ai pas fait d'études dans le domaine, mais quand même. Je ne m'attarde pas davantage.

— Par quoi on commence ? me chuchote Gabriel.

— Le musée n'a rien d'exceptionnel, allons dehors.

Je repère la sortie qui mène aux jardins que je visualise au loin, à travers une porte qui est grande ouverte. De là où je me trouve, je remarque une fontaine centrale avec une statue en plein milieu.

— Nous devrions aller par là-bas.

Gabriel acquiesce et je le suis. Au moment où nous franchissons le seuil, la fille de l'accueil m'appelle.

— Mademoiselle ! crie-t-elle.

— Oui, dis-je en me tournant vers elle.

— Le paiement de votre carte bleue a été rejeté.

— Quoi ?

— Oui. Pouvez-vous régler cette situation, s'il vous plaît ?

— Vous devez faire erreur, mon application vient de me dire que le paiement était passé.

— Ce n'est pas le cas, m'affirme-t-elle.

Le vigile vient nous retrouver comme pour m'inciter à suivre la jeune femme.

— Très bien, je vous suis. Commence la visite sans moi, dis-je à Gabriel. Je te retrouve après.

— Je t'accompagne si tu veux, ou laisse-moi payer éventuellement ?

Il est adorable. Il s'apprête à sortir son portefeuille quand je l'en empêche.

— Mais non, ça ne prendra que quelques minutes, je t'assure.

— D'accord, accepte-t-il même si je le sens réticent à me laisser seul avec lui.

Gabriel

Le gars de la sécurité est parti je ne sais où avec Adrienne. J'ai un mauvais pressentiment. Je ne devrais pas m'en faire, ce n'est rien. J'espère qu'elle va rapidement régler cette histoire. J'aurais dû insister pour payer, elle serait avec moi pour faire la visite. Inutile de tergiverser, je décide donc de poursuivre mon exploration et quitte le manoir afin d'explorer les jardins en commençant par la grande fontaine.

Elle est impressionnante avec cette sculpture centrale représentant trois femmes qui se tiennent par les mains. Le diamètre est d'au moins trois mètres. Il y a des jets d'eau, car je constate des tuyaux, mais, dans ce cas, pourquoi ne

fonctionne-t-elle pas ? L'eau semble pourtant propre, car je ne vois pas de vase. On a peut-être oublié de l'allumer ? Quoi qu'il en soit, je trouve cette fontaine magnifique et poétique. Je parie qu'elle s'éclaire la nuit. Dommage que ce ne soit pas ouvert au public le soir.

Je regarde de plus près pour avoir de plus amples explications quand je remarque qu'elle a un titre : *Passé, Présent, Futur*. Chaque femme représente une période. Original.

Je ne m'attarde pas plus et m'aventure un peu partout en direction des jardins qui jouxtent la fontaine, comme si c'était une sorte de porte d'entrée. Je déambule et examine chaque recoin, mais il n'y a rien qui m'interpelle. Je ne vais pas m'éterniser ici. Il fait si froid et le ciel gris n'aide pas. Je pensais qu'il allait pleuvoir, mais non. Je souffle sur mes mains pour les réchauffer, mais rien n'y fait, il me faudrait un feu de cheminée comme celui qui se trouve au cottage.

Je suis étonné de ne pas voir de touristes aujourd'hui. J'ai l'impression d'être le seul visiteur. Il y a quelques personnes, mais je suppose qu'elles travaillent au manoir puisqu'elles portent toutes la même tenue. Remarque, nous sommes en pleine semaine et au mois de juin. Ce n'est probablement pas la période la plus estivale de l'année. Enfin, je n'en ai aucune idée.

— Gabriel…

Je sursaute de peur lorsque je reconnais sa voix. Je pivote sur moi-même et rien. Je ne suis pas fou, j'ai entendu Elle m'appeler ! Comme dans mon rêve... Rien que de l'entendre à nouveau, j'en frissonne. Nous sommes proches, je peux le sentir désormais. Sa voix vient de me le prouver. Je dois quand même en avoir le cœur net. Comment procéder ? Je dois retrouver Adrienne.

Je reviens à l'intérieur et ne la trouve pas. Je cherche un peu partout, notamment dans le salon de thé qui est près de l'accueil. Personne. Où sont passés la fille de l'accueil et le vigile ? Je tente de la joindre sur son téléphone et tombe directement sur sa messagerie. Merde, et s'il lui était arrivé quelque chose ?

Je sors du manoir pour aller vérifier si elle ne serait pas dehors, près de ma moto, mais non. Je reviens à l'intérieur et la cherche partout.

Où es-tu, Adrienne ?

Adrienne

Au moment où je retourne à l'accueil pour régler le souci avec ma carte bleue, je remarque qu'un agent de sécurité me colle aux baskets. Je trouve ça un peu exagéré pour un simple problème de paiement, ce n'est pas comme si j'avais enfreint la loi.

— Je peux vous aider ? lui demandé-je en me retournant sur lui.

— Veuillez me suivre.

— Pourquoi ?

— Nous ne pouvons régler ce problème à l'accueil.

Je m'apprête à rétorquer, pourtant j'obtempère.

— Ah oui ? Où allons-nous dans ce cas ? demandé-je, intéressée.

— Vous allez le découvrir.

À ces mots, je commence à paniquer. La fille s'est mystérieusement éclipsée. Je ne vois que les personnes qui sont dans le petit salon de thé qui se trouve à l'entrée. Et encore, elles font partie du manoir. Bon, si jamais il m'arrive quoi que ce soit, je sais que Gabriel fera tout pour me venir me secourir.

Nous empruntons un grand escalier, qui n'est pas accessible au public. Mon pouls bat de façon irrégulière. Je m'apprête à faire marche arrière quand il s'arrête devant une porte et toque de trois coups de manière presque solennelle. Dessus, il y a écrit :

Bureau de Monsieur Archibald Boyle

Mais pourquoi m'emmène-t-il le voir ? Le déranger pour ça, c'est franchement exagéré.

— Veuillez rentrer, m'ordonne-t-il.

Je ne suis franchement pas rassurée, car je n'ai aucun moyen de me défendre. J'aurais dû prendre ma baguette magique avec moi.

La porte s'ouvre. Je tombe nez à nez avec le poète. Un brun grisonnant aux yeux marron me fait face. Il est assez enrobé et, avec ces lunettes rondes, je trouve que cela n'affine pas le peu que je vois de sa silhouette parce qu'il est assis. Sa moustache est sacrément retroussée et sa barbe n'a, semble-t-il, pas été taillée depuis des années.

Il me dévisage comme si j'étais une créature fantastique. Je ne suis pas un hippogriffe[15] que je sache ! Cela ne me dit rien qui vaille. Je décide de ne pas me laisser démonter.

— Monsieur Boyle, le salué-je en le prenant de haut.

— Bienvenue, mademoiselle, prenez un siège, je vous prie. Désirez-vous une tasse de thé ?

Sa question me désarçonne complètement.

— Oui, volontiers.

Il fait un signe au gars de la sécurité qui revient quelques minutes plus tard avec une théière et une tasse tandis que je prends mes aises. J'observe brièvement cette pièce. Il y a des étagères partout avec des livres et objets divers. De là où je me trouve, je peux voir les jardins à travers deux grandes fenêtres rectangulaires. Son bureau est tout en bois, comme on pouvait s'y attendre. Un bois très usé qui, si je ne m'abuse, a dû traverser pas mal d'années, des siècles, qui sait ?

— Quel est votre prénom ?

Son ton est chaleureux. Je panique peut-être pour rien.

— Adrienne, pourquoi ? Et d'ailleurs, que fais-je ici ? demandé-je le plus simplement du monde.

— Votre carte bleue a été rejetée, n'est-ce pas ?

— Apparemment.

— Mes excuses, c'était une ruse pour pouvoir m'entretenir personnellement avec vous.

Il connaissait déjà mon prénom au moment où il m'a posé cette question. Mais qu'est-ce qu'il se passe ?

Je bois une gorgée de ce thé noir pour me calmer. Le goût est étrange, j'ai l'impression d'avoir avalé de la terre. J'en rebois une deuxième par réflexe pour voir si ça passe mieux, mais non. Beurk ! Je repose ma tasse, deux gorgées suffiront.

— Je n'ai pas enfreint la loi, que je sache ?

Ma répartie ne semble pas l'atteindre. Cette entrevue va s'avérer intéressante. Toutefois, je reste prudente.

— Je dois avouer que vos résultats sur le photomaton sont assez intéressants, mais pas seulement.

J'en étais sûre. C'était bien un test pour déterminer si je suis une divergente.

— Vous vous appelez Jeanine{16} en fait ?

Il hausse un sourcil, ne saisissant pas ma blague. Regarde ce film, mon petit !

— Qu'ont donné les résultats ? Je ne suis pas dans la catégorie des *Érudits,* j'espère, ils sont cons et arrogants ceux-là.

Il se décontenance. Tant mieux ! J'espère le faire sortir de ses gonds pour qu'il dévoile son jeu.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir. Toutefois, ce que je peux vous dire, c'est qu'ils prouvent que vous êtes une des descendants de la famille Graham. Vous en êtes une, n'est-ce pas ? me demande-t-il quand même une confirmation alors qu'il a déjà la réponse.

Je ne peux m'empêcher d'écarquiller les yeux et il le remarque.

— Votre réaction en dit long.

Ma réaction va finir en poing sur ta tronche !

— En quoi cela vous intéresse-t-il ? rétorqué-je, irritée.

— J'ai mes raisons.

— Pourquoi suis-je réellement ici, Monsieur Boyle ? le questionné-je.

Je dois reprendre immédiatement le dessus sur lui. C'est un jeu de manipulation mentale, un peu comme sur un échiquier, il faut que je l'emmène sur mon terrain et pas sur le sien.

— Je vous ai posé une question en premier, réitère-t-il, à juste titre.

— Effectivement, je suis l'héritière de la famille Graham. Princesse Adrienne, pour vous servir.

Je me contiens comme je peux pour ne pas exploser de rire.

— Vous devriez garder votre sérieux. Si j'étais vous, je serais plus prudente, me menace-t-il.

— Sinon quoi ?

— Chère Adrienne, il pourrait vous arriver un malheur, qui sait ?

Sa menace est à peine voilée.

— Oh, cela m'importe peu, je suis téméraire ces derniers temps.

— Faites attention à ce que vous dites, me réprimande-t-il.

Il se prend pour ma mère ou quoi ? Cet homme est vraiment lourd à force de tourner autour du pot.

— Pour être honnête, je suis maudite, il me reste à peine un mois à vivre.

Son visage change immédiatement d'expression, je vois de la peur se dessiner sur chacun de ses traits.

— Pauvre folle ! explose-t-il de colère. Vous avez libéré la malédiction ?

Cet abruti est au courant ? Mais comment est-ce possible ?

— Oui, et je suis ici pour la briser ! dis-je, fière.

Il se décompose illico comme si j'avais contrecarré ses plans. Je décide alors de le provoquer.

— Ah, d'ailleurs, cette citation *se souvenir c'est la clé*, c'est Lady Elle Pennysworth qui vous l'a soufflée ?

Dans un geste de colère, il renverse malencontreusement son encrier. Touché !

— Comment osez-vous prononcer ce prénom ici ? fulmine-t-il.

— Étant donné que je vais bientôt crever, je me permets cette petite folie.

Il émet un petit rictus avant de loucher sur ma tasse de thé. Pourquoi la regarde-t-il de cette façon ?

— Maintenant, assez joué, je veux la vérité. Qui êtes-vous, Monsieur Boyle ?

Il inspire longuement et me fixe avant de me toiser avec mépris.

— Voyez-vous, chère Adrienne, vous et moi sommes des cousins très éloignés.

Ce gars est de ma famille ? Pitié, non !

— Je ne vous crois pas, affirmé-je, catégorique.

— Et pourtant. Connaissez-vous l'histoire des Graham ?

— Vite fait. Je sais juste que ce sont mes ancêtres.

— Les Graham étaient une famille avec deux frères. Alistair et Jonas. Vous faites partie de la branche de Jonas. Je suis de celle d'Alistair.

Je pousse un soupir de soulagement. Ouf, je fais à demi partie de sa famille.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Cela m'a été confirmé grâce à vos empreintes digitales que vous avez soigneusement posées dans la cabine.

— À d'autres. Je suis persuadée que le photomaton est complètement bidon. Dites-moi si je vois juste ?

Il plisse légèrement un œil.

— Vous êtes très perspicace, je dois l'admettre.

C'est mon métier.

— Comment savez-vous que je fais partie des Graham ?

Il se tait.

— Répondez, lui ordonné-je.

— Pour être honnête, l'arbre généalogique de nos ancêtres est répertorié ici depuis des années.

— Vous n'êtes pas seulement poète ? Je me trompe ?

— Je suis…

Il s'apprête à répondre quand je le coupe.

— Généalogiste, complété-je sa phrase.

Un petit rictus malsain se forme sur son visage.

— Vous êtes un beau menteur, Monsieur Boyle. C'est donc ma pièce d'identité et non pas le scan de ma tronche qui vous l'a confirmé.

— C'est mon travail de recenser tous les membres de ma famille. Je ne pensais pas en croiser un aujourd'hui.

Il se trompe, on ne partage qu'un seul allèle d'un seul gène.

— OK, vous êtes un cousin au trente-sixième degré. Eh bien, dans ce cas, je trouve que vous traitez très mal un membre de votre famille. On ne m'a même pas proposé un espresso ! protesté-je. D'ailleurs, ce thé est franchement dégueulasse.

Il se renfrogne immédiatement.

— Adrienne, si vous pensez pouvoir briser la malédiction, je suis au regret de vous annoncer que cela ne sera pas possible.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'Alistair ne voyait pas d'un bon œil le rapprochement entre les McClellan et les Pennysworth, reprend-il.

Je dois lui soutirer un maximum d'informations.

— Vous avez donc fait en sorte de briser cette union en vous en prenant à leurs enfants les premiers, conclus-je. Enfin, vos ancêtres démoniaques.

Il inspire bruyamment, rouge de colère. Sa respiration saccadée me fait jubiler.

— Effectivement. Et puis nous avons pu nous approprier toutes leurs terres. Je dois avouer que le plan des Graham était d'une finesse machiavélique, rétorque-t-il pour enfoncer le clou.

Il va me donner la gerbe.

— Je briserai cette malédiction, je peux vous le garantir.

— Vous serez morte avant.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Tout simplement parce que le thé que vous venez de boire est empoisonné, m'avoue-t-il sans sourciller.

Je me raidis avant de déglutir. Tétanisée, je louche sur ma tasse. Il ne peut pas dire vrai.

— Mentir est un vilain défaut, vous le savez ?

— Je vous dis la vérité, il ne vous reste qu'un jour à vivre, j'en ai bien peur.

— Mais pourquoi avez-vous fait ça ? m'offusqué-je.

Je commence à en avoir des sueurs froides. Non, il n'a pas pu. Si je meurs, comment vais-je pouvoir briser cette malédiction ?

— Pour que la malédiction perdure, avoue-t-il comme si de rien n'était.

— Elle existe depuis des siècles. Je ne comprends pas où vous voulez en venir ?

— Voyez-vous, Adrienne, seul un membre de la famille maudite peut briser ce sort. Mais surtout, il doit la déclencher pour pouvoir la rompre.

— Ah oui ? feins-je de ne pas savoir.

J'étais déjà au courant grâce à ma grand-mère, Jeanine et ma mère. Malgré cela, il vient de facto, confirmer leurs propos.

— Comme vous en avez le seul pouvoir, alors…

— Vous tuez toutes les personnes de la lignée afin que la malédiction puisse perdurer, complété-je.

J'en arrive à cette terrible conclusion qui ne fait qu'empirer mon état.

— Absolument, confesse-t-il tout content.

Bon sang, mais quelle ordure !

— Non seulement vous portez la malédiction en vous, mais, en plus, vous l'avez déclenchée et vous avez trouvé le culot de venir ici, reconnaît-il comme étant, à mon humble avis, de la stupidité.

— Je me suis dit que ce serait cool, vous en pensez quoi ?

Il serre sa mâchoire d'énervement.

— Je suis prêt à parier que vous n'étiez pas au courant, n'est-ce pas ?

Je soupire, ce qui provoque son sourire. Abruti !

— Quel est votre intérêt là-dedans, Monsieur Boyle ? Lorsque je vois cet endroit, je me dis que vous n'êtes pas à l'abri du besoin. Si je romps la malédiction, ce manoir ne risque pas de disparaître.

— Je suis un homme prudent. Le chagrin et la peine de Lady Elle ont fait notre prospérité et je tiens à préserver cela. Pourquoi s'en priver ? ajoute-t-il, sarcastique. J'ai tout intérêt à ce qu'elle perdure.

Ce type m'écœure. Je vais demander un test ADN.

— Ce crime d'amour ne vous profitera pas éternellement.

Silence.

Je repense au texte dans le livre.

— Je briserai cette malédiction, je peux vous le garantir, lui assuré-je, déterminée, mourante ou non.

— Vous serez morte d'ici demain.

— Vous m'avez administré quoi ?

Son regard m'indique qu'il hésite.

— Voyez-vous, l'eau du domaine est non potable, une mauvaise plante y pousse depuis des siècles et il est impossible de s'en débarrasser à moins de brûler le manoir. Cette plante est vénéneuse.

Je fais tout de suite le rapprochement avec le récit de Martha.

— Quiconque l'ingurgite meurt d'une crise cardiaque le lendemain, n'est-ce pas ?

— Vous êtes bien renseignée, constate-t-il.

— Il doit certainement y avoir un antidote, renchéris-je pour voir s'il en existe un.

— Pas à ma connaissance et je n'ai jamais cherché à le découvrir. Cette plante me permet de me débarrasser de toute la lignée sans ne jamais être inquiété.

OK, ce type est taré. Je me demande comment il procède pour faire boire ce thé infect à ses invités. Non, en fait, je ne veux pas savoir.

— Je peux vous assurer que vous ne franchirez pas une seconde fois le manoir, ajoute-t-il avec véhémence. Vous ne mettrez plus jamais les pieds ici.

Franchir le manoir ? Mais où est le rapport ?

Je comprends à ce moment-là qu'il en a trop dit. La solution pour rompre la malédiction est dans le manoir ! C'est pour ça qu'il est tellement énervé que je sois ici, car je suis proche du but. C'est le moment d'utiliser mes compétences !

— Qu'y a-t-il dans ce manoir qui me permettrait de briser le sort ?

Il se fige, je perçois alors sa tête osciller vers les jardins. Sa réaction me prouve que je suis sur la bonne voie.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, affirme-t-il.

— Mais si, au contraire. Allez, faites un petit effort.

Mon aplomb le perturbe et cela m'amuse. Je vais lui montrer à qui il a affaire.

— Le manoir, la fontaine, les jardins, le labyrinthe, dis-je à voix haute.

Il s'est mis à cligner des yeux au moment où j'ai mentionné le labyrinthe.

— Arrêtez immédiatement ! s'insurge-t-il.

— Pourquoi, puisque je chauffe. Il y a quoi de sympa à faire dans le labyrinthe ?

Il se lève d'un bond de son siège. Dans le mille ! Il s'apprête à ouvrir la bouche quand je lui coupe la parole.

— Rasseyez-vous, je vous prie, le provoqué-je avec un petit sourire satisfait.

Je reste assise sans rien dire et observe le moindre de ses gestes afin qu'il se trahisse.

— Donc, qu'y a-t-il dans le labyrinthe qui me permettrait de briser cette malédiction ?

Il affiche un sourire satisfait et mauvais, son petit ricanement m'insupporte. Pourquoi réagit-il de cette façon ? Je tente de comprendre lorsque subitement… Tout mon corps se recroqueville… C'est là-bas que se trouve la dépouille d'Elle !

— Elle est dans le labyrinthe, annoncé-je froidement.

Son visage se crispe tout de suite.

— Je suis prête à parier qu'elle est au centre.

Il ne se prive pas de faire craquer ses doigts devant moi. Connard !

— Vous comprenez drôlement vite.

— Mais pourquoi est-elle dans votre manoir ? demandé-je des explications.

— Les Pennysworth ont eu l'idée géniale d'enterrer son corps ici, au lieu de le mettre dans un cimetière. Ils ont édifié son mausolée sur nos terres en guise de représailles avant de quitter l'Écosse.

— Leurs terres, rectifié-je, puisque c'est de votre faute s'ils en ont été dépossédés.

— Croyez ce que vous voulez. Nous avons donc construit des jardins et un labyrinthe tout autour afin de reprendre le contrôle, plutôt que de nous en débarrasser.

OK, Elle repose ici, mais sait-il comment rompre le sort ? Il doit se douter qu'elle est la clé, mais il ne sait pas comment l'actionner, voilà pourquoi elle est, en quelque sorte, enfermée dans le manoir. Logique, il veille à ce que personne ne puisse la retrouver.

— Il n'est jamais prudent de déplacer un corps, surtout quand cette personne a jeté un puissant sort, affirmé-je.

— Vous pensez que cela nous a arrêtés ?

Je vais vraiment avoir la gerbe. Quelle horreur !

— Pourquoi l'avoir laissée là alors ?

— Comme je vous l'ai dit, une plante vénéneuse pousse ici et c'est en déplaçant la tombe d'Elle qu'elle s'est propagée sur nos terres. Elle était à l'abri du soleil et de l'eau, elle n'aurait donc pas survécu, mais lorsque nous avons retiré son cercueil, elle a pu se développer, elle avait tout ce qu'il lui fallait pour grandir. Elle contamine l'eau désormais et nous faisons tout ce que nous pouvons pour garder les jardins et le labyrinthe en état.

Morale de l'histoire : ne jamais troubler la dernière demeure d'un mort.

— Si nous n'avions pas déplacé sa tombe, nous n'aurions pas tous ces désagréments.

— Quelle ironie ! Par votre faute, vous devez en quelque sorte protéger celle qui vous a maudit.

Je le toise de tout mon mépris. Il ne réagit pas.

— Monsieur Boyle, merci pour cette entrevue, mais mon temps est limité, sans compter que mon ami doit se demander où je suis passée.

— Adrienne, je vais être clair avec vous, ne tentez pas de vous approcher de mon manoir, une mort pénible vous attendra le cas échéant.

— Je suis déjà mourante et, selon vos dires, je n'ai plus qu'un jour à vivre, alors ne me faites pas le coup de la menace.

— Si vous croyez que je vais attendre sagement votre décès, vous vous trompez. Je ne veux plus voir, de près ou de loin du manoir. Je ferai tout pour vous en empêcher. Vous tuer ne sera qu'une formalité.

Mon sang se glace tout de suite, car je perçois une sorte de sincérité malsaine dans ses propos. Il me rappelle, une seconde fois, qu'il a déjà pointé une cible sur moi.

— Comment pouvez-vous avoir la conscience tranquille après toutes les morts que vous avez provoquées ? Vous avez tué les descendants de la famille

Graham, tout ça pour que la malédiction perdure afin que vos affaires soient prospères.

— C'est plutôt bien résumé, admet-il.

Ce poète me sort littéralement par les trous de nez, je ne vais pas tarder à éternuer. Il passe sa main dans son cou et ferme ses yeux un bref instant. Ce geste me fait frissonner.

— Je vous ai, semble-t-il, sous-estimée, me flatte-t-il.

Pas autant qu'il croît, car il pense sans doute qu'il faut que je retrouve Elle pour que le charme soit rompu, alors que cela ne sera pas suffisant. Seul Gabriel a ce pouvoir. Mais il fallait qu'une Graham l'accompagne. Ce poète n'a rien compris à cette malédiction.

— Pas autant que vous le croyez. Tentez quoi que ce soit contre moi et vous le regretterez.

Il ne répond rien et me fixe, j'ai l'étrange sentiment qu'il pense à la façon de se débarrasser de moi, comme si je méritais quelque chose de plus théâtrale qu'une simple mort. Mais, une minute, ce gars vient de m'avouer qu'il a du sang sur les mains et ça ne lui fait rien.

— Pas la peine de me raccompagner, je saurai retrouver la sortie.

Il fait un signe de sa main, m'indiquant la porte. Je me lève et au moment où je quitte son bureau, je me sens tout de suite vaseuse. Est-ce qu'il m'a réellement empoisonnée avec cette plante ?

— Pourquoi m'avez-vous prévenue ? Enfin, je veux dire, il vous suffisait d'attendre que le poison fasse effet, comme vous le faites avec tous les autres.

— Parce que je dois bien ça à un membre de ma famille, comme vous dites.

#PERVERSNARCISSIQUE.

— Je ne vous crois pas. Je suis prête à parier que ma date de naissance est la raison de cette entrevue. Vous n'êtes pas le genre d'homme à croire aux coïncidences.

— Vous êtes sacrément douée Adrienne.

— Vous vouliez sans doute savoir, si j'avais libéré la malédiction. Vous n'auriez pas pris la peine de me recevoir sinon.

Aucune réaction de sa part.

— Bonne journée, Monsieur Boyle.

Je tourne les talons et pars aussi vite que je peux.

Gabriel

Je tente une fois de plus de joindre Adie, quand je la vois dans la salle des peintures, la mine complètement déconfite.

— Mais où étais-tu ? Je te cherche depuis un bon moment.

Elle se jette dans mes bras, comme de soulagement. Je sonde son regard, quelque chose ne va pas.

— Adie, ça va ?

— Je dois m'asseoir.

Ses jambes tremblent. Elle s'apprête à s'écrouler par terre, mais je l'en empêche en la tenant fermement contre moi.

— Tu es toute pâle, qu'est-ce que tu as ?

— Ce n'est rien, il doit sans doute y avoir de la kryptonite quelque part.

— Cela m'étonnerait.

— On rentre au cottage, tout de suite ! m'ordonne-t-elle. Je ne veux pas rester une seconde de plus ici, même si on va devoir y revenir.

Je ne comprends pas trop où elle veut en venir. Je m'apprête à rétorquer en lui précisant que nous n'avons pas terminé notre visite. Je crois qu'elle a deviné mes pensées, car subitement, elle a un regain d'énergie au point qu'elle attrape ma main et se dirige vers la sortie à vive allure. Je n'ai pas le temps d'objecter qu'elle court pour rejoindre ma moto. Elle aurait son permis qu'elle serait partie sans moi !

— Alors ? Tu viens ?

Il ne vaut mieux pas la contredire.

De retour au cottage, Adie jette littéralement ses affaires sur un des canapés du salon de l'auberge avant de se diriger vers le bar. Elle commande des sandwichs, des jus et un espresso. Elle n'a pas dit un mot depuis que nous avons quitté le manoir.

Nous nous installons, en biais.

— Tu vas me dire ce qui se passe ? quémandé-je une explication.

Elle s'immobilise, son sandwich à la dinde dans la bouche.

— Je sais où se trouve Elle, finit-elle par avouer.

— Quoi ? Mais pourquoi tu ne me le dis que maintenant ? m'offusqué-je immédiatement.

— L'endroit n'était pas approprié et je n'avais pas la force de te l'avouer.

Mais de quoi elle parle ?

— Comment tu le sais ? Et où étais-tu ?

— Archibald Boyle me l'a dit en personne.

— Tu l'as rencontré ? renchéris-je, étonné.

Je vais de révélation en révélation, là.

— Pour être honnête, on m'a un peu forcée. J'espère ne jamais recroiser ce type de ma vie. Mais ce n'est pas le plus important.

Elle boit une longue gorgée de son expresso, comme si elle se donnait du courage.

— Il m'a empoisonnée. Il ne me reste que très peu de temps à vivre.

Est-ce que j'ai bien compris ce qu'elle vient de me dire ?

— Tu plaisantes ? articulé-je avec peine.

— Je ne sais pas si je peux le croire ou non, mais je ne me sens pas dans mon assiette depuis que nous avons quitté le manoir.

Elle est pâle, je le reconnais. Elle jette un œil à son téléphone, je remarque qu'elle a enclenché le chronomètre.

— Qu'est-ce que tu appris sur Elle ?

— Elle est dans le manoir, m'informe-t-elle.

Je me lève d'un bond, les poings serrés.

— Quoi ? Mais où ? demandé-je, terrifié à l'idée de connaître l'endroit où elle est enterrée.

Voilà pourquoi je l'ai entendue, je l'ai sentie.

Adie me fait signe de me rasseoir et je m'exécute.

— Nous devons franchir le manoir et les jardins afin de la trouver…

Elle s'interrompt.

— Où ça ?

— La dépouille d'Elle est au centre du labyrinthe et je pense que son cercueil est à l'air libre.

— Tu veux dire qu'elle n'est pas enterrée ?

— Je n'en suis pas sûre. Elle doit être dans une sorte de mausolée qui ne doit pas être très bien protégé des éléments.

Mon cœur est en train de se déchirer.

— On doit agir, Adie, et vite.

— J'en suis consciente, je veux la retrouver tout autant que toi, surtout maintenant que les minutes sont comptées, mais laisse-moi digérer trente secondes en premier. Cette entrevue fut sincèrement horrible, me fait-elle comprendre.

Elle inspire un bon coup avant de lancer :

— « *Pour le revoir, tu dois me le ramener* », prononce-t-elle le poème à voix haute. Elle veut que tu la retrouves. Le problème est le suivant : pour briser la malédiction, je dois ramener celui qu'elle aime à sa dépouille.

— Nous n'avons pas une minute à perdre, nous devons retourner au manoir !

— Se précipiter ne servirait qu'à nous faire échouer.

Je me lève de mon siège, mais le regard insistant d'Adie me pousse à me rasseoir, encore une fois.

— J'étais déjà vouée à mourir avant de pouvoir y aller, mais si Boyle dit vrai, alors il s'est amusé à réduire nos chances à néant.

— Mais tu le penses vraiment ? Il bluffe peut-être ? tenté-je de la rassurer.

— Et si ce n'est pas le cas ? Nous ne pouvons pas prendre ce risque, m'avertit-elle avec beaucoup de sérieux.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? dis-je, désemparé.

Elle repose son sandwich, elle n'en a mangé que la moitié.

— Aucune idée. Archibald n'hésitera pas à me tuer avant que je ne puisse te conduire à la femme que tu aimes.

Elle semble aussi dépitée que moi.

— Il doit bien y avoir une solution.

Le désarroi m'envahit soudainement.

— Laisse-moi réfléchir.

— Adie, j'ai entendu Elle me parler dans les jardins, elle me disait de venir la rejoindre.

— Nous sommes si près du but. Je te promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu puisses la revoir. Que je sois morte ou vivante !

Je ne sais plus trop quoi en penser. Nous devons agir, mais de quelle façon ?

— Je sais à quoi tu penses, Gabriel. Quoi qu'il en soit, impossible d'y retourner en plein jour sans se faire arrêter. Archibald Boyle est sur ses gardes et à mes trousses désormais. On va devoir y aller en pleine nuit, m'annonce-t-elle.

— Tu veux rentrer par effraction ?

Je ne pensais pas qu'elle voudrait aller jusque-là.

— Pas le choix.

— Mais, Adie, nous devons y aller ensemble. Cette tâche m'incombe autant qu'à toi, tu viens de me le dire.

Elle caresse tendrement ma joue, compatissante.

— Si seulement cela pouvait être plus simple. J'espère juste avoir assez de forces pour t'y conduire. Je n'aurais pas dû boire ce foutu thé ! s'énerve-t-elle. La caféine, il n'y a que ça de vrai !

Elle finit son expresso avec délectation.

— Si Boyle me voit traîner dans les alentours, reprend-elle. Bon, tu me diras, je suis déjà condamnée à mourir, que ce soit demain ou le mois prochain, ça ne fait pas une grande différence.

Ce que j'apprécie le plus chez elle, c'est son humour. Elle ne se laisse jamais démonter par la situation.

— Il va nous falloir un plan.

Adie finit de manger son sandwich, pensive.

— Je pense pouvoir vous aider, intervient soudainement Martha, qui s'est jointe à nous.

Je n'avais pas remarqué qu'elle nous écoutait, trop absorbé par notre conversation.

— De quoi vous parlez ? s'intéresse Adrienne.

— Vous voulez vous introduire dans le manoir Boyle, n'est-ce pas ? Et atteindre les jardins ?

Nous nous regardons, interloqués.

— Oui, effectivement.

— J'ai peut-être la solution.

Adie se redresse tout de suite sur le sofa.

— Réellement ? s'enquiert-elle. Vous pouvez nous faire rentrer ?

— Suivez-moi.

Nous nous levons de concert, intrigués. Elle nous guide vers son bureau et nous fait passer derrière la réception. Il est encombré de livres et de papiers. Il y en a partout, un peu comme chez la grande-cousine d'Adrienne. C'est alors qu'elle nous montre une carte des environs.

— Le cottage fut autrefois relié au manoir par des souterrains, nous indique-t-elle en pointant son doigt sur la représentation de la ville de

Bringhton. Ils existent toujours et n'ont pas été condamnés.

— C'est génial, m'écrié-je.

Deux visages se braquent sur moi. J'ai peut-être parlé trop fort.

— Qu'est-ce que vous savez de ce manoir ? demandé-je plus silencieusement.

— Il est composé d'un bâtiment principal, que l'on nomme le manoir. Puis derrière l'entrée, vous avez la fontaine, représentant les trois temps : *le passé, le présent, le futur.*

Adrienne tousse bruyamment.

— Est-ce que ça va ?

Je lui caresse tout doucement le dos pour qu'elle reprenne sa respiration.

— Oui, ça va, j'ai juste avalé ma salive de travers. Continuez.

— Il y a ensuite les jardins et le labyrinthe.

Elle nous le montre sur la carte.

— Au centre, se trouve la dernière demeure de Lady Elle, ajoute Adie.

— J'avais des soupçons à ce sujet, intervient Martha.

— Pourquoi ne pas nous l'avoir dit ?

— Je n'en ai jamais eu la confirmation et je ne voulais pas vous induire en erreur.

— Dommage que vous n'ayez pas de *portoloin*[17], cela nous aurait bien aidés !

Adrienne étouffe un rire. Elle est franchement incollable sur Harry Potter.

— En effet, ajoute la réceptionniste.

— Les souterrains vont nous mener où ? l'interrogé-je.

— À la frontière entre le manoir et la fontaine.

— Le seuil, précise Adrienne.

— Oui, confirme-t-elle.

Elle inspire un bon coup, pas très rassurée.

— Il y a une grille d'aération. C'est par là que vous allez sortir, nous informe-t-elle.

— Combien de temps dure le trajet ?

— Environ trente minutes.

— Si peu de temps ? m'enquiers-je.

— Les souterrains sont très étroits. Croyez-moi, vous n'allez pas vouloir vous éterniser. Vous allez presser le pas pour vite en sortir.

— Vous les avez déjà empruntés ?

— Une seule fois, mais je ne suis jamais allée jusqu'au bout.

— Pourquoi ?

— Je suis claustrophobe, nous avoue-t-elle.

Adie hausse un sourcil.

— Mais vous êtes sûre que nous allons atterrir près de la fontaine ?

— Absolument, confirme-t-elle. Je peux vous le garantir.

Martha est une personne en qui nous pouvons avoir confiance. Je la crois sur parole.

— On ne va pas manquer d'air ?

Je sens la panique dans le ton de sa voix.

— Ça devrait aller, mais prenez une bouteille d'oxygène avec vous, au cas où, louche-t-elle sur Adie. J'en ai une dans la réserve, elle n'est pas très lourde et cela devrait vous suffire pour atteindre votre destination.

Cela ne semble pas pour autant rassurer Adrienne.

Adrienne

Avec, je devrais éviter de me sentir mal. Mais en regardant la carte de plus près, je me rends compte que la distance est plutôt grande. Boyle va me tirer dessus sans vergogne au moment où il me verra. Je suppose, à juste titre, que ce taré est armé. Il doit bien y avoir un ou deux fusils dans ce foutu manoir. D'autant que ce gars est un psychopathe. Je ne trouverai jamais l'antidote, si antidote il y a. C'est ce soir ou jamais. Impossible de faire marche arrière maintenant que nous avons toutes les pièces du puzzle.

— Combien de kilomètres entre le manoir et le centre du labyrinthe ? demande Gabriel.

— Pratiquement trois.

Mon état empire, j'ai mal au ventre et je n'ose pas dire à Gabriel que j'ai une migraine intersidérale. Boyle ne mentait pas. Ce connard m'a bien empoisonnée. Je risque de mourir avant de pouvoir y arriver. À deux, ça va être compliqué.

— Tu penses pouvoir tenir ? me demande Gabriel.

— Oui, ça devrait le faire, mens-je avec beaucoup d'aplomb.

— Quand y allons-nous ? s'enquiert-il.

J'inspire un bon coup.

— Cette nuit, un peu avant minuit. Autant jouer les clichés jusqu'au bout, lancé-je à tout le monde.

— Tu penses vraiment pouvoir tenir le coup ? me demande-t-il, inquiet.

— Eh bien, si je décède avant… alors…

Marta me fixe étrangement.

— Adie, ce n'est pas le moment d'être cynique.

— Et si je meurs ? Qu'est-ce que tu feras ?

— Tu n'as peut-être pas été empoisonnée ? C'est probablement une ruse, tente-t-il me de convaincre.

— De quoi parle-t-il, intervient Martha ?

— Longue histoire : en deux mots, j'ai bu un thé, il était empoisonné.

— Quoi ? Vous voulez-dire…

— Les morts étranges dont vous nous avez fait part hier sont en réalité toutes dues à un empoisonnement.

Je ne rentre volontairement pas dans les détails. Dommage qu'il n'y ait pas de *mandragore*[18] ici.

— Quoi qu'il en soit, je préfère ne pas parier là-dessus. Certes, j'aurais

aimé me reposer avant de te ramener à Elle mais nous n'avons pas le choix. Le temps joue contre nous. Il faut y aller ce soir, ordonné-je. Attendre ne servirait à rien. D'autant qu'Archibald n'imagine certainement pas nous revoir le même jour, mourante ou non.

La profonde inspiration de Gabriel ne m'échappe pas.

— Votre amie a raison. La surprise est votre meilleur atout, approuve Martha qui se rallie de mon côté.

— Reposons-nous cet après-midi, proposé-je, et élaborons un plan.

— C'est plus sage, ajoute-t-elle. Je vais vous préparer de quoi manger avant d'y aller.

— C'est très gentil à vous.

J'opte pour la diète. Impossible d'avaler quoi que ce soit dans mon état.

— Bonne chance, lâche-t-elle avant de nous laisser seuls dans le bureau.

Très étrange personnage que cette Martha.

— Adie, je ne veux pas que tu risques ta vie pour moi, se préoccupe Gabriel.

— Ma vie ne tient plus qu'à un fil. Ça me touche que tu te fasses du souci, mais là, il faut agir, le temps presse.

— Mais…

Je lui attrape les épaules et le regarde droit dans les yeux.

— Nous avons été mis sur le même chemin pour une bonne raison, l'interromps-je. Nous ne pouvons plus attendre, même si tout ça est complètement dingue. Fais-moi confiance, c'est tout ce que je te demande.

— D'accord, Adie, mais si ça devient trop dangereux, on fait demi-tour.

— Je ne peux pas te le promettre, mais je vais prendre ce que tu viens de me dire en considération.

Ou pas…

— Repose-toi, m'enjoint-il. Je vais superviser tout cela avec Martha et élaborer un plan.

J'acquiesce puis quitte le bureau pour retrouver les canapés de l'accueil. Je m'y installe confortablement, et fixe la vue. Je ne me sens pas bien, je devrais prendre des cachets. Je ferme les yeux une seconde. Le paysage change subitement. Je ne suis plus en Écosse, mais à Paris.

Je suis installée sur ses genoux, mes bras autour de son cou, comme si la distance avec lui m'était insupportable. Nous sommes sur un banc, dans un parc, non loin de la Gare Saint-Lazare. Il fait beau et je porte une robe blanche d'été.

— Tu es si belle, Adie, tu as une énergie tellement positive.

— Si tu le dis, c'est que ça doit être vrai, le taquiné-je.

— Je pourrais t'admirer toute la journée, ma belle de cœur.

Je n'ai pas le temps de réagir qu'il attrape ma nuque et m'embrasse avec fougue. C'est tellement fort que cela provoque mon réveil. Une sacrée détonation ! Merde, où est-ce que je suis ? Ah oui, Édimbourg, Gabriel, Elle, malédiction. Je me rappelle, ce qui me déprime en un éclair.

Vais-je pouvoir briser cette malédiction et le revoir ?

Chapitre 21 : Le manoir

Adrienne

Il est presque vingt-deux heures lorsque nous quittons le cottage. Martha nous a fait passer par les sous-sols, à trois niveaux en dessous de la terre. J'ai une horrible boule dans le ventre et surtout un très mauvais pressentiment. C'est maintenant ou jamais, impossible de reculer.

— Bonne chance ! nous lance-t-elle avant de disparaître.

Dommage qu'elle ne nous ait pas donné une fiole de chance soluble[19]. Cela nous aurait bien aidés. Nous voilà devant le début du tunnel ou souterrain. Et, en effet, il est très étroit, nous ne pouvons pas être l'un à côté de l'autre. Instinctivement, Gabriel se positionne devant, allume la lampe-torche et je le suis.

— Tu es prête ?

— Oui, affirmé-je, pas très convaincante.

— J'ai la bouteille d'oxygène au cas où. N'hésite pas et dis-moi si tu ne te sens pas bien.

— Ça devrait aller.

Nous nous engouffrons dans ce tunnel sans fin, sans lumière, et avec très peu d'air. J'espère que je vais pouvoir tenir. Je ne dois pas y penser, tout se passera bien même si je sens les parois de ce chemin de terre se refermer sur moi. Je m'étonne d'ailleurs qu'il soit encore accessible.

Gabriel presse le pas, mais à mesure que nous avançons, je me sens de moins en moins bien. Je ne sais pas si je vais y arriver. Les secondes défilent trop lentement. Je jette un œil à ma montre, cela fait déjà vingt minutes que nous marchons dans un profond silence. Faites que l'on arrive le plus vite possible !

— Adie ? me demande-t-il par-dessus son épaule.

— Oui, il ne faut pas s'arrêter.

Chaque pas est plus pénible que l'autre, mais je continue jusqu'à ce que nous trouvions enfin la sortie ou du moins l'entrée.

Après trente minutes, nous sommes accueillis par une porte en bois. Il y a de gros clous sur chaque extrémité. Vu son état, je parie qu'elle a plusieurs siècles. Gabriel tente de l'ouvrir en tournant la poignée, mais elle est fermée à

clé. Pitié, pas ça, pas maintenant !

— Elle est bloquée, ou alors elle a été condamnée.

Il me tend la lampe-torche et tente de la forcer en s'appuyant dessus. Il cogne ses épaules contre, mais rien n'y fait. De mon côté, je commence à suffoquer.

— Adie, je n'y arrive pas. Impossible de l'ouvrir.

Revenir à notre point de départ n'est pas envisageable. Je mourrais sur le chemin du retour. Il doit bien y avoir une solution, nous sommes si près du but.

J'éclaire le tunnel avec ma lampe-torche pour voir s'il n'y a pas une autre issue quand je lis une inscription au-dessus de la porte.

Seuls les condamnés peuvent y rentrer

Je comprends tout de suite.

— Pousse-toi, dis-je à Gabriel en le tirant par l'arrière.

Je saisis la poignée, l'actionne et la porte s'ouvre.

— Comment est-ce que tu as fait ? m'interroge-t-il, très surpris.

— Super force !

Au moment où je la franchis, je sens comme une massue me percuter le crâne. J'ai un mal de tête phénoménal. Les effets du poison se font encore plus ressentir, à moins que tout ça ne soit mon imagination. Je redoute ce qui va m'arriver par la suite, mais je ne dois rien montrer de mon état. Je fais abstraction de tout à ce moment-là.

Nous arrivons devant une échelle qui, sans grande surprise, doit mener à la fontaine. Au moment où je commence à monter, mon estomac me fait horriblement mal, mais je préfère garder la douleur pour moi. Gabriel s'apprête à y aller en premier quand je le devance. Au moins, si je tombe, il me rattrapera.

J'ouvre une bouche d'aération qui, par chance, n'est pas fermée. J'ai peut-être le pouvoir de tout déverrouiller, qui sait ?

Nous sortons l'un après l'autre en faisant le moins de bruit possible. J'inspire une longue minute et fais rentrer un maximum d'oxygène dans mes poumons. Je découvre pour la première fois cet endroit qui est magnifique, surtout lorsqu'il est illuminé la nuit. Le spectacle est éblouissant et je pourrais l'admirer pendant des heures. La fontaine, que je n'avais pas pu observer plus tôt dans la journée, m'apparaît enfin. Il y a des projecteurs à l'intérieur qui permettent d'en admirer chaque détail.

Le problème est qu'avec cette lumière, nous sommes complètement exposés.

— Tu sais où on va ? demandé-je à Gabriel.

— Oui, suis-moi. Enfin, je crois.

Au moment où il referme la bouche d'aération, un son strident percute nos oreilles, celui d'une alarme.

— Merde ! crie-t-il.

— Courons !

Soudainement, toutes les lumières du manoir s'allument instantanément. Je ne fais pas un pas de plus que je me tords de douleur, comme si mon estomac venait de se plier en deux. C'est insupportable.

— Adie !

Je ne sais pas comment, mais je finis dans les bras de Gabriel avant de m'écrouler à même le sol.

— Retournons au cottage, lance-t-il.

— Non, on doit continuer. Relève-moi.

Je ne me savais pas autant téméraire ou suicidaire… Remarque, quand on repense à cette situation… Je prends appui sur Gabriel qui me traîne. Nous nous efforçons de marcher le plus vite possible pour atteindre les jardins qui sont moins exposés. Même s'ils sont éclairés, il est plus facile de s'y cacher que près de la fontaine. Mon état vaseux vient de se transformer en état comateux. Je suis à deux doigts de perdre connaissance.

— Gabriel, laisse-moi ici.

Mes jambes flanchent et je m'écroule à même le sol, juste devant la fontaine.

— Je ne t'abandonne pas, sinon tu vas te faire arrêter.

— Crois-moi, c'est le cadet de mes soucis. Cherche Elle. C'est auprès d'elle que tu dois être.

Il caresse ma joue et me regarde bizarrement.

— Vas-y ! Le temps presse.

L'alarme continue de bousiller nos oreilles avant de s'éteindre, laissant place à des cris venant de toute part.

— Je reviens te chercher après.

Je n'ose pas lui dire que c'est peut-être la dernière fois que je le verrai.

— File.

Il pose un rapide baiser sur mes lèvres et disparaît entre la lumière et l'obscurité. Il pique un sprint dans les jardins. Impossible de bouger, mes forces me quittent l'une après l'autre.

Je suis adossée contre le rebord de la fontaine, les jambes complètement dépliées. Les jardins sont devant moi, la dernière chose que je verrai avant de mourir. La douleur me fait horriblement mal. Je n'ai jamais ressenti ça. C'est alors que j'entends des coups de feu percuter la fontaine. Par réflexe, je me protège tout de suite la tête. Ce bouclier en pierre ne va pas suffire. Je jette un œil par-dessus mon épaule. Tout le manoir est allumé et des hommes me tirent dessus à travers les fenêtres. Ils ne vont pas tarder à venir pour finir le travail.

Si je bouge, je leur facilite la tâche. Pourtant, je ne peux pas rester ici à attendre qu'on vienne m'abattre ou m'arrêter. De toute façon, je vais crever, donc que ce soit maintenant ou dans cinq minutes… Il doit bien y avoir une solution qui me ferait gagner un peu de temps pour retrouver Gabriel. Tout d'un coup, j'ai comme un éclair de lucidité. Je repense au titre de la sculpture

qui flotte sur la fontaine.

— Le passé, le présent, le futur, dis-je à voix haute.

« *Je suis ton passé, ton présent, ton futur* », « *l'amour est la clé* ».

Et si… Je me retourne et observe l'eau qui se reflète. Boyle a précisé que le poison venait d'une plante qui poussait sur les terres du manoir, mais qu'il n'y avait pas d'antidote. Qu'est-ce que je risque à boire l'eau de la fontaine ? On n'est plus à ça près.

Je me redresse légèrement…

— Adrienne…

Lui !

J'ai perçu sa voix. Je suis tellement heureuse de l'entendre à nouveau.

— Il y a un individu dans les jardins ! crie une voix.

Les hommes de Boyle sont à quelques secondes de moi. Maintenant ou jamais… Dans un geste complètement désespéré, je plonge la tête dans la fontaine. L'eau est glacée, mais, bizarrement, je suis immédiatement soulagée. C'est alors que je me retrouve debout, dans une sorte de limbe blanche. Merde, je suis morte ? Où est-ce que je suis ? C'est ici le paradis ?

Quelqu'un me touche tendrement l'épaule… Ce contact m'enivre tout de suite. Je le reconnaîtrais entre mille. Je me retourne sur… *Lui*. Il me prend tout de suite dans ses bras avant de me caresser les joues.

— C'est bien toi ?

— Oui.

Je le touche, il est bien là. Je n'ai jamais été aussi heureuse de le voir. Je le serre fort contre moi et respire son odeur, une flopée de souvenirs me percutent en plein cœur. Son amour est l'unique chose que je ressente, le seul sentiment qui enveloppe mon corps.

— Tu n'es pas réel ! affirmé-je en me détachant de lui. J'ai encore la tête dans la fontaine !

— Oui.

— Tu ne sais que dire oui ?

— Oui.

Il m'exaspère, mais bon, je l'aime. Il recale une mèche de cheveux derrière mon oreille, qui bizarrement sont secs. Je me sens si complète, si aimée… Je ne veux plus jamais l'oublier.

— Ma belle de cœur, le temps presse, Gabriel est dans le labyrinthe, mais il est piégé.

— De quoi tu parles ?

— Il y a des pièges mortels à l'intérieur, s'il prend la mauvaise direction, c'est la mort qui l'attend. Tout a été fait pour que personne ne puisse jamais approcher Elle.

J'ai franchement honte de mes ancêtres.

OK, le labyrinthe est une réplique du temple maudit dans *Indiana Jones* ou peut-être celui du Saint Graal dans la *Dernière Croisade*. Non, c'est définitivement celui de *la Coupe de Feu* dans Harry Potter.

— Si tu ne l'aides pas, il est voué à mourir, me prévient-il.

— Mais comment est-ce que je peux déjouer ça ?

— Souviens-toi, l'amour est la clé.

— S'il te plaît, pas une énième énigme, si tu savais comme je suis fatiguée.

— Sans toi, il ne peut pas s'en sortir.

Chouette, à la fin de l'histoire, tout le monde meurt.

— Qu'est-ce que je dois faire alors ?

— Le trouver et le guider vers l'amour de sa vie. Tu seras son guide. Souviens-toi, « l'amour, c'est la clé ».

— Tu me l'as déjà dit deux fois. Mais pitié, je ne comprends toujours pas cette phrase ! Si l'amour est la clé, comment est-ce que je pourrais…

C'est alors que je percute enfin ! Bon sang, c'était tellement simple. C'est l'amour qu'il éprouve pour elle qui va lui permettre de se souvenir. Il doit accepter ce sentiment pour tout débloquer.

— J'ai trouvé ! m'écrié-je.

Je n'ai pas le temps d'ajouter un mot de plus qu'il pose ses lèvres sur les miennes. J'ai subitement un électrochoc. Je sursaute et me retrouve propulsée hors de l'eau, comme si la fontaine m'avait expulsée d'elle-même. Je respire de nouveau et tousse afin d'éjecter le liquide de mes poumons. Je me sens nettement mieux d'un seul coup. Mais alors ? C'était l'eau, l'antidote ? Ben oui, Sherlock !

Je me lève, la tête trempée, encore secouée à cause de cette tasse phénoménale, si je peux l'appeler comme ça.

La réalité me rattrape de plein fouet lorsque plusieurs hommes et Archibald Boyle se tiennent à quelques mètres de moi. Son regard est plein de haine. Forcément, il m'en veut parce que je me suis jetée dans sa fontaine.

— Adrienne ! fulmine-t-il.

Je ne réponds pas, me relève et cours en direction des jardins sans me retourner. La seule chose que je me permette de regarder est ce magnifique ciel étoilé. Je ne m'arrête jamais, toujours en ligne droite, même si les jardins m'empêchent de suivre une trajectoire rectiligne. Puis je me heurte à une grille.

Soudain, j'entends une détonation… Je perds immédiatement l'équilibre… Un truc vient de me transpercer… Le feu se propage dans mon corps. Quelque chose me brûle au niveau du bras !

— Elle est touchée !

Merde…

Chapitre 22 : Le labyrinthe

Gabriel

Je ne suis pas rassuré d'avoir laissé Adie aussi mal en point. Quoi qu'il en soit, elle a raison, je dois poursuivre ma quête et la retrouver.

Je traverse les jardins, inquiet de ce que je vais trouver. Je marche prudemment et observe chaque mouvement qui se joue. Je suis attentif à tout. Je continue sans m'arrêter quand je me trouve devant une immense grille en fer forgé. L'entrée du labyrinthe. Il y a une plaque en argent posée dessus.

Briser un cœur est un crime
La mort est moins pénible
Les années je traverserai
Pour qu'on me rende mon bien-aimé

Lady Elle Pennysworth

Il est précisé en petit caractère que ce sont les derniers mots qu'elle a prononcés avant de mourir, à l'âge de vingt-trois ans, un vingt-trois juin. C'est bouleversant. Elle attend depuis des siècles que je lui revienne.

Ma détermination est plus forte que jamais. Je pousse la porte d'un seul geste. Un seul objectif : atteindre le centre.

Au moment où je me retrouve à l'intérieur, l'immensité du labyrinthe se referme sur moi. Ce jardin est fait d'arbustes, de sapins, de haies, je ne distingue pas bien ce qui m'entoure. Je marche, prudent, sauf que je ne sais pas où je vais. Je n'ai pas de plan, à part aller tout droit, le problème étant que c'est malheureusement impossible. Comment faire ? Je ne vois rien. Le vent me pousse, la lune m'offre un peu de luminosité, les étoiles me guident, mais cela ne me donne aucun indice. Si seulement j'avais une échelle, je pourrais au moins choisir une direction. Laquelle pourrais-je emprunter ? Je vais devoir me décider.

Le froid m'envahit de plus en plus. Je marche sur des graviers puis, soudain, c'est de la terre. C'est alors que je tombe nez à nez avec un chevalet, posé en plein centre. Qu'est-ce que cet objet fait ici ? Et sans toile dessus en

plus ? J'ai l'impression qu'il n'est pas réel. Derrière lui, se trouvent deux chemins, un à gauche et l'autre à droite. Je ne sais pas pourquoi, mais je décide de repartir en arrière. C'est étrange. Est-ce que c'est une œuvre d'art ? Une sorte de sculpture ? Mais si c'est le cas, pourquoi n'est-il pas protégé ? Malgré le fait qu'il soit exposé aux éléments, il n'est pas abîmé.

Je commence à grelotter, mes mains tremblent quand, tout d'un coup, le sol se dérobe sous mes pieds. Je manque de m'écraser à plusieurs mètres sous terre. Je réagis efficacement et saisis tout de suite une branche d'une sorte de sapin qui me maintient suspendu dans le vide. Je fais abstraction de la panique et de la peur à ce moment-là.

Bordel, mais qu'est-ce qu'il vient de se passer ?

Je pose mes pieds sur une des parois et m'agrippe à d'autres branches qui, heureusement, sont plutôt solides, avant de me retrouver avec le corps allongé par terre. Je reprends progressivement ma respiration puis roule sur moi-même avant de me relever. Je suis secoué deux secondes avant de retrouver mes esprits. J'observe ce trou béant de terre. Étrange. À croire que personne n'a mis les pieds ici depuis des années.

Je me rends compte que j'ai failli y rester, heureusement que j'ai de bons réflexes et que je suis habitué à ce type d'environnement. La nature, ça me connaît. Je fais demi-tour. Je marche tout droit puis tourne à gauche et continue lorsque deux autres chemins s'offrent à moi. Gauche ou droite. Je suis perdu.

On dirait que c'est la même question qui se pose toujours. J'opte pour celle de à droite, sans grande conviction, lorsque je tombe sur… Mais qu'est-ce que… Un réverbère de couleur marron trône en plein centre du labyrinthe. Qui plus est, il est allumé. L'ampoule clignote subitement et je ne sais pourquoi, je me risque à le toucher. Au moment où je pose mes doigts dessus, j'entends une femme crier mon prénom.

— Gabriel ! Non !

Je me prends une décharge électrique d'une intensité tellement forte que je convulse immédiatement… C'est alors qu'on me percute et que je tombe par terre, une nouvelle fois.

— Est-ce que ça va ? Tu m'entends ? Réponds-moi ?

Je cligne plusieurs fois des yeux avant de reconnaître la femme qui s'est jetée sur moi. C'est Adie.

— Tu m'écrases, dis-je péniblement.

— Oh pardon !

Elle m'aide à me relever avant de m'ausculter. Je prends appui sur son bras quand elle crie de douleur.

— Aïe !

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je me suis fait tirer dessus, m'informe-t-elle, en serrant les dents de douleur.

Ses mains sont pleines de sang. Je suis horrifié par ce spectacle.

— Bordel, il faut aller aux urgences tout de suite.

— Ah oui ?

— Adie, je suis sérieux.

— Moi aussi. Elle est notre priorité. On bouge d'ici.

— Non, objecté-je, il faut sortir et retourner au cottage.

— Certainement pas ! rétorque-t-elle, c'est maintenant ou jamais. Le labyrinthe est un immense piège mortel. Nous devons faire extrêmement attention où nous mettons les pieds.

— Mais comment tu le sais ?

— Longue histoire, encore une fois. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Elle me regarde de haut en bas et remarque toute la terre que j'ai sur moi.

— Longue histoire également.

Même si elle est blessée, je trouve qu'elle a retrouvé la forme. Elle est moins blanche que lorsque je l'ai laissée près de la fontaine. Je ne veux pas la mettre en danger, je tiens trop à elle. Toutefois, elle a raison, nous devons agir rapidement. Son courage m'impressionne.

— Comment est-ce que nous allons faire pour arriver au centre alors ?

— J'ai une sorte de plan. On doit avancer sans se retourner, les hommes de Boyle sont à nos trousses. Nous devons continuer à la chercher, m'annonce-t-elle.

— Je suis d'accord, mais comment est-ce qu'on procède ?

— Qu'est-ce que ce réverbère fait ici ? m'interroge-t-elle en louchant dessus.

— Aucune idée. Mais ce n'est pas aussi que bizarre que le chevalet ! admets-je.

— Le chevalet ? répète-t-elle.

— Oui.

— Tu saurais m'y conduire ? s'enquiert-elle.

— Absolument.

— Alors, on y va.

Quelques secondes plus tard, nous nous retrouvons devant.

— Est-ce que cela évoque quelque chose pour toi ?

— Non.

— S'il est là, c'est pour une bonne raison, insiste-t-elle.

Je le regarde attentivement, mais rien n'apparaît.

— Adrienne…

Elle m'attrape par les épaules et me fixe.

— L'amour est la clé, me rappelle-t-elle. Concentre-toi sur Elle et sur l'amour que tu éprouves, ce sentiment ne t'a jamais quitté, tu es né avec, il est juste bien enfoui, débloque-le, réveille-le.

J'inspire tout en fermant les yeux et bois ses paroles. J'oublie tout ce qui m'entoure et visualise le visage d'Elle. J'ai soudainement des flashs, l'amour m'envahit d'un seul coup sans que je ne puisse rien contrôler. Ce sentiment si unique, si puissant lorsque la voix d'Elle me parvient…

— Gabriel…

Je peux ressentir son impatience.

— Elle, prononcé-je sans le vouloir à voix haute.

Adrienne

Gabriel prononce son prénom dans un souffle.

— Cet objet n'est pas anodin. Il fait partie de notre histoire, me fait-il comprendre. Elle aimait peindre, voilà pourquoi il y a un chevalet. Elle adorait reproduire des paysages, des natures mortes, c'était une de ses passions.

Je me demande pourquoi il est là alors ? Peut-être que Boyle n'a plus osé déplacer les objets qui s'y trouvaient.

— C'est l'amour que tu éprouves pour elle qui te permet de te souvenir. C'est ça la clé pour la retrouver.

Je sens qu'il est connecté. Je remarque qu'il y a deux chemins qui s'offrent à nous.

— Gabriel, nous ne pouvons pas rester là, nous devons avancer. Qu'est-ce qu'on fait ?

— C'est Elle qui va nous guider.

— Gauche ou droite alors ?

— Droite.

Nous suivons la direction qu'il indique et longeons la haie avec ce froid qui nous entoure.

— Tu te sens mieux ? me demande-t-il.

— Oui, mais mon bras me fait mal. Ne t'en fais pas. On ne doit pas traîner.

Je le suis quand nous arrivons devant un nouvel indice. C'est une sculpture représentant un flocon de Noël. Le socle est plus grand que l'objet.

— Elle adorait l'hiver, c'était sa saison préférée, ajoute-t-il, pensif.

— Quelle direction ?

— Gauche.

Nous longeons ce chemin, ma main gauche sur mon bras droit, et nous attendons chaque indice quand j'entends des personnes se rapprocher. Nous n'allons pas tarder à nous retrouver face à ceux qui nous poursuivent. Eux, ils doivent avoir le plan pour ne pas crever.

— On doit accélérer.

Nous nous retrouvons, cette fois, devant une cornemuse. Elle savait peut-être en jouer ?

— Le son de la cornemuse l'insupportait, lâche-t-il.

Ah. Pourquoi tous ces objets sont-ils ici ? Je me demande si ce n'est pas fait exprès pour pouvoir se repérer.

— Et donc ?

— Encore à gauche.

Nous continuons dans le froid. Le prochain indice est sous une cloche de verre. Je crois que ce labyrinthe doit avoir un sort de protection ou quelque chose dans le genre, car la cage est impeccable. Quelqu'un fait peut-être le ménage ici ?

Nous nous approchons pour voir ce qu'il y a à l'intérieur. C'est une bague en diamant, un joli solitaire, d'une grande finesse. Inutile de demander à Gabriel ce que cela représente. Je vois une larme se former au creux de son œil.

Il tourne à gauche, d'un pas déterminé sans prendre la peine de m'attendre. Je le suis avant de le perdre de vue. Merde, il est passé où ?

Je marche rapidement quand je le retrouve. Il s'est figé en plein labyrinthe et observe un kiosque de jardin. C'est un nouvel objet ? Impossible de voir ce qui se cache à l'intérieur, car il est recouvert de fleurs et de lierres. Des roses rouges, blanches et roses le recouvrent complètement. Elles gardent l'entrée tout comme les lucioles qui tournent autour. J'espère que ce ne sont pas des petits lutins. Je regarde par terre quand je remarque une inscription sur une plaque, telle une pierre tombale.

Ici repose Lady Elle Pennysworth

Je suis complètement stupéfaite. Son tombeau, sa dernière demeure. Je prends peur. Gabriel me tend la main, comme pour me rassurer, afin de nous rendre à l'intérieur du kiosque. Nous nous fixons une seconde avant d'avancer.

Nous poussons ce rideau de fleurs afin de nous frayer un chemin. Une fois à l'intérieur, une silhouette se dessine, elle nous prend par surprise, puis c'est la sidération. Je ne peux pas croire ce que je vois. *Elle.* Une sculpture à taille humaine nous fait face, plus vraie que nature. J'ai l'impression qu'elle est en cire. Pourtant, c'est impossible. Plus je m'approche, plus j'ai l'impression qu'elle est en marbre, d'où sa parfaite conversation. Nous nous approchons, prudents. Elle est habillée d'une magnifique robe blanche. Ses yeux sont fermés, ses cheveux sont tressés. C'est une représentation, son corps doit sans doute se trouver sous nos pieds. Je comprends à ce moment-là que ce sont les Pennysworth qui ont dû créer cet endroit, avec tous ses souvenirs.

— Ils sont là ! crient plusieurs voix en même temps.

Gabriel se positionne devant elle, comme pour la protéger lorsque Boyle et plusieurs hommes armés font leur apparition à l'intérieur.

— Éloignez-vous d'elle, crie Boyle. Qui êtes-vous ? s'enquiert-il lorsqu'il voit Gabriel de plus près.

Il l'observe attentivement lorsque ses yeux s'écarquillent.

— C'est impossible, vous ne pouvez être…

Il vient de comprendre que c'est Gabriel.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? me chuchote-t-il.

— Touche-la.

— NON !!!! hurle le poète.

Au moment où il pose ses mains sur la statue, elle s'illumine. Des lumières venues de nulle part envahissent d'un seul coup cet endroit. *Elle* prend vie devant nous. Gabriel est subjugué face à ce spectacle digne d'un film Disney. Sa beauté nous fascine tous.

Gabriel

À la seconde où je la touche, c'est l'amour qui m'envahit, mais pas seulement. Toute ma vie me revient en mémoire, de mes années en Écosse jusqu'à ma mort. Le jour où j'ai appris qu'Elle n'était plus de ce monde, je me suis effondré. Je suis parti en France pour me donner la mort et j'ai juré qu'elle me reviendrait. Puis je me suis réincarné pour pouvoir la retrouver.

L'envie de vivre m'a quitté le jour où la femme que j'aimais n'était plus. J'ai vécu une deuxième fois pour pouvoir la retrouver à nouveau. Nous étions comme les Roméo et Juliette de notre époque, à la différence que nos familles étaient d'accord pour sceller notre union.

Adrienne était la seule de la lignée à pouvoir me venir en aide. La seule à avoir un grand cœur. Celle qui aurait fait passer mon bonheur avant le sien. Nous nous sommes donc trouvés. La vie et le destin nous ont aidés.

— Elle, dis-je à voix haute.

Je fais abstraction de tout autour de nous. Rien n'a plus d'importance, je savoure pleinement ce moment.

— Gabriel, prononce-t-elle.

— Je ne te quitterai plus jamais.

Je prends son visage en coupe et l'embrasse passionnément. Je la serre fort contre moi et sens nos larmes s'entremêler pour le reste de mon existence, passé, présente ou future. Nous sommes de nouveau réunis, ce jour est le plus beau de ma vie.

— Je t'aime, Elle, pour toujours.

— Tu m'as tellement manqué. Je t'attends depuis une éternité.

Sa tristesse disparaît complètement au moment où je pose mes lèvres sur les siennes. Je suis tellement heureux de l'avoir de nouveau avec moi.

— C'est impossible, vous ne pouvez pas être en vie ! crie ce connard de Boyle.

— Laissez-les tranquilles, vous avez perdu ! s'interpose Adrienne.

— Pas si je vous tue !

Je n'ai pas le temps de réagir qu'il tire sur Adrienne en plein cœur.

— Non ! hurlé-je.

Je la rattrape avant qu'elle s'écroule par terre.

— Adrienne, dis-je dans un souffle.

Je pose ma main sur sa plaie pour arrêter l'hémorragie.

— Tu ne peux pas mourir, dis-je effondré de la voir dans cet état.

— La malédiction est rompue, c'est tout ce qui compte désormais. Vous

avez perdu, Boyle, lui crache-t-elle à la gueule, mourante. Tuez-nous tous si vous voulez, mais ils sont réunis et c'est tout ce qui compte.

Ce dernier pointe de nouveau son arme sur nous en guise de représailles. Mais contre toute attente, Elle s'accroupit auprès d'Adie.

— Adrienne, prononce-t-elle tout doucement. Tu m'as fait le plus beau cadeau qu'une femme puisse rêver : lui rendre l'homme qu'elle aime.

— Ce fut un plaisir, même si je dois en mourir. Ce fut même un honneur que de vous réunir.

Elle pose ses mains sur son cœur.

— Tu as un cœur incroyable et ne t'en fais pas pour ça, la rassure-t-elle en désignant sa plaie.

— Pourquoi ?

— Car je te remercie de me l'avoir ramené, maintenant tu peux te réveiller.

Chapitre 23 : Le réveil

Adrienne

Mes paupières se lèvent petit à petit, à cause de la lumière du soleil. J'ai un horrible mal de crâne. Où suis-je ?

Je me redresse d'un bond quand je me rends compte que je suis dans mon lit, dans ma chambre à Paris. Je touche mon corps dans tous les sens, mais je n'ai plus de blessures au cœur et au bras. Tout va bien.

— Adie, réveille-toi ! On va être en retard.

Je reconnais tout de suite sa voix. *Lui*…

Je saute de mon lit, complètement chamboulée, quand je le vois avancer, uniquement vêtu d'un pantalon noir, une tasse de café à la main.

— Toi !

Je me jette si précipitamment dans ses bras qu'il manque de renverser sa tasse. Je respire très fortement son odeur et le serre fort dans mes bras. L'ambre fait tout revenir en moi.

— Je t'aime ! dis-je à voix haute.

— Moi aussi, ma belle de cœur.

Il me regarde, interloqué.

— Tu es sûre que ça va ? Tu fais une drôle de tête.

— Je n'ai jamais été aussi bien, je suis tellement heureuse.

— Je vois ça.

J'attrape sa nuque et l'embrasse de toute mon âme. Je veux revivre mon premier baiser et capture ses lèvres à en perdre la raison. Je presse ses épaules pour m'assurer que je ne rêve pas

— Waouh, ça, c'est un baiser ! C'est en quel honneur ?

— Parce que je t'ai retrouvé !

— Je ne suis parti de ton lit qu'il y a dix minutes.

— C'est déjà beaucoup trop.

Je n'en reviens pas, nous sommes enfin réunis. Je me pince maintenant le bras pour vérifier, au cas où.

— Tu es tellement belle.

— Et toi tu es en chair et en os.

Il plisse un œil, intrigué, avant de toucher mon front.

— Tu es sûre que tout va bien ?

— Parfaitement.

Comment ne pas l'être dans les bras de mon beau ténébreux ?

— En retard pour quoi, d'ailleurs ? Quel jour sommes-nous ?

— Tu me rabâches depuis une semaine cette journée et tu l'as oubliée ?

— Euh oui…

— C'est le jour de ton anniversaire, tu as vingt-trois ans aujourd'hui.

Je suis sidérée d'apprendre ça. J'ai remonté le temps ?

— C'est vrai ?

— Adie, tu couves quelque chose ?

— Non, je ne crois pas. Mais attends, nous sommes ensemble depuis combien de temps ?

— OK, j'appelle le médecin.

— Non, non je t'assure. Réponds-moi simplement.

— Dix merveilleux mois, m'apprend-il, ce qui provoque son sublime sourire.

Tout s'explique. J'ai brisé la malédiction, donc je ne l'ai pas oublié et ne suis jamais sorti avec…

— Et Raphaël ?

— Ton ami ? demande-t-il une confirmation tout en haussant les sourcils.

— Nous sommes amis ?

— Sauf si tu t'es embrouillé avec lui. Il est avec Taya, je crois, depuis maintenant six mois.

Tout est bien qui finit bien.

— Aux dernières nouvelles, il sera présent ce soir chez ta grande-cousine Jeanine.

— Oh non, dis-je, horrifiée.

Il pose sa tasse sur ma table de chevet et m'ausculte, sérieusement.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? s'inquiète-t-il tout en sondant mon visage avec une incroyable délicatesse.

— Mais elle est morte !

Il hausse un sourcil.

— On l'a eue au téléphone hier soir, elle avait l'air en pleine forme.

— Elle est vivante ?

Il touche mon front, perplexe.

— Tu commences sérieusement à m'inquiéter. Tu n'as pas de fièvre pourtant.

— La malédiction. Elle… et puis Gabriel ?

— Qui sont ces gens ?

— Euh, des amis, enfin, je crois.

Il prend mes mains et m'oblige à m'asseoir sur mon lit. Il m'installe sur ses genoux et je me perds dans ses yeux.

— Pardonne-moi, je divague, c'est juste que tu m'as tellement manqué, lui avoué-je.

C’est encore plus merveilleux. Tout est rentré dans l’ordre !

— Je n’étais pas bien loin.

— J’ai l’impression que ça fait une éternité qu’on ne s’est pas vu. Je veux rattraper le temps perdu.

— On a toute la vie pour ça.

— Ça, je veux bien te croire.

— Adrienne, je t’aime, tu le sais.

— Oh, James, je t’aime aussi. Et pour toujours.

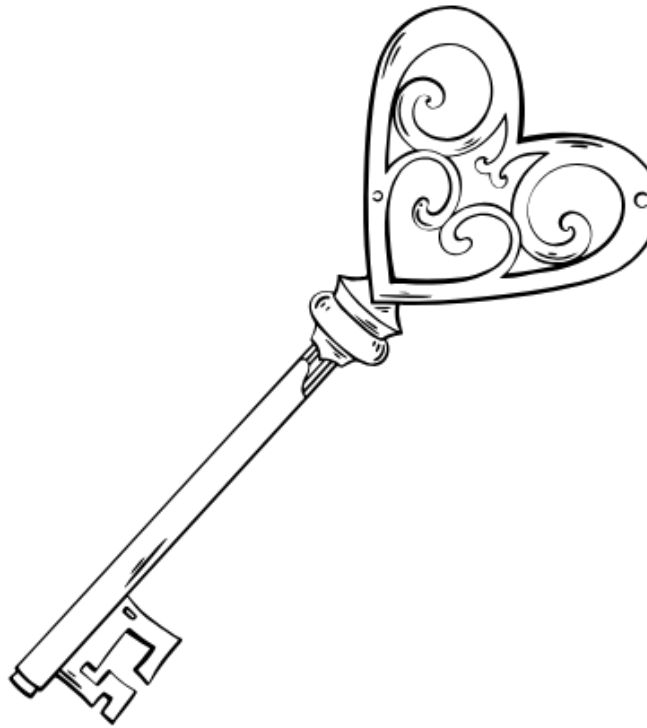
— Ma belle de cœur…

Il me serre fort dans ses bras et c’est enfin le bonheur. Je me souviens de tout maintenant. Notre rencontre dans ce café-librairie près de Notre-Dame, chez *Shakespeare and Company*. Mais oui ! Dès le début, il m’avait donné des indices. Mais aussi, notre premier baiser, une après-midi d’hiver sur le Pont des arts.

— Nous devons y aller, nous allons être en retard, me prévient-il.

— D’accord, mais avant, j’ai un incroyable rêve à te raconter…

FIN



Remerciements

L’histoire d’Adrienne est réellement spéciale.

Adrienne est en réalité née trois fois. Une première sous la forme d’un court texte lors d’un atelier d’écriture, une deuxième fois en tant que nouvelle pour un recueil associatif et puis, enfin, dans sa forme la plus parfaite, celle d’un roman.

Je pense qu’elle voulait que je raconte cette histoire si particulière et pleine de mystères. Ce n’est pas un cosy mystery pour rien.

Mention spéciale à the vibe pour avoir perfectionné le texte ainsi que Fanny et Sylvie. Merci à ma Marie, une deuxième fois, pour tes commentaires pertinents ! Tu m'as trop fait rire ! Merci pour ton implication, ça me touche infiniment !

Je remercie ma famille, mes amis qui me soutiennent dans mes incroyables aventures.

Merci à Tic et à Béryl Moncade pour m’avoir ouvert la voie ! Sans vous, je n’aurais pas franchi le pas.

Merci à Cyrielle pour avoir donné vie à Adrienne. Cette dernière m’aura donné du fil à retordre. Merci infiniment.

Merci à Martine pour la couverture de mon livre. Nous ne remercions jamais assez nos graphistes qui contribuent au succès de nos romans.

Merci à tous les lecteurs, chroniqueurs, tiktokeurs qui font vivre nos romans tous les jours. J’aimerais pouvoir tous vous remercier, mais j’aurais peur d’en oublier.

À toi, lecteur, qui lira ce roman, j’espère que tu as aimé ce genre qui m'a fait sortir de ma zone de confort.

Et à la force qui veille, merci x l’infini.

Pour finir sur le genre cosy mystery, j'ai une anecdote pour clôturer ces remerciements.

J'ai effectivement une grande-cousine Jeanine, qui est décédée il y a quelques années maintenant. C’est à elle que je pensais au moment de l'écriture. Dès le départ, elle ne devait pas mourir. Pourtant, j’ai changé d’avis un samedi soir, imaginant sa mort. Le lendemain, j'apprenais que ma grande tante, qui s’appelle aussi Jeanine, avait été admise à l’hôpital. Elle est morte de vieillesse, une semaine plus tard auprès de ses proches à l'âge de quatre-vingt-sept ans, dans son sommeil, exactement comme mon personnage.
Devinez quoi... Le deuxième prénom de ma grande tante est Adrienne, chose que je ne savais pas. Je l'ai découvert juste après avoir posé le mot "fin" sur la nouvelle (maintenant, c’est un roman).

Alors... sceptique ou réceptif ?

Suivez-moi sur les réseaux sociaux avec mon compte raquelhab.auteur pour suivre mes prochaines aventures !

À découvrir également

The power of love 1 de Raquel Hab (duologie complète)
Depuis maintenant trois mois, une vague de cambriolages sévit sur New York. Une seule cible : les plus grandes joailleries de la capitale.
La police est sur les nerfs, elle n'a aucun indice ni suspect en vue, ce qui amuse notre séduisant cambrioleur, qui se croit donc à l'abri de tout soupçon.
Mais c'était sans compter sur l'arrivée de la mystérieuse et énigmatique Tessa Blaine, venue expressément pour prêter main-forte au Lieutenant Powell. Tandis qu'elle se rend sur la dernière scène de vol, elle repère tout de suite plusieurs indices qui échappent à la police.
Il vient de commettre sa première erreur !
Pour Tessa, l'objectif est clair : démasquer celui qui est à l'origine des cambriolages et l'arrêter. Ce dernier doit désormais tout faire pour brouiller les pistes. Mais le jeu dangereux que mènent nos protagonistes pourrait bien se retourner contre eux d'une façon assez inattendue.
Vous connaissez cet adage : Tel est pris qui croyait prendre...

Où nous suivre sur les réseaux sociaux ?

Facebook : https://www.facebook.com/SKeditions
Instagram : https://www.instagram.com/sharonkenaeditions/

***

Notre boutique en ligne : https://www.skeditions.fr
Retrouvez tous nos ebooks chez votre revendeur habituel : Amazon, Kobo, Fnac, 7Switch, iTunes…

{1} Jeu de cartes.

{2} Professeur de divination dans Harry Potter.

{3} Référence à la série *Buffy contre les vampires*.

{4} Bar pour sorciers.

{5} Créatures maléfiques dans Harry Potter.

{6} Professeur de botanique dans Harry Potter.

{7} Sorcier dans Harry Potter.

{8} Sortilège dans Harry Potter.

{9} Tribunal magique dans Harry Potter.

{10} Une lettre rouge pour signifier sa colère dans Harry Potter.

{11} Téléphone de la marque Nokia.

{12} Voiture qui voyage dans le temps, référence au film *Retour vers le futur.*

{13} RGPD : Règlement général sur la protection des données.

{14} Référence au film du même nom.

{15} Créature fantastique dans Harry Potter.

{16} Chef des Érudits dans le film *Divergente.*

{17} Objet magique dans Harry Potter qui permet de se déplacer d'un endroit à un autre.

{18} La mandragore est une plante magique utilisée pour des potions et des antidotes dans l'univers d'Harry Potter.

{19} Flacon liquide de chance dans Harry Potter.